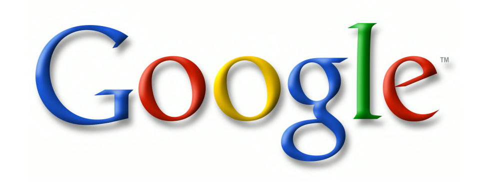
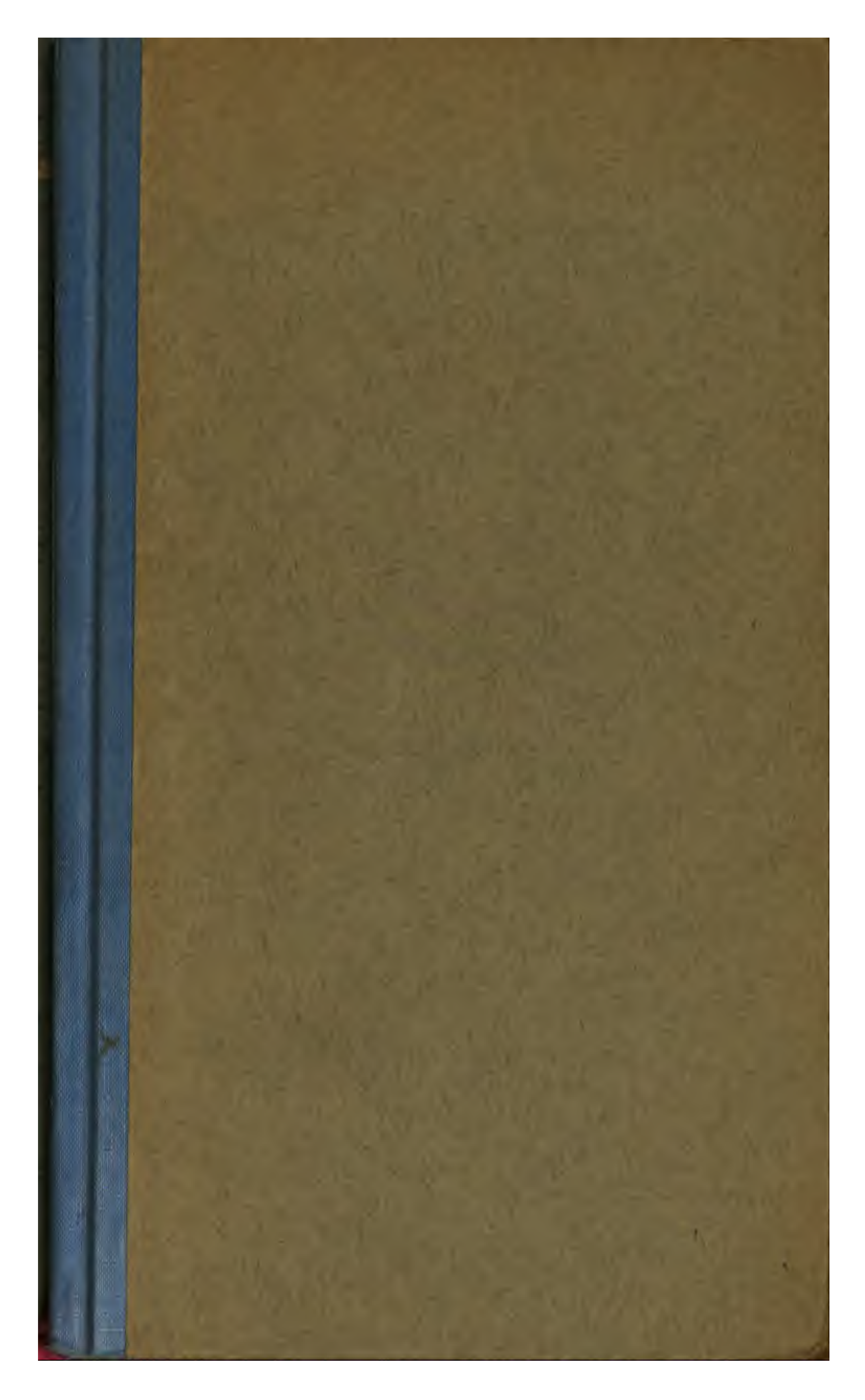






ESSAI

SUR

L'ART D'ÊTRE HEUREUX.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ESSAI

SUR

L'ART D'ÊTRE HEUREUX,

PAR JOSEPH DROZ.

SECONDE ÉDITION.

« Il faut être heureux, cher Emile ; c'est la fin de tout être
« sensible, c'est le premier desir que nous imprima la nature,
« et le seul qui ne nous quitte jamais. »

EMILE, *liv. V.*

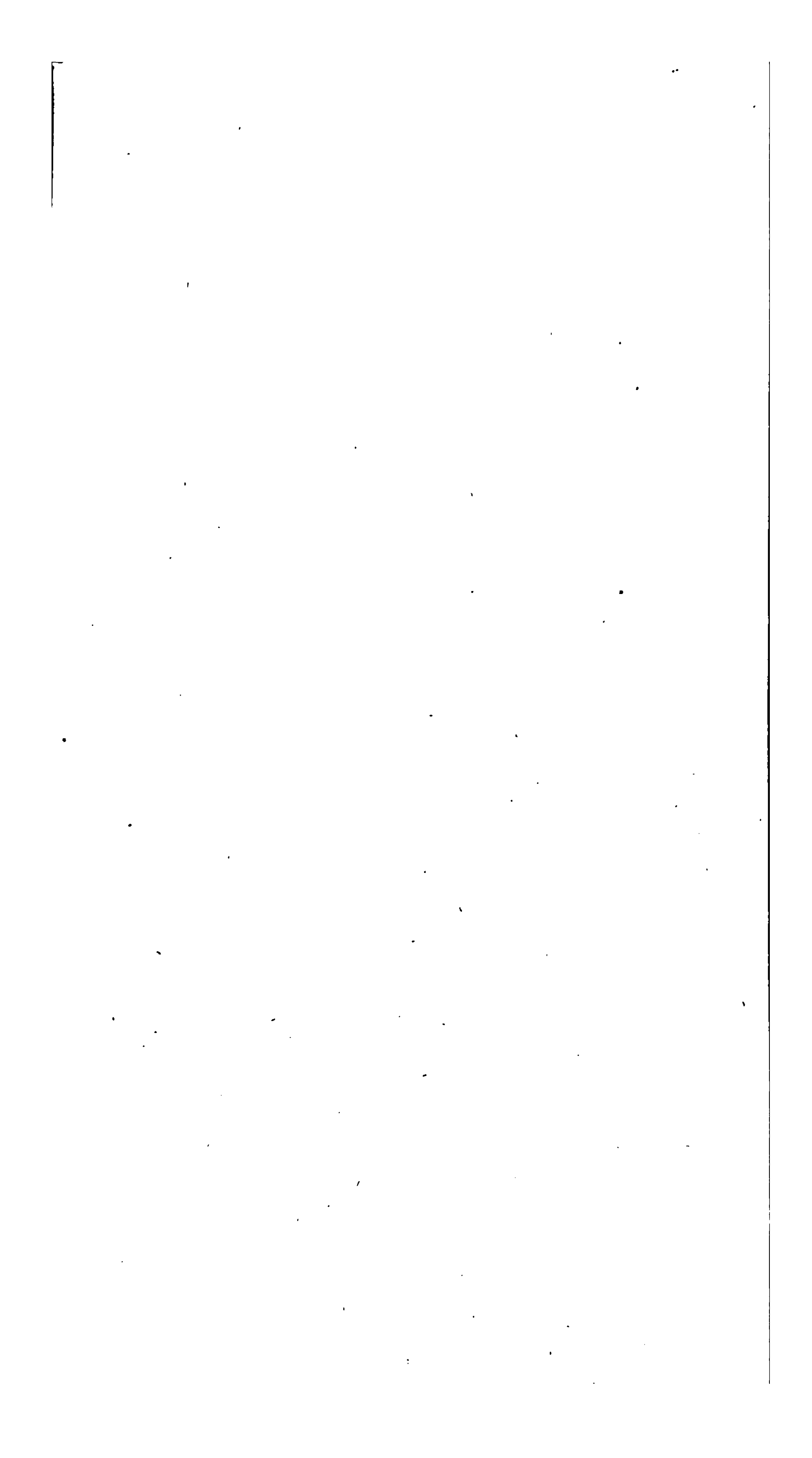


A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

RUE SAINT-ANDRÉ DES ARCS, n° 55.

M. DCCC. XI.



Au milieu d'hommes frivoles, que le raisonnement effraie, que la réflexion importune, je publie des idées sur le bonheur! J'ose donner des leçons semblables à celles que d'anciens philosophes ont fait entendre à leurs disciples! Mais que dis-je? semblables! Dans la patrie de l'éloquence et des arts, sous le ciel de la Grèce, les leçons des sages, inspirées par un heureux génie, touchoient le cœur et flattoient l'imagination : dans mes écrits, la vérité n'a plus de charmes que les siens.

Je desirois que mon style fît goûter des pensées qui me semblent utiles. J'ai corrigé avec soin cet Essai, mais je ne me dissimule point sa foiblesse; et, depuis l'impression, j'aperçois ses défauts presque aussi bien que les sentira le lecteur.

Si j'étois satisfait de mon ouvrage, j'aurois vivement demandé qu'il parût sous les auspices d'un homme à qui les liens de la reconnoissance m'attachent pour jamais. Dans un rang élevé, son secret pour trouver le bon-

heur, est de faire beaucoup d'heureux. C'est ainsi qu'il chasse la tristesse et les ennuis : on voit, à sa sérénité constante, qu'il est sans cesse occupé d'ajouter au bien qu'il a fait. Les hommes qui cultivent les lettres ou les arts ont été surtout l'objet de sa prédilection. Ils connoissent son accueil toujours affable, sa bienveillance ingénieuse et prompte à découvrir les occasions d'obliger ; et ceux d'entre eux qui liront cette page, nommeront aussitôt M. le comte Français de Nantes.

ESSAI

SUR

L'ART D'ÊTRE HEUREUX.

CHAPITRE PREMIER.

Vues générales.

L'HOMME est né pour être heureux : ses desirs, la sagesse du Créateur m'offrent les preuves de cette assertion ; et, cependant, de toutes parts des cris s'élèvent contre la destinée ! Nous gémissons environnés de richesses, dont nous ne connoissons ni le prix, ni l'usage ; semblables au voyageur qui souffre entouré de végétaux précieux, dont la vertu, qu'il ignore, ranimeroit ses forces défaillantes.

Qu'ai-je vu en entrant dans le monde ? Des hommes qui ne croient plus au bonheur.

J'allois, avec toutes les illusions de la jeunesse, vers ceux dont les paroles, les actions annonçoient un cœur droit. En les interrogeant sur les moyens d'être heureux, je fis sourire les uns avec dédain, les autres avec amertume. Persuadés que les plaisirs de l'existence ne dédommagent pas de ses peines, ils considéroient la vie avec une sorte de résignation; et, parce qu'ils étoient découragés, ils se disoient détrompés.

Alors, je voulus connoître ces hommes dont l'éclat et l'agitation éblouissoient la multitude. J'approchai d'eux, quelques-uns dissimuloient peu leurs principes. Le vil égoïsme rétrécissoit leur ame, une ambition sans fin la tourmentoit; en voyant leur sort, je fus consolé d'avoir entendu leurs maximes.

Las du spectacle qui m'environnoit, j'eus recours aux plus austères moralistes. Ils me représentèrent le monde comme une vallée mystérieuse et mélancolique, où l'homme passe en gémissant pour se rendre au tombeau. Leur doctrine m'inspira la tristesse et l'effroi; mais je me rassurai, et je leur dis:

Non, je ne croirai point qu'il veuille notre malheur, celui qui place la volupté dans une ame tranquille et pure; celui qui forme nos cœurs pour goûter les chastes amours et la sainte amitié; celui qui nous donne l'innocence avant que nous puissions pratiquer la vertu, et qui nous offre le repentir après que nous avons commis des fautes.

J'avois confondu la sagesse avec la sombre austérité, je fus bientôt près de l'excès contraire. Je vis des hommes, légers par caractère, insouciants par système, dédaigner les erreurs communes pour y substituer de plus douces folies. Je leur demandai le bonheur; sans me comprendre, ils m'offrirent des plaisirs. Heureux encore s'ils en écartoient les dangers; et si, moins prodigues de la vie, ils n'avoient en peu de jours dissipé des années!

Je fus enfin éclairé par tant de fautes et d'erreurs; et, chaque jour, mes réflexions m'affermirent dans la route nouvelle où je portai mes pas. Comment les hommes qui nous entourent s'occuperoient-ils du bonheur? Si j'en crois ceux qui tolèrent qu'on

admette son existence, il est l'ouvrage de l'imagination ; et souvent, pour le détruire, il suffiroit de raisonner.

Apprenons à le distinguer du plaisir. Celui-ci léger, rapide, a besoin de prendre des formes aussi variées que nos caprices; son plus grand charme est dans sa nouveauté; l'objet qui le fait naître un jour, le lendemain cesse de plaire. Le bonheur n'est point une sensation fugitive; c'est un sentiment si doux de l'existence, que, plus nous l'éprouvons, plus nous souhaitons de prolonger sa durée. Mais encore, le raisonnement ne détruit pas même les plaisirs. Qu'ils soient exempts de dangers, la réflexion les prolonge, et les fait paroître plus vifs; sans elle on les effleure, on ne sait point en jouir. Observez ces épicuriens que l'amitié réunit, et dont la seule étude est de multiplier les instants heureux dans la vie. Par quelles discussions ingénieuses ils se pénètrent des charmes de leur situation! avec quelle finesse ils analysent leurs plaisirs pour mieux les goûter! avec quel art tantôt ils éloignent l'image du passé et celle de l'avenir,

afin que rien ne puisse les distraire ; et tantôt ils appellent les souvenirs et les espérances, pour embellir encore le présent !

Contre l'opinion générale, je pense que le plus sûr moyen pour être heureux est de beaucoup réfléchir. Les premières réflexions dissipent, il est vrai, le charme que la jeunesse répandoit sur la vie ; elles nous font apercevoir des plaisirs moins durables, des peines plus nombreuses. Alors, les hommes se découragent ; ils végètent dans cette situation affligeante. Continuons de réfléchir, et les objets changeront de face une seconde fois à nos yeux : les maux qui nous paroissent redoutables, s'offriront sous un aspect moins effrayant ; et des plaisirs passagers recevront un nouvel attrait de leur analogie avec notre foiblesse.

On se trompe en croyant que l'art sur lequel j'écris ne fut jamais enseigné ; il le fut par des maîtres célèbres. Lorsqu'on veut réveiller dans son ame de grands souvenirs, de douces émotions, c'est vers la Grèce qu'il faut diriger sa pensée. Terre classique des

amis des arts et de la philosophie, elle a produit tout ce qui peut enflammer l'imagination des hommes; c'est là que les vertus et la beauté, la gloire et les plaisirs ont eu des autels. Au milieu d'un peuple d'artistes, de poètes et d'orateurs, dont l'existence immortalisa l'heureuse Athènes, on distingue ces philosophes qu'inspiroit l'amour de leurs semblables. Ils enseignoient la science du bonheur; et le plus éclairé d'entre eux fut peut-être celui qui promit des leçons sur la volupté; mais qui bientôt apprit à ses disciples, accourus en foule, que la plus douce volupté est le fruit de la plus haute sagesse.

Parmi nous, on réfléchit si peu sur l'art d'être heureux, qu'on s'étonnera d'entendre dire qu'il pourroit être assimilé à tous les autres arts. Il n'est pas cependant de vérité plus simple. Pour réussir parfaitement dans cet art, il faudroit, comme dans tous les autres, des dispositions, des circonstances favorables, et l'étude assidue des préceptes.

L'influence des dispositions naturelles est surtout remarquable dans les individus dont

le caractère est très prononcé. Quelques hommes sont doués d'une telle fermeté, que le malheur ne peut les ébranler. Il glisse, pour ainsi dire, sur leurs ames stoïques; et le choc des événements contre eux, leur fait peut-être éprouver une sorte de volupté, en leur donnant le sentiment de leurs forces et de leur indépendance. Plus souvent, on voit des hommes dont l'imagination mobile échappe aux idées tristes; oubliant sans regret, espérant sans effort, toujours légers, frivoles, ils éloignent le malheur par l'insouciance et la gaîté. Enfin, l'organisation la plus avantageuse, l'organisation parfaite donne à la fois une très grande force pour résister aux peines de la vie, et la sensibilité qui fait jouir avec ardeur du plaisir [1].

---

[1] Je crains qu'en parcourant cet Essai, on ne m'accuse quelquefois de vouloir des choses contradictoires. Une sévère analyse démontreroit que tout ce que je demande est très conciliable. Je ne suis ni métaphysicien, ni physiologiste; j'épargnerai donc l'appareil scientifique à mes lecteurs. Mais lorsque je dis, par exemple, que l'organisation parfaite réunit deux qualités en ap-

Seroit-il besoin de montrer quels secours les circonstances peuvent offrir à notre foiblesse? C'est commencer la vie sous d'heureux auspices, que d'avoir des parents éclairés et tendres, dont les soins dirigent nos premiers pas, adoucissent nos premières peines, et déposent dans nos cœurs le germe des affections qui doivent, en se développant, servir un jour à notre félicité. C'est continuer d'être favorisé par le sort, que de trouver dans sa jeunesse des amis laborieux et sages; d'obtenir l'affection d'une femme dont les goûts soient simples, le caractère facile et la raison solide; de voir ensuite ses enfants répondre aux soins qu'on leur donne; de posséder une fortune médiocre, d'exister sous un gouvernement tranquille, et d'arriver à la vieillesse sans survivre aux êtres qu'on chérit.

---

parence incompatibles, beaucoup de force et beaucoup de sensibilité, je ne parle point d'une organisation chimérique. Un physiologiste nous diroit que le tempérament qui réunit ces avantages, est le *bilieux-sanguin*; il pourroit ajouter que ce tempérament est le plus commun chez les François.

Mais quelle situation dispense de cultiver la philosophie? Il est des hommes pour lesquels le sort a tout fait, excepté de leur apprendre à jouir de ses dons. Alors même qu'il nous prodigueroit de nombreux avantages, les préceptes seroient encore nécessaires pour nous enseigner l'art de prolonger les instants dont nous pourrions jouir, de goûter tous leurs charmes, de les rendre plus doux. Les dispositions, les circonstances heureuses nous sont-elles refusées? Loin de perdre leur utilité, les préceptes acquièrent une nouvelle importance. Ils deviennent essentiels pour corriger nos défauts, pour nous aider à traverser les circonstances difficiles. Mais on s'écrie : Les préceptes sont vains ! dans une situation tranquille, vous les étalez avec pompe; un revers vous les fait oublier. Au ton tranchant avec lequel on décide que l'étude de la sagesse est inutile, il semble que les êtres frivoles qui nous entourent aient à regretter de lui avoir consacré des années !

Le voyageur s'égare quelquefois, après avoir fait répéter vers quel point de l'horizon

il doit diriger ses regards et ses pas. Insensés! vous concluez de ses erreurs qu'il est inutile de connoître la route, et qu'il faut marcher au hasard.

Notre bonheur, a-t-on dit, *dépend des événements et de notre caractère. Nous ne pouvons rien sur les événements, et nous ne pouvons presque rien sur notre caractère; il s'ensuit que nous pouvons fort peu de chose pour notre bonheur.* Ah! connoissons nos forces, et ne prenons point pour de tristes vérités de funestes erreurs.

Nous avons de l'influence sur les événements, en les évitant par le courage et l'adresse; surtout par la modération, douce et constante prévoyance du sage. Nous avons sur eux ensuite une influence non moins réelle, par la manière dont nous les considérons. Tel coup du sort dont je suis accablé, effleure le sage qui se dit : Comment juger l'incertain avenir? de mes revers naîtront peut-être mes jours les plus heureux. Enfin, nous exerçons de l'influence sur les événements, si nous savons sortir des situations pénibles. C'est ce

que nous saurons d'autant mieux que nous aurons plus de cette force d'ame qui conserve à l'esprit toute sa liberté ; et de cette vivacité d'imagination qui distrait des plaisirs passés, tant qu'il en existe qu'on peut goûter encore.

Notre caractère n'est pas uniquement le résultat de notre organisation ; il est aussi formé par toutes les impressions que nous avons reçues, par toutes les réflexions que nous avons faites. Cette prodigieuse variété de caractères qu'on observe chez un peuple civilisé, est tellement l'effet de ses institutions que, dans les contrées agrestes et pauvres, où les hommes ont à peu près le même genre de vie, l'uniformité des mœurs est égale à la monotonie des occupations. Tous ces caractères bizarres et misérables, qui doivent exciter le mépris ou la pitié, sont des caractères factices. Je vois des hommes dont la manière d'être est en opposition constante avec celle que le bonheur demande. Qu'on leur parle de plaisirs, ils ont tout vu, tout épuisé ; ils semblent avoir vécu des siècles. Eprouvent-ils un revers ? à leurs gémissements, on diroit qu'ils

commencent de vivre, et qu'ils n'ont pu prévoir encore que le malheur les atteindroit. La nature ne donne ni ces dégoûts prématurés, ni cette honteuse et triste lâcheté. Que l'éducation nous éclaire, qu'elle nous fasse apprécier les biens et les maux de la vie; qu'elle rende notre ame plus forte, et notre imagination plus riante, nous serons ce que nous devons être : vieillards dans les revers, toujours enfants dans les plaisirs.

Certes, on a peu d'influence sur son caractère, quand on prend peu de soin pour le former. Je pourrois invoquer de nouveau les philosophes de la Grèce; leur exemple nous apprendroit à quel point un long exercice de notre raison peut affermir et modifier notre ame. Ce principe, qu'un homme a peu d'influence sur son caractère, renferme une trop facile excuse pour n'être pas favorablement reçu parmi nous; mais, pensez-vous qu'à l'école de Zénon il eût été bien accueilli?

Autant la véritable philosophie, la philosophie qui consiste à se perfectionner, étoit révérée des anciens, autant elle est dédaignée

des modernes. Cependant, on voit encore apparoître au milieu d'eux quelques-uns de ces hommes que la nature destine à présenter le modèle de la beauté morale; comme il est des chefs-d'œuvre qui, de siècle en siècle, perpétuent parmi les artistes le modèle de la beauté physique. Tel fut Benjamin Franklin, l'honneur du Nouveau-Monde. Quel intérêt on trouve dans les pages où il expose le projet qu'il avoit formé d'atteindre à la perfection morale! Il indique le moyen qu'il employoit; puis il ajoute, avec une simplicité touchante: « Quoique je ne sois point arrivé à la perfec« tion à laquelle j'avois tant d'envie de par« venir, et que j'en sois même resté bien loin, « mes efforts m'ont rendu meilleur et plus « heureux que je n'aurois été, si je n'avois « formé cette entreprise. Comme celui qui « cherche à se faire une écriture parfaite, en « imitant une exemple gravée, sans atteindre « jamais à la correction du modèle, rend ce« pendant sa main plus sûre, et son écriture « passable. Il peut être utile à mes descendants « de savoir que c'est à ce petit artifice, et à

« l'aide de Dieu, que leur ancêtre a dû le bon-
« heur constant de sa vie, jusqu'à sa soixante-
« dix-neuvième année, pendant laquelle ceci
« est écrit. Les revers qui peuvent troubler
« le reste de ses jours sont entre les mains de
« la Providence; mais, s'ils arrivent, le sou-
« venir de son bonheur passé doit l'aider à
« les supporter avec résignation ». [1]

L'homme peut agir sur lui-même et sur les événements; il est donc un art d'être heureux. Quoique cet art n'ait pas une place dans nos encyclopédies, je ne le crois pas moins digne de nos recherches.

Mais, comment donner des principes certains, malgré la diversité des goûts, des esprits et des caractères? N'oublions pas une distinction importante. Il existe autant de plaisirs que de sensations agréables; un seul état de l'ame mérite qu'on le désigne par le nom de bonheur. Ainsi l'on peut admettre une très grande variété d'opinions raisonnables sur le choix des plaisirs : deux hommes suivent la

[1] Vie de B. Franklin.

même route, ils vont au même but, quoique, dans le voyage, l'un se plaise à considérer les points de vue champêtres et riants, et que l'autre arrête ses regards sur les sites sauvages et pittoresques. Les plaisirs varient pour s'approprier aux divers caractères, aux différents degrés de fortune et d'esprit; mais, il est des biens essentiels : l'objet de nos recherches sera de les connoître, et d'apprendre à les acquérir. La nature agit comme une bonne mère : celle-çi, laissant en liberté l'enfant qu'elle aime, lui permet de choisir parmi les jeux innocents de son âge ceux qui l'amuseront; mais, quand il faut assurer son bonheur, elle ne l'abandonne plus à son inexpérience; elle lui parle avec autorité, le guide, et le soutient sur la route dont les bords sont gardés par la douleur, la honte et les regrets.

Fidèle à la vérité, je reconnois que les discours, les livres ont une foible influence. Une phrase change-t-elle une habitude? L'éducation seule pourroit conduire les hommes au bonheur; encore, toute sa puissance seroit-elle nécessaire : l'expérience des autres rare-

ment nous suffit; nous voulons, à nos périls, voir et juger par nous-mêmes.[1]

Quelques personnes demanderont peut-être si celui qui veut enseigner l'art d'être heureux a su jouir constamment du bonheur. Doué d'un peu de philosophie, servi par des circonstances favorables, j'ai trouvé jusqu'à présent dans la vie beaucoup plus de plaisirs que de peines. Mais, qui peut espérer la félicité sans mélange? J'ai connu, je l'avoue, les inquiétudes et les regrets, j'ai quelquefois oublié mes principes; et je ressemble au pilote qui donne des leçons de son art après plus d'un naufrage.

---

[1] L'éducation telle qu'on peut la concevoir, l'éducation féconde en grands résultats, n'existeroit que dans une contrée où les leçons du père de famille, celles des institutions publiques, celles du monde conduiroient l'homme au même but.

CHAPITRE II.

Des Desirs.

QU'EST-CE que les peines? Des desirs qui surpassent nos forces[1]. Les Orientaux racontent qu'Oromase apparut au vertueux Úsbeck et lui dit : Forme un souhait, et je l'accomplirai. Source de lumière, répondit le sage, je te demande de borner mes desirs aux seuls biens dont je ne puis manquer.

Toutefois, gardons-nous de supposer qu'un bonheur négatif, qu'un état exempt de souffrances soit le plus avantageux que nous puissions obtenir sur la terre. Les défenseurs de ce triste système ont, dans leurs rêveries, mal connu la nature de l'homme. S'il a tort de vouloir des plaisirs, s'il ne doit que chercher

[1] Cette définition est exacte ; et les objections par lesquelles on essaieroit de l'attaquer, prouveroient seulement que l'homme le plus modéré ne peut encore échapper à toutes les peines de la vie.

les moyens de vivre à l'abri des douleurs, les forêts et leurs antres nous cachent des êtres plus heureux, qu'il aille y choisir des modèles, avec le désespoir de les égaler jamais.

Bornés au présent, les animaux dorment, mangent, procréent, vivent sans inquiétude et meurent sans regret; voilà dans sa perfection le bonheur négatif. L'homme, il est vrai, s'égare en vains projets; ses longs souvenirs et sa vive prévoyance le font souffrir dans le temps qui n'est plus, et dans celui qui n'est pas encore; son génie enfante des erreurs, son imagination des monstres, sa liberté des crimes; mais l'abus même de ses facultés révèle leur excellence. Qu'il consacre à les diriger le temps qu'il perd à se plaindre; il bénira le ciel qui, dans sa munificence, lui donna le premier rang parmi les êtres. Si, victime au contraire d'une abjecte philosophie, il essayoit d'abandonner ce rang dont il doit être fier, en vain il tenteroit de se dégrader; il ne feroit qu'ajouter à ses maux la honte d'avoir voulu s'avilir.

Notre philosophie n'est plus qu'un tissu de

contradictions; on veut que l'homme soit libre, qu'il jouisse de la plénitude de ses droits; on n'aperçoit aucun terme à sa noble perfectibilité; et le philosophe qui paroît se plaire à l'élever ainsi, dans le même chapitre et presque au même instant, le ravale au rang des brutes.

On nie ce qui est évident, on trouve clair ce qui est absurde. L'homme a dit à la terre: Abandonne ta sauvage parure, et multiplie les végétaux que je préfère. Il ordonne aux animaux de le servir, ou les repousse dans les forêts; il étend sa main sur ceux que recèlent les gouffres de l'Océan, et sur ceux qui se réfugient dans les airs; son vaste domaine n'a de bornes que celles de la pensée; et vous doutez que ce globe existe pour lui ! Mais, sceptique et dogmatique tour à tour, vous affirmez que ce singe, incapable d'articuler un mot, de concevoir les plus grossiers travaux, appartient à la race de l'homme. Vous trouvez des rapports frappants entre les figures célestes des statues antiques et les traits hideux des bêtes fauves et des reptiles. Honte et délire de la raison

humaine ! Si du moins ces rêves avoient des charmes ! Mais, en s'égarant dans de vils systèmes, l'imagination destinée à rajeunir toutes nos facultés, les flétrit et les dessèche !

Parmi les animaux dont l'instinct a le plus de rapports avec l'intelligence, quel est celui qui recueille l'héritage de ses pères, qui l'accroît, et le transmet à sa postérité ? L'homme seul perfectionne son espèce ; il est donc essentiellement distinct du reste des créatures : de l'Éternel à lui, et de lui aux animaux, la chaîne des êtres est deux fois rompue.

L'absence des peines, le bonheur négatif ne peut lui suffire ; et ses nobles facultés se refusent au repos de l'indifférence. Créés pour aspirer à tout ce qui nous est utile, conservons des desirs, et qu'ils nous ouvrent le sentier du bonheur. Trop heureux s'ils ne nous entraînoient jamais vers ces objets qui se reculent à mesure qu'on s'efforce de les atteindre, et vers ceux dont la possession trompeuse est plus féconde en regrets qu'en plaisirs !

Loin d'être un austère censeur des desirs, je me garderois de blâmer indistinctement

ceux qu'on ne peut réaliser. Quelquefois ils produisent les douces illusions ; et quels charmes n'ont-elles pas répandus sur nos jeunes années! Notre imagination brillante et vive comme notre âge, embellissoit alors tous les objets dont nous étions environnés, toutes les situations où le sort devoit un jour nous placer. Des erreurs nous occupoient : elles étoient heureuses, et desirer c'étoit jouir.

Ils naissent de nos desirs, ces rêves enchanteurs qui tiennent une place dans la vie de tout homme dont l'imagination est riante. Ingénieux mensonges, illusions fécondes qui dissipez nos peines, bercés par vous, nous possédons l'objet de nos magiques rêveries! La possession réelle seroit moins fugitive; mais ne peut-elle aussi s'évanouir comme un songe ?

Ah! sans doute quelques dangers se mêlent à ces rêveries séduisantes. En quittant le pays des chimères, la plupart des hommes voient à regret celui qu'ils doivent habiter. N'ayons pas leur triste foiblesse; sachons jouir d'un moment d'erreur, et le renouveler encore

par le souvenir : il n'est permis qu'aux enfants de pleurer quand le réveil dissipe les jouets dont un songe les rendoit possesseurs.

On se livre aux illusions sans danger, si l'on a formé sa raison, si l'on pense avec sagesse que la situation où l'on est placé par le sort a des avantages que nulle autre ne pourroit offrir. L'imagination embellit alors quelques heures de la vie, sans la troubler jamais. Prompt à céder aux douces illusions, il en est peu dont je n'aie goûté les charmes. En sortant de la rêverie, ainsi que d'un léger sommeil, je porte mes regards sur ma femme, sur mon enfant ; je pense à l'affection que mes amis ont pour moi, aux plaisirs simples et cependant toujours nouveaux de ma retraite ; je souris des erreurs qui viennent de m'occuper, et je me dis : Eh bien ! mon imagination ne peut rien créer de plus doux que la réalité.

Mais hâtons-nous de faire une distinction importante, sans laquelle ce chapitre paroîtroit offrir d'étranges contradictions. Distinguons ces desirs légers qui peuvent amuser

ou distraire un moment, de ces desirs profonds qui, dirigeant toutes nos facultés vers un but, ont nécessairement sur la vie une extrême influence. Il est temps de considérer ces derniers, et d'offrir des réflexions plus graves.

Nos facultés s'exercent dans des bornes étroites, et les desirs parcourent l'infini. De ces idées, tant de fois répétées, naissent deux réflexions; l'une affligeante: beaucoup d'hommes sont malheureux sans doute, puisqu'il est plus facile de former que de réaliser des vœux. L'autre consolante : la plupart des hommes pourroient jouir du bonheur, puisque chacun d'eux peut régler ses desirs.

Obligé de les réaliser tous ou de les restreindre, quel parti faut-il prendre? L'ambition nous conduira-t-elle au repos ? Celui qu'elle trouble ressemble à l'enfant qui s'imagine qu'au sommet de cette montagne lointaine on touche les bornes de l'horizon; de montagne en montagne un nouvel horizon se développe à ses yeux.

Cependant le courage et la persévérance

nécessaires pour régler ses desirs nous effraient. On s'agite pour la fortune, les honneurs et la gloire; la philosophie vaut mieux, et nous voudrions l'acquérir sans peine!

Elle nous dit : Réaliser ses desirs est une partie de la science du bonheur; mais c'est la seule dont les hommes s'occupent, et ce n'est point la première. Celle-ci doit leur apprendre quels desirs on peut laisser naître et nourrir dans son ame.

Lorsqu'ils sont légers et qu'ils naissent d'une imagination riante, livrons-nous sans crainte à leurs rêveries passagères; mais lorsqu'ils peuvent exercer une longue influence, qu'un mûr examen nous apprenne si la sagesse veut qu'on essaie de les réaliser. Oh! combien d'incertitudes et de tourments on pourroit épargner à notre foiblesse! Si, dès l'enfance, on dirigeoit nos regards vers les objets essentiels à la félicité, si l'on dépouilloit de leurs charmes trompeurs ceux qui, dans la suite, produisent les espérances chimériques et les regrets amers, quelle reconnoissance nous devrions à l'instituteur pré-

voyant dont les soins aplaniroient pour nous le sentier du bonheur ! Les grands résultats qu'il faudroit obtenir de l'éducation seroient de modérer ses desirs, et de trouver toujours quelques dédommagements des peines de la vie. Au contraire, en excitant notre émulation, en nous inspirant l'ardeur d'accroître notre fortune, d'éclipser nos rivaux, on s'étudie, pour ainsi dire, à nous rendre mécontents de notre sort; et, comme si l'on craignoit que nous ne fussions assez tôt pervertis par la contagion de l'exemple, on fait entrer de force dans notre ame l'ambition et la cupidité. On traite de chimériques ces desirs simples et purs qui par eux-mêmes sont des plaisirs, et qui n'appellent qu'un facile bonheur; les desirs dont on nous enflamme sont de ceux qui dessèchent le cœur, qui tourmentent la vie, et qu'on réalise sans parvenir à se satisfaire.

Eh bien ! écartons toutes les idées que nous avons reçues; fermons les yeux aux illusions dont on nous environne; et, pour refaire le plan de notre vie, ne conservons dans notre

ame que le desir qu'y plaça la nature, celui de jouir du bonheur. Que nos réflexions ajoutent à ses forces, et qu'il soit notre guide dans la route nouvelle que nous devons nous ouvrir.

Toujours, dit-on, ce desir nous anime. Je le crois : mais, dans la plupart des hommes, simple résultat de l'instinct, il est vague, et ses effets sont nuls. Le besoin d'être heureux est aussi répandu que la vie ; un desir éclairé du bonheur est aussi rare que la sagesse.

Viens, Charron, digne ami de Montaigne, répète-nous, dans ton langage énergique et simple, des vérités oubliées de nos jours. « Le « premier et fondamental advis est de ne vivre « point à l'adventure comme font presque « tous. Ils ne goustent, ne possedent, ny ne « jouissent de la vie ; mais ils s'en servent « pour faire d'autres choses. Leurs desseins « et occupations troublent souvent et nuisent « plus à la vie qu'ils n'y servent. Ces gens icy « font tout à bon escient, sauf de vivre. Toutes « leurs actions et petites pièces de leur vie « leur sont sérieuses, mais tout le corps en-

« tier de la vie n'est qu'en passant, et comme
« sans y penser; c'est un présupposé à quoy
« ne faut plus penser : ce qui n'est qu'acci-
« dent leur est principal, et le principal ne
« leur est qu'accessoire. Ils s'affectionnent et
« roidissent à toutes choses, les uns à amasser
« sciences, honneurs, dignitez, richesses; les
« autres à prendre leur plaisir, chasser, jouer,
« passer le temps; les autres à des spéculations,
« fantaisies, inventions; les autres à manier
« et traitter affaires; les autres à autres choses,
« mais à vivre ils n'y pensent pas. Ils vivent
« comme insensiblement estans bandez et
« pensifs à autres choses. La vie leur est
« comme un terme et un delay pour l'em-
« ployer à autre chose. Or tout cecy est très
« injuste, c'est un malheur et trahison à soy
« mesme : c'est bien perdre sa vie et aller
« contre ce qu'un chacun se doit, qui est de
« vivre sérieusement, attentifvement et joyeu-
« sement. »[1]

Affranchi des idées du vulgaire, et guidé

---

[1] *De la Sagesse.*

par d'utiles principes, fais du bonheur la grande affaire de la vie. Dans le monde, il est des hommes que rend fiers le sentiment de leurs forces. L'un te dit: Tous mes calculs prospèrent; je suis certain d'acquérir des richesses immenses. Un autre: Je ne vois point de borne à ma rapide carrière, et j'atteindrai aux plus brillants emplois. Dis, avec un orgueil plus sage, je sens que je suis né pour être heureux!

Mais, pour atteindre le bonheur, gardons-nous d'aspirer à la félicité parfaite. L'art qui nous occupe ne la fera point descendre du ciel; il se réduit à nous indiquer les situations desirables, à nous guider vers elles; et souvent à nous distraire des chagrins de la vie. La plupart des hommes pourroient se trouver bien; ils sont mal, en voulant être mieux. Une insigne folie est de ne voir que les désagréments de sa situation, et je pense qu'il est d'un bon esprit de s'en exagérer un peu les avantages.

Cherchons quels biens sont nécessaires, et qu'ensuite tous nos desirs se dirigent vers

eux. Mais, pour apprendre à les connoître, si je consulte les hommes que j'aperçois dans le tourbillon du monde, quelle foule d'objets ils vont nommer! Si j'interroge les moralistes, combien de sacrifices ils voudront m'imposer! Incertain, agité, je sens que mes forces sont également insuffisantes pour réunir tout ce que les premiers exigent; et pour m'arracher à tout ce que les autres dédaignent.

En examinant sans esprit de système, on reconnoîtra que, dans la vie, les biens essentiels sont la tranquillité d'ame, l'indépendance, la santé, l'aisance et l'affection de quelques-uns de nos semblables. Essayons d'obtenir ces biens: ils sont nombreux, difficiles à réunir; et cependant, s'ils bornoient l'ambition des hommes, quel changement heureux seroit opéré sur la terre!

CHAPITRE III.

De la Tranquillité d'ame.

PAR le mot tranquillité je désigne cet état où l'ame, exempte de nos foiblesses, goûte le calme heureux qu'elle doit à son élévation. Inaccessible aux orages, elle reçoit encore les émotions qui naissent des plaisirs purs ; et cède aux mouvements généreux qu'inspirent les vertus. La tranquillité n'est l'indifférence qu'aux yeux du vulgaire. Un sentiment doux et flatteur de l'existence l'accompagne : on peut, avec une juste fierté, penser aux causes qui la produisent ; sans raisonner on en jouit, on la respire ; elle est la volupté du sage.

Une conscience pure est la source de ce calme enchanteur. En vain essayeroit-on de voiler ses fautes, ou de n'entendre que des discours adulateurs. Il faut pouvoir se dire : J'ai cherché quelquefois l'occasion d'être utile,

j'ai toujours accueilli ceux qui sont venus me l'offrir.

Une condition également nécessaire..... Lecteurs frivoles, enthousiastes de maximes brillantes, vous avez pu jusqu'ici ne me traiter que de rêveur; mais quels nòms allez-vous me donner? Cette condition est de fermer son ame à l'ambition.

N'attendez pas que j'offre encore les vérités tant de fois répétées sur les vices qu'elle traîne à sa suite, sur les détours honteux et les actions basses par lesquelles elle invite à s'élever. Pourquoi déclamerois-je contre l'ambition, lorsqu'il est des idées si simples à présenter?

Consacrer au plaisir autant de jours qu'il est possible, perdre le moins d'instants qu'on le peut en desirs inquiets, ce sont les éléments d'une douce philosophie. Brille, captive la fortune, répétez-vous sans cesse à votre élève. Eh! si le malheureux vous écoute, il consume sa vie dans les desirs. Je dis au mien : jouis sans retard. Mais alors, s'écrie-t-on, vous voulez qu'il végète, et ne puisse franchir les

bornes d'un cercle étroit. Je veux y réunir presque tous les plaisirs des sens, ceux du cœur, de l'esprit et de l'imagination : hors de là que voyez-vous? les plaisirs de la vanité.

J'admets qu'ils sont vifs, enivrants; mais, forcé de choisir entre les plaisirs qui s'excluent, j'examine quels soins il en coûte pour les obtenir, et quels charmes ils donnent à la vie. Si je cède à l'ambition, je dois fuir ma retraite, renoncer aux plaisirs qu'une famille, des amis, de libres occupations y renouvellent chaque jour : plus de douces rêveries, je ne vivrai plus avec moi; je laisse, avec l'obscurité, le repos et l'indépendance.

Quel sort m'est réservé, si je n'obtiens jamais ces honneurs dont l'éclat m'a troublé? Grace à mon active persévérance, je les possède enfin! Combien de jours en jouirai-je? Ils ne me seront point enlevés : combien de fois, assiégé d'alarmes, gémirai-je au souvenir d'un imprudent échange?

Connoissez les jours vraiment heureux pour celui que l'ambition agite. Ce sont les jours

où, formant ses projets, aplanissant en imagination les obstacles, il embellit de ses rêves la carrière qu'il se dispose à parcourir. Mais, souvent les biens que l'ambition fait briller à nos yeux ressemblent aux peintures à fresque : vues de loin, elles représentent des scènes enchanteresses ; et n'offrent que des traits hideux à celui qui les touche.

Je sais éviter l'exagération : les moralistes nous trompent lorsque, peignant les vertus et les vices, ils placent d'un côté le bonheur sans mélange, de l'autre le malheur absolu. Au centre même des inquiétudes, malgré ses desirs, ses regrets, l'ambitieux goûte encore des instants de plaisir et d'ivresse. Lecteur, c'est le bonheur que nous cherchons. Si l'on ne veut que s'étourdir, les conseils deviennent inutiles ; si l'on ne cherche que des plaisirs, ils varient à l'infini, pénètrent dans toutes les situations, s'approprient à tous les caractères. Cet hypocrite, cet envieux, cet avare n'ont-ils que des tourments? Observez ce misantrope qui répète sans cesse que, dans ce monde peuplé d'êtres pervers, l'existence est

un poids odieux. Cet homme a des plaisirs. Chaque invective qu'il lance est un éloge qu'il se donne; en nous rabaissant, il s'élève à ses yeux, et s'applaudit de retrouver en soi les qualités qui nous manquent. Rencontre-t-il un partisan de ses principes? Qu'il est doux pour deux misantropes de se communiquer leurs découvertes, et de faire assaut de sarcasmes contre le genre humain! Trouve-t-il un antagoniste? Exercer la contrariété est un plaisir qui le charme; et, comme il a la voix haute, que d'ailleurs, en parlant des sottises des hommes, on ne manque ni de faits, ni d'arguments, il sort tout fier d'une lutte qu'il étoit ravi d'engager.

Non-seulement l'ambitieux a des plaisirs qui souvent éblouissent; peut-être en a-t-il d'inconnus, que l'on découvriroit en l'observant profondément. L'ardent desir du succès nous fait trouver des charmes dans les efforts que nous tentons pour réussir; et les actions viles, ridicules ou révoltantes d'un ambitieux, sont des moyens essentiels pour atteindre son but. Il est possible qu'une bassesse extraor-

dinaire cause à celui qui la fait une sorte d'orgueil, par cela même qu'elle est extraordinaire. Enfin, il est trop vrai que le plaisir peut se mêler aux caprices les plus bizarres, aux vices les plus honteux, aux crimes les plus atroces.

J'abandonne presque tous les avantages qu'on peut avoir en parlant contre l'ambition. Il faudroit peindre ses longues inquiétudes, ses inévitables tourments; et nous les verrions centuplés si celui qu'elle entraîne conserve encore quelque élévation d'ame. La vie est douce parmi les hommes dont les idées sont justes, le cœur droit, les mœurs franches; au milieu d'eux, on est environné d'une atmosphère où l'on respire librement. Pour obéir à l'ambition, condamnez-vous à vivre entouré d'intrigants avides, inquiets, faux, vindicatifs; et, presque tous, unissant l'insolence à la bassesse.

De pitoyables erreurs font envier l'autorité! Si j'en crois le vulgaire, les hommes puissants sont heureux, tous leurs desirs se réalisent. Une épitaphe sublime est celle du comte de

Tessin [1]. Il parcourut la carrière de la fortune, du pouvoir; et, près de mourir, ordonna de graver sur sa tombe ces mots : TANDEM FELIX!

On ne sort point de la société des grands tel qu'on y est entré; on y devient ou plus pervers ou meilleur. Dans l'âge de l'inexpérience où l'on effleure la superficie des objets, on se laisse aisément éblouir à cette brillante école. Il n'en est pas de plus utile pour l'homme d'un caractère ferme et d'un esprit exercé. C'est là que se confirment tous ses principes; c'est là qu'il observe, tantôt avec effroi, tantôt avec dégoût, les tristes résultats des passions séduisantes; c'est là qu'il voit des hommes, dont tous les vœux paroissent accomplis, envier la paix d'une fortune obscure. Vains discours, objectera-t-on, aucun d'eux ne consentiroit à descendre de son rang. Je le crois; et c'est un malheur de plus que de ne pouvoir exister en repos, quand on a vécu long-temps sur une scène agitée.

Pauvres humains! nous attachons des idées

---

[1] Ministre suédois.

de grandeur à l'ambition, et nous ne voyons pas qu'elle naît de la foiblesse. S'affranchir des erreurs communes, se créer de sages principes; et faire plus, oser les suivre, voilà ce qui prouve de la force. Mais, avoir besoin d'éblouir le vulgaire, devancer en rampant d'autres hommes, et leur disputer des hochets, cela supposeroit une grande ame! Il y a souvent de la folie dans nos raisonnements, et de la niaiserie dans notre enthousiasme.

On accuse les philosophes d'avoir peint les grandeurs sous un aspect défavorable pour se consoler de ne pas en jouir. C'est oublier leur histoire : tous ont vu de près la puissance; la plupart d'entre eux l'ont exercée, et lui ont dû l'infortune. Aristote instruisit le fils de Philippe, et Platon visita la cour des rois. Cicéron, dans la capitale du monde, obtint le titre de père de la patrie; et les Romains ont vu sa tête sanglante jetée sur la tribune aux harangues. Sénèque mourut par l'ordre de Néron, que ses soins, dans des jours plus heureux, avoient rendu l'espérance du peuple. Boëce, trois fois revêtu de la pourpre consu-

laire, fut en cheveux blancs traîné dans les cachots; il peignit les consolations qu'inspire la philosophie, et déposa son livre au pied de l'écha- faud. Marc-Aurèle honora le trône du monde par les vertus modestes, qui semblent ne rester pures que dans l'obscurité. Disciples de ces grands hommes dans nos siècles modernes, Bacon, Grotius, Shaftesbury, et vous aussi, vertueux Fénélon, vous fûtes élevés à de hautes dignités! Elles causèrent les amertumes de votre vie; et, comme les anciens, vous dûtes à la sagesse vos jours heureux et votre gloire.

La certitude d'être utile, certitude qu'on n'a presque jamais, peut déterminer un homme sensé à sortir de son obscurité. Mais, si les émoluments d'un emploi brillant nous séduisent, évaluons notre repos, évaluons notre indépendance; et n'échangeons pas des trésors contre une somme légère.

Il étoit sage ce Persan qui, sollicité par ses amis de quitter sa retraite, pour accepter des honneurs et des richesses, leur répondit : « Lorsque j'étois enfant, mon père me fit ca-

« deau d'un sequin. Je vis devant la maison, « sur la boutique d'un petit marchand, une « feuille de clinquant très-brillante; et, pour « l'avoir, je donnai mon sequin. C'est un mar- « ché du même genre que vous me proposez « aujourd'hui; je ne suis plus un enfant, et « je ne donnerai plus de l'or pour du clin- « quant. »

Nous sommes libres de fuir toute action coupable, et de voir en pitié les chimères de l'ambition. Mais, il est une autre cause de foiblesse et de trouble, à laquelle nous ne pouvons aussi facilement nous soustraire. Dans le malheur, peut-on garder la tranquillité d'ame?

CHAPITRE IV.

Du Malheur.

Que nos principes n'aient rien d'exagéré, si nous voulons qu'on les suive. Il est des maux contre lesquels les secours de la raison et de l'amitié même sont impuissants. Laissons gémir l'infortuné qui vient de perdre un être dont la vie se confondoit avec la sienne; le temps seul peut affoiblir ses souvenirs *et sa* douleur. Rendre l'homme impassible, ce seroit changer sa nature; et quel avantage en résulteroit-il? Stoïcien austère, qui vois avec dédain ma foiblesse, si tu rends mon ame indifférente aux coups les plus affreux du sort, quelle sensibilité lui laisseras-tu pour goûter les plaisirs ? [1]

[1] Il suffit d'exagérer la morale, de la rendre impraticable, pour que beaucoup de gens s'écrient qu'elle est sublime. Aux yeux de la raison, tout ce qui est exagéré

Rien de plus absurde que les discours par lesquels on veut consoler celui qui regrette ou son enfant, ou sa femme, ou son ami. Tous les raisonnements échouent contre ces mots : Je l'ai perdu ! Votre malheur, me dit-on, est sans remède. Eh! s'il y avoit un remède, au lieu de gémir, je l'emploierois; c'est parce qu'il n'y en a point que je verse des larmes. — Elles sont inutiles. — Elles servent à me soulager. — Votre enfant est heureux, il n'a pas connu les peines de la vie. — Je voulois lui en faire connoître les plaisirs. — Dans le cours d'une longue carrière, votre ami donna l'exemple de toutes les vertus. — C'est pour cela que je dois le regretter sans cesse!

---

est ridicule. On admire le disciple des stoïciens, affirmant qu'il supporteroit de sang-froid les pertes les plus cruelles ; on ne s'aperçoit pas que ses discours sont précisément ceux du personnage qui dit, en parlant de Tartuffe :

> De toute affection il détache mon ame ;
> Et je verrois mourir frère, enfants, mère et femme,
> Que je m'en soucierois autant que de cela.

La plupart des hommes exagérant leurs regrets, payant tribut aux bienséances plus qu'à la nature, de frivoles distractions leur suffisent. Mais, on fait subir des consolations tyranniques à ceux dont l'ame est profondément déchirée : ils ont besoin de gémir en liberté. La solitude exalte l'imagination, mais elle inspire des idées consolantes. En s'y réfugiant, un être désolé se rapproche de celui qu'il regrette; il le voit, il lui parle, il l'invoque. Ainsi, une intelligence bienfaisante a su proportionner ses remèdes à nos maux; et l'infortune extrême réveille les plus hautes espérances.

La douleur est, plus qu'on ne le suppose, ingénieuse à se consoler elle-même. Toujours nous essayons de calmer nos souffrances; seulement nous employons des moyens différents, selon que nos blessures sont légères ou profondes. Deux personnes ont perdu leur ami; l'une s'éloigne des lieux qu'il habitoit, se distrait, et cherche à l'oublier; l'autre reste, et par les monuments qu'elle érige, par les souvenirs dont elle s'envi-

ronne, cherche, pour ainsi dire, à le faire revivre.

La mort d'une personne aimée est peut-être le seul malheur réel : qu'on l'éprouve après diverses infortunes, il en efface le souvenir; et l'on sent qu'on ne connoissoit pas encore la douleur. Mais, s'il est un genre de malheur sous lequel nos forces succombent, qu'il obtienne seul ce funeste triomphe : dans les autres revers, on doit trouver en soi des ressources contre l'adversité; on peut toujours s'y soustraire ou s'y résigner.

Les moralistes ont écrit sur la manière dont le sage doit considérer les peines de la vie. Sans me jeter dans les lieux communs pour développer leurs maximes, souvent plus imposantes que faciles à pratiquer, je vais offrir le précis de ma philosophie.

Il faut se dire chaque jour : Ne rêve point un bonheur sans mélange, être foible que les périls environnent ! Hâte-toi de goûter les plaisirs, les peines vont peut-être les suivre. Ignore celles qui n'existent que dans l'opinion; lutte avec courage pour éloigner les

autres; mais, s'il faut les subir, que la résignation, fermant tes yeux sur le passé, te donne encore le repos, lorsqu'il n'est plus de bonheur pour toi.

En parcourant ces idées, je vais leur donner quelques développements. Si j'en crois nos sages, la tranquillité d'ame est le résultat de l'organisation et des circonstances; mais on la doit bien plus encore à la réflexion.

Plaignez celui qui, cédant aux songes du plaisir, oublie de prévenir un funeste réveil. J'ai connu des femmes qui ne sembloient formées que pour respirer le bonheur. Aux avantages que donnent la jeunesse, l'esprit et la beauté, venoient s'unir pour elles ceux que procurent le rang et les richesses. Aux plaisirs dont une foule brillante les environnoit dans l'âge de l'inexpérience, plusieurs savoient encore allier les plaisirs plus doux d'épouse et de mère. Rien ne les avoit averties que leur sort pût jamais s'obscurcir; et, tout à coup, d'épouvantables cris ont frappé leur oreille; des bourreaux ont paru, et leur ont dit: Montez à l'échafaud!

Ces grandes catastrophes, ces revers éclatants sont rares; mais quels que soient ceux qu'on éprouve, ils sont encore trop difficiles à supporter, s'ils n'ont jamais été prévus. Pensons quelquefois au malheur, comme on pense au caractère des personnes avec lesquelles on pourra se trouver obligé de vivre un jour.

C'est la nouveauté seule qui rend nos émotions très vives. Le Poussin, dans son tableau d'Eudamidas, a peint avec fidélité le cœur humain. La jeune fille s'abandonne au désespoir; à demi-couchée sur la terre, elle laisse tomber sa tête sur les genoux de la vieille mère du mourant. Celle-ci est assise: son attitude annonce la méditation ainsi que la douleur; au travers de ses larmes, on aperçoit encore la fermeté sur son visage. De ces deux femmes, l'une est à son premier essai du malheur; l'autre a fait un long apprentissage des peines de la vie.

La réflexion donne une expérience anticipée. Elle ôte au malheur cet air de nouveauté qui le rend effrayant. Quand le sage

éprouve un revers, sa nouvelle situation lui est déja connue; il en a jugé les peines, et prévu les consolations : quelque demeure qu'on lui donne, il n'aura dans aucune l'embarras d'un étranger.

Foibles combattants, jetés dans l'arêne du monde, n'attendons pas que le sort ait porté ses coups; nos blessures seroient douloureuses et lentes à se cicatriser. Emoussons d'avance les traits du malheur; s'ils nous atteignent, ils ne pourront nous déchirer.

Mais, en songeant aux douleurs qui peut-être éprouveront un jour notre courage, que jamais les alarmes ne troublent le présent. De toutes les qualités, la prévoyance est la plus difficile à régler : qu'on en ait peu, on tombe dans quelques revers; qu'on en ait trop, on est toujours misérable.

L'épicurien se prépare à des périls douteux, de manière à donner au plaisir un charme plus vif. Il sent mieux le prix des moments que lui laisse le sort, il fait évanouir toute crainte qui pourroit en altérer la paix. Je ne sais quelle fausse et sombre philoso-

phie condamne les maximes qui nous invitent à tirer de l'incertitude de notre destinée, un motif pour embellir l'instant dont nous pouvons jouir. Êtres foibles, autour desquels tout est sujet à changer, adoptons ces maximes ; rendons heureux ceux dont le sort est en notre pouvoir : demain, peut-être, il ne seroit plus temps.

Qu'une philosophie très simple soit notre guide. Lorsque nous sommes incertains si tel événement nous seroit nuisible, laissons agir le hasard ; il est souvent plus sage que nous-mêmes. Dès qu'un péril évident nous menace, réunissons nos forces ; et, pour le détourner, luttons avec courage. Si l'adversité nous atteint, l'audace ne peut la vaincre ; il est d'autres secours dont la sagesse doit enseigner l'usage.

Combien d'hommes ignorent le prix de la résignation, et la confondent avec la foiblesse ! Elle est peut-être le genre de courage le plus rare. L'homme, cependant, la reçoit de la nature ; ce sont les desirs, les inquiétudes, dignes fruits d'une éducation ambitieuse,

qui font perdre à l'ame sa force première. Je lis toujours cette anecdote avec émotion : Un sauvage, voguant sur le fleuve de ses déserts, fut entraîné par la rapidité du coûrant vers un abîme. L'infortuné rama d'abord avec une incroyable vigueur pour échapper au danger : mais bientôt, jugeant que ses efforts étoient inutiles, il posa la rame, se coucha dans son canot ; et, quelques minutes après, disparut sous les vagues. Dans tous les genres de danger, essayons d'imiter le sauvage : tant qu'il conserve de l'espoir, il lutte avec ardeur ; et dès qu'il n'en a plus, il s'endort sur le péril.

On nous dit follement de lutter contre les revers ; il faudroit nous apprendre que la résignation a des charmes. Elle fait plus que voiler l'image de nos pertes ; hâtant l'ouvrage du temps consolateur, elle nous fait ouvrir les yeux sur les biens qui nous restent ; elle précède l'espérance, comme le crépuscule paroît avant l'aurore.

C'est en examinant chaque jour quelques principes de conduite, qu'on donne un

grand empire à sa raison, et qu'on apprend à tirer le parti le plus avantageux de toutes les situations de la vie. Les philosophes grecs sont incontestablement les hommes qui ont le mieux possédé l'art d'être heureux. Mais aussi, la connoissance des vrais biens, les avantages de l'élévation d'ame, le danger des passions, tels étoient les sujets habituels de leurs méditations et de leurs entretiens. Ils ne cédoient moins que nous aux douleurs de la vie, que parce qu'ils avoient une plus longue habitude de la réflexion.

Parmi les hommes qui maintenant paroissent occupés du bonheur, les uns ne s'étudient qu'à multiplier leurs jouissances physiques; et, bornés à des sensations grossières, différeroient peu des brutes s'ils ne parloient de ce qu'ils mangent. D'autres, plus sensés, demandent des plaisirs aux lettres, aux beaux arts : mais ils ne cultivent que leur esprit; et, pour s'être élevés au-dessus du vulgaire, ils ne sont pas toujours dans une situation plus douce que la sienne. Les Grecs s'attachoient à ce qui constitue

véritablement l'homme, c'étoit sa raison qu'ils formoient; près d'eux nous sommes des enfants, j'ai presque dit pleins d'ignorance et de fatuité.

CHAPITRE V.

De l'Indépendance.

On peut distinguer plusieurs genres de liberté. Celle que nous devons à l'équité des lois, sans être indispensable au sage, rend son bonheur plus facile. En vain les hommes diffèrent d'opinions politiques, ils ont le desir d'être libres, chacun d'eux redoute les caprices de ceux qui l'entourent; et la soif du pouvoir est encore l'ardeur de l'indépendance.

Avec quel intérêt nous lisons dans les voyageurs quelques détails sur des peuplades presque ignorées, inconnues à l'histoire; et dont la liberté, les mœurs pures nous attendrissent et nous étonnent! Lorsqu'on visite ces îles de la Grèce, où le charme des souvenirs rend plus hideux l'esclavage, combien d'émotions on éprouve en parcourant la petite île de Casos qui n'a point subi le joug ottoman!

On y retrouve encore quelques usages des anciens Grecs; on y retrouve leurs costumes, leur beauté, leur naturel aimable et fier: cette île n'est qu'un rocher, mais ses écueils l'ont défendue contre la tyrannie. En nous parlant d'une peuplade heureuse, on nous émeut, alors même que nos mœurs sont dépravées. Ainsi de riches citadins qui fuient la campagne et croient y voir un lieu d'exil, font encore apporter dans leurs salons des tableaux qui représentent des paysages et des fleurs.

Que notre imagination cependant ne soit pas trop prompte à s'enflammer aux récits des voyageurs. Si nous habitions un de ces coins de terre où la félicité semble avoir choisi son asile, des usages nouveaux, des mœurs et des plaisirs qui nous sont étrangers, nous y feroient peut-être périr de regret et d'ennui. Lorsque, dans notre enfance, on nous peignoit les prodiges de Rome et d'Athènes, chacun de nous ambitionnoit d'être né dans ces républiques fameuses. Peut-être, sous leur gouvernement, eussions-nous de-

siré moins de gloire et des jours plus tranquilles.

Insigne folie que celle de ces hommes qui vont, loin de leur patrie, à la recherche du bonheur. Presque tous, trompés dans leurs espérances, après avoir long-temps erré à travers les dangers, meurent de misère et de regret sur une terre inhospitalière. Cet adage, bien différent d'un autre plus connu, cet adage, *ubi patria, ibi bene*, doit être non-seulement celui des grandes ames, mais encore celui des cœurs sensibles [1]. Quelques mœurs et quelques talents qu'on porte dans une autre contrée, on y est un étranger. Les usages qu'on adopte sont nouveaux pour soi; les sites ne réveillent point de souvenirs qui les embellissent, et l'on ne trouve dans le cœur d'aucun homme une vieille amitié. Toujours on regrette les lieux où l'on a connu

---

[1] Une erreur très répandue, c'est qu'on n'a de patrie que sous tel ou tel gouvernement. Une mère souffrante et pauvre n'en est pas moins une mère; la patrie peut être opprimée, mais elle est toujours la patrie.

les premiers plaisirs et les premières peines; lieux chéris où l'on a commencé d'aimer! Si, ramené par un sentiment puissant, on les revoit après une longue absence, quelles douleurs on s'est préparées! On revient étranger dans sa patrie. On demande ses parents, ses amis; tous les coups dont on auroit été frappé à de longs intervalles, on les reçoit en un instant: on n'est revenu que pour pleurer sur le tombeau de ses pères!

La retraite et la médiocrité peuvent donner partout au sage une ombre d'indépendance. Il obéiroit à des lois rigoureuses, à des ordres injustes, comme il cède aux caprices du sort. Mais souvent il échappe à la puissance; il sait se garantir des relations qui multiplieroient ses devoirs et ses chaînes: vivant obscur, il seroit libre près de Constantinople.

Un autre genre de liberté est celui dont on jouit lorsque, sans état, sans affaires, on dispose de tous ses moments. Ce genre de liberté vaut ce qu'on le fait valoir. Fatigant pour les hommes inoccupés, il a pour d'autres d'heureux avantages. Qu'il est doux de

se dire au réveil : Cette journée est à moi ! Avant de se lever, un épicurien passe une heure charmante, en rêvant aux plaisirs qui naissent de cette indépendance.

Mais, s'écrient les moralistes, il faut acquitter sa dette, il faut se rendre utile à la société. Que de gens répètent cette phrase ; et, dans les places qu'ils sollicitent, ne considèrent que les émoluments et les honneurs ! Pour être utile à ses semblables, je ne puis voir la nécessité d'exercer un état, d'occuper un emploi. Ne dites point que ma morale est dangereuse, qu'elle priveroit la société des secours que lui doivent ceux qui la composent. Soyez sans alarmes, vous ne manquerez jamais de chefs pour vous maîtriser, de financiers et d'avocats pour vous dépouiller ; ni de médecins pour vous débarrasser des maux que les autres vous causent.

Cet homme qui s'empresse de servir ceux qu'il peut obliger, qui paroîtroit avec éclat sur les routes de l'ambition ; mais qui, modeste et fier, studieux et libre, vit heureux au sein de la retraite, cet homme n'a-t-il rien

fait pour acquitter sa dette? son exemple est-il donc inutile à la société?

Gardons-nous, toutefois, d'estimer trop un genre d'indépendance facile à perdre; et dont la plupart des hommes ne jouissent jamais. Si je suis contraint de sacrifier chaque jour quelques heures, je saurai me dédommager en jouissant des autres; et je conserverai beaucoup de temps, beaucoup de liberté d'esprit, parce que je chercherai à vivre, non à m'enrichir.

Je serois peu difficile sur le choix d'un état. J'exclurois seulement ces emplois lucratifs, dont l'inquiétante responsabilité troubleroit mon sommeil; et ces places brillantes où l'on est contraint d'ajouter au soin de les remplir, le travail plus difficile de les conserver.

Forcé de renoncer à mon heureuse indépendance, aux douces habitudes que je m'étois formées, je n'attacherois nul intérêt à choisir mes occupations. Ne faisant plus ce que je veux, il m'est indifférent de faire telle chose ou telle autre.

Je croirois très important de considérer avec quels hommes une place oblige à vivre. Je ne voudrois, pour rien au monde, être avocat ou procureur. J'aurois des fonctions fort respectables sans doute; mais chacun parle de son état, surtout les gens de loi: je ne m'accoutumerois pas à vivre entouré d'hommes qui m'entretiendroient perpétuellement de procès, de débats; et de tout ce qu'il y a sur la terre de plus affligeant et de plus ridicule.

Par épicuréisme, je voudrois une place obscure. Il me faudroit moins de temps pour l'obtenir, moins de peines pour la conserver. Exempt des inquiétudes qu'inspirent les vastes travaux, et des ennuis qui suivent l'importune étiquette, je retrouverois chaque soir mon indépendance absolue; j'en jouirois sans nul souci du lendemain. Je me plairois quelquefois à lui donner un charme plus vif, en songeant à l'agitation, aux soucis, aux alarmes de ceux qu'emporte le tourbillon du monde; et je croirois alors ressembler à ce Romain qui, pour s'endormir voluptueuse-

ment, faisoit placer son lit sous une tente, et sommeilloit au bruit des orages.

Oh ! combien la frivolité blâmeroit mes principes ! Je me bornerois à répondre : Je n'ai trouvé, dans les premiers et dans les derniers rangs, que des hommes mécontents de leur sort. Si je dois être un jour peu satisfait du mien, j'aurai l'avantage encore d'avoir pris le moins de peines qu'il est possible pour arriver au terme où je vois que toutes les ambitions nous conduisent.

Mais, il est temps de porter nos regards vers le genre de liberté le plus utile, le seul peut-être qui nous soit nécessaire : il résulte de notre empire sur nous-mêmes. Tels sont ses avantages, qu'il fait oublier la perte des autres ; et que jamais les autres ne le remplacent.

De quelle liberté pourroit jouir cet homme que l'ambition subjugue ? Un geste, un coup-d'œil, un sourire l'effrayent ; et lui font chercher en tremblant ce que présagent ces signes, échappés sans intention à ses maîtres. Ce seroit peu que de bannir les passions ty-

rанniques. Voyez ce riche qui sans cesse dépend d'une foule de laquais, d'ouvriers auxquels il paroît commander. Il ne sait agir qu'à l'aide de plusieurs personnes; il est aux ordres de son coiffeur, plus que ce valet n'est aux siens; son tailleur le retarde ; et, quand son cocher est prêt, ses chevaux peuvent encore l'empêcher de sortir.

Quelque genre de liberté qu'on observe, on reconnoît que le plus sûr moyen pour en jouir est d'avoir peu de besoins. Mais, comment les restreindre ? Le vulgaire ne trouveroit le bonheur que dans une contrée où cette question seroit inutile; où les objets qui nous séduisent étant ignorés, la médiocrité ne pourroit causer de regret, ni la sagesse exiger d'effort. Parmi nous, il reste aux ames élevées deux moyens de contracter peu de besoins.

D'austères philosophes ont repoussé les plaisirs qu'ils n'espéroient pas obtenir toujours. Réduits au nécessaire, ils se trouvoient dédommagés de quelques privations, par la certitude d'être à l'abri d'une foule de peines;

et par le sentiment de leur indépendance. Ce moyen est le plus sûr sans doute; et presque tous les hommes qui tenteront d'employer l'autre, différeront du vulgaire par leurs principes, plus que par leur conduite.

Mais, combien d'objets dont l'attrait éveille les desirs n'ont rien de dangereux, si nous pouvons toujours en détacher notre ame? Il est donc une manière plus sage de borner ses besoins : elle exige une rare élévation d'ame, une philosophie parfaite; osons cependant l'adopter.

Tandis que les plaisirs nous environnent de leurs songes légers, que la raison nous dise : Un instant les dissipe! Soyez prêts à trouver une volupté nouvelle dans le sentiment de votre fermeté, de votre mâle indépendance. Régnez sur les plaisirs; mon héros est celui qui les saisit avec ardeur, dès qu'il les voit briller, et qui dédaigne un vain desir alors qu'ils disparoissent.

Alcibiade, reçois mon hommage! Disciple des graces et de la sagesse, je t'admire, en te voyant étonner tour à tour la Perse par ton

faste, et Lacédémone par ton austérité. Tu changeois sans cesse de caractère et de principes, disent tes détracteurs. Je te vois toujours le même, toujours supérieur aux hommes qui t'environnent. Une trempe d'ame telle que la tienne est la plus forte; ainsi que les tempéramens les plus robustes sont ceux que n'altèrent ni la violence de la chaleur, ni l'âpreté du froid.

CHAPITRE VI.

De la Santé.

La santé suit la modération, l'insouciance et la gaîté. L'éternelle sagesse a voulu que les émotions qui troublent nos jours fussent propres à les abréger ; et que celles qui les rendent heureux fussent encore celles qui les prolongent.

Cependant, si la nature pouvoit être injuste, je l'aurois quelquefois accusée de punir avec trop de sévérité les erreurs de l'inexpérience. Il en est de la vie comme de tous les biens, on les dissipe tant qu'on les croit inépuisables.

J'ai vu des jeunes gens d'un bon cœur et d'un esprit aimable, emportés par la fougue de l'âge, fiers de se croire disciples d'Épicure, essayer de compter tous leurs instants par des plaisirs. Prodigues de la vie, ils répétoient souvent qu'ils la desiroient *courte*

et bonne. [1] Jeune aussi, je trouvois séduisante cette espèce d'audace, cette insouciance absolue de l'avenir. Je les ai vus, avant trente ans, sur le lit de souffrances, qu'ils ne devoient plus quitter, rappeler un reste de courage pour parler de leurs fautes; tendre à leurs amis une main défaillante, leur jeter un regard douloureux, soupirer et s'éteindre.

Aux erreurs de la jeunesse succèdent les vices de l'âge mûr. L'ambition, la cupidité, la haine usent la vie. Les orages qui bouleversent nos facultés morales détruisent nos forces physiques; et toute passion vile est un poison brûlant.

Quelle autre source de maux que ces inquiétudes, ces soucis puérils qui troublent la plupart des hommes ! De petits intérêts les occupent, de vains débats les agitent; ils veillent pour des futilités, et des chimères les désolent.

---

[1] Ce mot étoit celui d'une des femmes les plus jolies et les plus spirituelles de la cour du régent. L'infortunée fut servie à souhait.

Les émotions douces entretiennent la vie, et produisent sur elle l'effet d'un souffle léger sur la flamme. Des pensées habituellement élevées, toujours sereines, et quelquefois rêveuses, donnent à l'ame la gaîté pure et vraie. Elle est parmi nous le trésor le plus rare; et je conçois ce paradoxe, que les trois quarts des hommes meurent de chagrin. [1]

Un médecin Allemand a publié, sur l'art de prolonger la vie, un ouvrage rempli d'observations intéressantes. « Les philosophes, « dit-il, jouissent d'un doux loisir. Leurs « pensées, presque toujours étrangères aux « intérêts vulgaires, n'ont rien de commun « avec ces idées affligeantes, dont les autres « hommes sont perpétuellement agités et ron« gés. Elles sont agréables par leur variété, par « leur vague liberté; et quelquefois par leur « frivolité même. Ils disposent de leur temps, « livrés à des travaux de leur choix, à des oc« cupations de leur goût. Souvent, ils sont

---

[1] C'étoit l'opinion du médecin Elie de La Poterie, frère d'Elie de Beaumont.

« entourés de jeunes gens, dont la vivacité « naturelle se communique; et vient en quel- « que sorte les rajeunir. Toutefois il est, par « rapport à la durée de la vie, une distinction « à faire entre les différentes espèces de phi- « losophie. Celles qui dirigent l'ame vers des « contemplations sublimes, fussent-elles un « peu superstitieuses, comme celles de Py- « thagore et de Platon, sont les plus salutaires. « Je placerois ensuite celles dont l'étude, em- « brassant la nature, donne des idées gran- « des, élevées, sur l'infini, sur les astres, sur « les merveilles de l'univers, sur les vertus « héroïques, et sur d'autres sujets de ce genre: « telles étoient celles de Démocrite, de Phi- « lolaüs, de Xenophane, des Stoïciens et des « anciens astronomes. Je dois citer encore « celles qui, moins profondes, au lieu d'exi- « ger des recherches difficiles, semblent des- « tinées seulement à plaire à l'esprit; et dont « les sectateurs, s'éloignant peu des opi- « nions vulgaires, se contentoient de soute- « nir paisiblement le pour et le contre. Telle « étoit la philosophie de Carnéade et des Aca-

« démiciens, auxquels on peut joindre les « grammairiens et les rhéteurs. Mais celles « qui ne roulent que sur de pénibles subti- « lités, qui sont affirmatives, dogmatiques, « tranchantes, qui contournent tous les faits « et toutes les opinions, pour les ramener et « les ajuster à certains principes fixes, et à « certaines mesures invariables; enfin, qui « sont épineuses et arides, étroites et conten- « tieuses; celles-là, sont funestes, et ne peu- « vent qu'abréger la vie de ceux qui les cul- « tivent. De ce genre étoient la philosophie « des Péripatéticiens, et celle des Scolas- « tiques. »[1]

Les passions tumultueuses et les soucis rongeurs sont deux sources de maux que la sagesse éloigne. Une autre encore est cette foiblesse d'esprit qui rend débiles, souffrants, ceux qu'elle inquiète sur leur santé. En s'imaginant qu'on est malade, bientôt on le devient; et la persuasion qu'on ne le sera point est peut-être le plus puissant préservatif.

[1] *De l'Art de prolonger la vie*, par Huffeland.

J'ignore où s'arrête l'influence du moral sur le physique ; elle est évidemment prodigieuse. Un homme lit une lettre ; sa tête s'exalte, se perd, ses jours sont en danger : nulle contagion n'a frappé ce malheureux ; sa pensée a détruit ses forces en un instant. On a vu des hommes, d'un esprit foible et borné, tomber malades, parce qu'on s'étoit fait un jeu cruel de leur persuader qu'ils avoient les symptômes d'une maladie grave. Puisque l'imagination peut bouleverser nos forces physiques, pourquoi ne pourroit-elle dans certains cas les rétablir? Parmi des guérisons presque incroyables, que plusieurs personnes assurent avoir vues, et citent comme miraculeuses, probablement il en est de réelles, que l'étrange exaltation d'une faculté puissante a suffi pour produire. [1]

[1] Il est facile de démontrer la possibilité de pareils prodiges. Lorsque rien ne vous distrait, dans la nuit par exemple, si vous pensez que votre enfant s'approche d'un précipice, le regarde et chancelle, un mouvement violent vous échappe. Supposons qu'un paralytique dévot, dont la tête est remplie d'idées ascétiques, pense

Après avoir été dupes du magnétisme, les François l'ont oublié; telle est toujours l'histoire de leurs folies. Mais, sous un point de vue, il mérite l'attention des observateurs. Le magnétisme, comme l'a dit Bailly, fut une grande expérience sur le pouvoir de l'imagination. Tandis que les uns le regardoient comme un spécifique universel, que d'autres le croyoient sans effet, de bons esprits l'appréciolent avec justesse. Je citerai ce fragment du rapport des commissaires de l'académie des sciences.

« Nous avons cherché, disent-ils, à con-

aux secours qu'il attend de la volonté divine; que dans une extase il voie descendre un ministre du ciel, qui l'environne de lumière, à ces mots : *Lève-toi !* il peut aussi tressaillir, il peut marcher.

Cet événement devroit paroître d'autant moins incroyable, que plusieurs faits attestent qu'on peut, en un instant, recouvrer des forces perdues dès longtemps, si une cause puissante vient opérer une révolution salutaire. Pendant le siége de Lyon, lorsque des bombes tombèrent sur l'hôpital, des paralytiques épouvantés se levèrent et s'enfuirent.

« noître la présence du fluide magnétique ;
« mais ce fluide échappe à tous les sens. On
« nous a déclaré que son action sur les corps
« animés étoit la seule preuve que l'on pût
« administrer de son existence. Les expé-
« riences que nous avons faites sur nous-
« mêmes, nous ont fait connoître que, dès
« qu'on détourne son attention, il n'y a plus
« aucun effet. Les épreuves faites sur les ma-
« lades nous ont appris que l'enfance, qui
« n'est pas susceptible de prévention, n'é-
« prouve rien ; que l'aliénation d'esprit s'op-
« pose à l'action du magnétisme, même dans
« un état habituel de mobilité de nerfs, où
« cette action devroit être plus sensible. Les
« effets qu'on attribue à un fluide que rien
« ne manifeste, n'ont lieu que lorsque l'ima-
« gination est avertie, et peut être frappée ;
« l'imagination semble donc en être le prin-
« cipe. Il faut voir si on reproduira ces effets
« par le pouvoir de l'imagination seule : nous
« l'avons tenté, et nous avons pleinement
« réussi. Sans toucher, et sans employer au-
« cun signe, les sujets qui ont cru être ma-

« gnétisés ont senti de la douleur, de la cha« leur, et une chaleur très grande. Sur des « sujets doués de nerfs plus mobiles, nous « avons produit des convulsions, et ce qu'on « appelle des crises. Nous avons vu l'imagi« nation exaltée devenue assez puissante pour « faire perdre en un instant la parole. Nous « avons en même temps prouvé la nullité du « magnétisme, en le mettant en opposition « avec l'imagination. Le magnétisme seul, « employé pendant trente minutes, n'a rien « produit; et aussitôt l'imagination mise en « action a produit sur la même personne, « avec les mêmes moyens, dans des circon« stances absolument semblables, une con« vulsion très forte et très bien caractérisée. « Enfin, pour compléter la démonstration, « pour achever le tableau des effets de l'ima« gination, également capable d'agiter et de « calmer, nous avons fait cesser la convul« sion par le même charme qui l'avoit pro« duite, par le pouvoir de l'imagination.

« Ce que nous avons appris, ou du moins « ce qui nous a été confirmé d'une manière

« démonstrative et évidente par l'examen des « procédés du magnétisme, c'est que l'homme « peut agir sur l'homme à tout moment, et « presque à volonté, en frappant son imagi- « nation ; c'est que les gestes et les signes les « plus simples peuvent avoir les plus puissants « effets ; c'est que l'action que l'homme a sur « l'imagination peut être réduite en art, et « conduite par une méthode sur des sujets « qui ont la foi ». [1]

Jamais ces vérités n'avoient acquis autant d'évidence ; mais on savoit que des guérisons peuvent être produites par le seul secours de l'imagination. Ambroise Paré, Boerhaave, et d'autres médecins, en ont cité des exemples. [2]

Il seroit digne de l'attention des moralistes et des physiologistes d'examiner jusqu'à quel

---

[1] *Exposé des expériences qui ont été faites pour l'examen du Magnétisme animal.*

[2] Ambroise Paré procura des sueurs abondantes à un malade, en lui faisant croire qu'une drogue fort innocente qu'il lui avoit donnée étoit un sudorifique violent.

point on pourroit produire des effets salutaires en excitant l'imagination. Mais, peut-être, auroit-on bientôt à craindre un art périlleux; cette faculté mobile et vive ne se laissant jamais plus facilement émouvoir, que lorsqu'on a recours à tous les prestiges du charlatanisme et de la superstition.

Nous possédons une autre faculté, qui s'exerce sans danger; et dont la puissance est capable aussi d'opérer des prodiges. L'éducation rendant lâches la plupart des hommes, ils ignorent ce que peut une volonté forte : elle peut nous garantir de quelques maladies, et hâter la guérison de celles qui nous atteignent.

Dans les épidémies, les médecins qu'effraie le danger sont presque toujours les premiers qui succombent. La crainte nous plonge dans un état de foiblesse, qui nous rend plus susceptibles de recevoir les impressions funestes; tandis que la force du moral, se communiquant au physique, l'aide à repousser la contagion.

Des hommes, dont les noms paroîtroient

d'un grand poids, si j'osois les citer, attribuent leurs guérisons, dans des maladies désespérées, au courage qui leur restoit encore, aux efforts qu'ils ont faits pour retenir un souffle prêt à leur échapper, et pour se rattacher en quelque sorte à la vie.

Pechlin, Barthès [1] pensent que l'extrême desir de revoir une personne aimée peut retarder la mort. Cette idée est ravissante pour moi ! Je sens avec quelle ardeur on peut souhaiter de vivre encore un jour, une heure, pour revoir un être chéri. La flamme de l'amour vient alimenter celle de la vie, la remplacer pour ainsi dire ; le dernier vœu se réalise, et le plaisir consume une existence qui n'étoit prolongée que pour lui.

Ai-je besoin de dire qu'une volonté forte de guérir n'a point de rapport avec ce desir craintif, que la plupart des malades éprouvent ? Produit par la foiblesse, il accroît l'inquiétude, aggrave le danger ; et l'indifférence lui seroit préférable.

---

[1] Voy. *les Nouveaux Elémens de la Science de l'homme.*

Certes, vous ne parviendrez pas plus à donner une volonté forte aux hommes qui vous entourent, que vous ne réussiriez à rendre leurs opinions sages ou leurs mœurs sévères. Mais, si l'éducation nous pénétroit des avantages de la force d'ame, si dès l'enfance nous étions convaincus de son pouvoir, une volonté forte de guérir se confondroit avec le desir de vivre. [1]

La médecine est encore si conjecturale que la plus salutaire est, à mes yeux, celle qui ne contrarie pas physiquement la nature; et qui la seconde par des moyens moraux. Peut-être même seroit-il à desirer qu'on n'eût point l'ambition d'obtenir un jour des succès plus complets. Je veux croire que la médecine sera, dans quelques siècles, illustrée par d'é-

[1] Mais, dit-on, il est un instant où la volonté succombe. Eh! pensiez-vous que je venois enseigner à ne pas mourir? Tel secours n'est pas d'une utilité absolue, donc il est inutile; tel principe est impraticable dans telle circonstance, donc ses avantages sont illusoires: cette manière d'argumenter me paroît très familière à mes critiques.

tonnants progrès. Mais, combien il faudra d'expériences! et, pauvres humains, qui fera les frais de ces expériences?

Indocile à l'opinion générale, j'estime beaucoup les médecins, et fort peu la médecine. Le corps des médecins est celui où l'on trouve le plus d'hommes d'un esprit solide, d'une érudition variée; et, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, de vrais amis de l'humanité. Mais, on fait d'admirables raisonnements sur les progrès futurs de leur science; et je vois qu'elle varie perpétuellement de principes, sans jamais changer de résultat. Le système de Boerhaave est aujourd'hui rejeté : pense-t-on que, dans la pratique, ce docteur étoit plus malheureux que ne le sont nos professeurs? Parmi les médecins qu'on peut actuellement consulter à Paris, il en est un qui purge à fortes doses; un autre qui s'obstine à saigner largement, un troisième qui dit : Il faut attendre. Chacun d'eux doit trouver effrayants les systèmes de ses confrères; et je ne crois pas cependant qu'à la fin de l'année, un d'eux

ait à se faire plus de reproches que les autres. [1]

Alors même que l'agitation et la crainte n'auroient pas le funeste effet de nous rendre plus accessibles aux maladies, encore faudroit-il les bannir : la peur nous fait anticiper sur l'agonie. S'il pouvoit exister une cause raisonnable d'inquiétudes continuelles, ce seroit sans doute une frêle constitu-

---

[1] Les faits de ce genre doivent disposer beaucoup de personnes à penser qu'il seroit au moins aussi prudent de se confier à la nature qu'à la médecine. Mais les médecins apportent un remède efficace, l'espérance ; ce n'est pas le physique, c'est le moral qui a besoin de leur secours. Aussi leurs plus gais antagonistes changent-ils presque tous de résolution, dès qu'ils éprouvent quelques douleurs ; semblables à ces enfants qui le jour sont de petits héros, et que leur courage abandonne aussitôt qu'il fait nuit.

On voit, cependant, quelques incrédules en médecine rester fidèles à leurs principes. L'ancien acteur Caillot a essuyé plusieurs maladies graves, sans jamais vouloir appeler de médecin ; et l'on est forcé d'avouer qu'à soixante-douze ou quinze ans, il conserve la santé et l'amabilité de la jeunesse.

tion. Mais combien d'hommes d'une foible santé, survivent à ceux dont le tempérament étoit le plus robuste? Les calculs sur la durée de la vie sont tellement incertains, que nous pouvons toujours les faire en notre faveur.

Pour celui qui cultive une douce philosophie, la vieillesse même n'est point un sujet d'alarmes. Tous les hommes sont à peu près du même âge ; à quatre-vingts ans, on est aussi sûr qu'à seize ans de voir encore le lendemain.

En général, on n'a point pour ceux qui souffrent, les soins que devroit inspirer leur état. On les aborde avec une figure triste; on est plus empressé de leur montrer qu'on s'afflige que de chercher à les distraire : aux questions multipliées qu'on leur fait sur leur santé, il semble qu'on ait peur de leur laisser oublier qu'ils sont malades.

De tous les sujets de conversation, mes douleurs sont le moins intéressant qu'on puisse trouver pour moi. Je ne veux pas que

les personnes qui m'entourent s'occupent des apprêts de mon deuil, ni qu'en me parlant elles aient l'air de me demander l'heure de mon enterrement.

Eloignons les soins importuns, pour vivre en paix et pour mourir tranquilles. Il faut réunir ses amis, tromper la douleur qui est en soi, par les plaisirs dont on s'environne. Si l'on ressent des souffrances aiguës, il faut rassembler ses forces, rester seul; on guérit ou l'on meurt, et toujours la plainte est inutile.

En nous armant de courage pour supporter nos maux, conservons notre sensibilité pour les douleurs des autres. C'est parmi les malades que se trouvent les infortunés les plus dignes d'inspirer la pitié. Il en est dont l'unique perspective est la mort, précédée de tortures cruelles; et qui souffrent moins encore pour eux que pour une famille en pleurs, qu'ils vont laisser sans appui. Ah! pendant le peu de jours qui leur restent à passer sur la terre, combien ne doit-on pas

s'empresser d'apaiser leurs douleurs, de calmer leurs alarmes, de ranimer leurs foibles espérances ? Béni soit l'être bienfaisant qui rappelle encore une fois le sourire sur des lèvres mourantes !

CHAPITRE VII.

De l'Aisance.

De prétendus sages, au ton sentencieux, nous annoncent que la vertu doit être l'unique objet de nos desirs; qu'affermi par elle, on supporte sans peine les privations et la misère. Inutiles moralistes ! croirai-je à des principes que l'expérience dément tous les jours ? [1]

Il agit avec sagesse celui qui, sans ambition, examine quelle fortune lui seroit nécessaire pour jouir de l'aisance, et cherche à l'acquérir. Mais quand il la possède, s'il veut l'accroître; s'il fait un pas au-delà du terme qu'il a fixé le jour où, plus raisonnable, il ne vouloit qu'être heureux, oubliant

---

[1] *La vertu est le seul bien, le vice est le seul mal,* disent les Stoïciens. Ce principe est faux : je m'en rapporte à tout honnête homme qui s'est cassé la jambe, ou qui voit souffrir la faim à ses enfants.

le bonheur, il l'échange contre un moyen incertain d'acheter des plaisirs.

C'est ainsi que l'aisance est inutile à la plupart de ceux qui l'ont reçue ; victimes de la folie commune, ils perdent à s'enrichir le temps qu'ils devroient employer à jouir. Partout on voit des spéculateurs habiles, rarement trouve-t-on des hommes qui sachent user en épicuriens d'une fortune médiocre ; ce n'est pas l'art d'acquérir, c'est l'art de dépenser qu'il faudroit nous apprendre.

Notre but dans la vie doit être le bonheur. Idée trop simple, qu'on dédaigne ou qu'on oublie ! A voir tant de gens s'agiter, on croiroit que l'homme fut placé sur la terre, non pour être heureux, mais pour devenir opulent.

Eh ! pourquoi tant de soucis et de peines ? Ce personnage, dit-on avec emphase, a cinq cent mille livres de rentes ! Dans sa position rare, brillante, enviée, s'il ne végète pas sous le poids de l'ennui, reconnoissez-le pour un homme d'un mérite étonnant.

On peut diviser les riches en deux classes.

Quelques-uns veillent à l'administration de leurs biens, d'autres ne songent qu'à dissiper leurs revenus.

Pourrois-je détailler les soins et les ennuis qu'entraîne l'administration d'une grande fortune ? On cesse de discuter avec ses fermiers, pour réprimander des ouvriers, que l'on quitte pour disserter avec des procureurs. Jamais un ami du plaisir n'accepteroit une fortune immense, à charge de l'administrer lui-même. Viens, honnête agent; je ne saurois trop acheter le repos et l'indépendance. Qu'on m'enlève une partie de mes richesses, et que je puisse disposer à mon gré des débris que me laisseront le sort et l'intendant !

Assurément, un homme qui se voue à des travaux lucratifs n'est pas accablé d'ennuis perpétuels. Ce banquier respire, lorsqu'il a pâli sur ses livres de compte; le succès d'une opération l'enchante, et lui fait oublier ses alarmes, ses fatigues et son esclavage. Mais celui qui veut saisir dans la vie le plus d'instants heureux qu'il est possible, et qui voit

combien cet homme laisse échapper de plaisirs, refuseroit sa fortune au prix dont il la paie.

D'autres riches, ai-je dit, ne songent qu'à dépenser. C'est bien pis encore : le travail laisse aux premiers quelques intervalles, l'oisiveté n'en laisse point à ceux-ci.

Quelques-uns sont victimes d'une éducation ridicule. Autrefois, surtout, on voyoit des hommes qui, fatigués d'amusements frivoles, sans ressource en eux-mêmes, tomboient dans cette situation désolante où l'on ne sait pas même desirer. Dès leur enfance, on avoit prévenu leurs moindres souhaits : parents foibles, instituteurs dociles, valets avides, c'étoit à qui s'empresseroit de blâser leur goût, et de les hébêter de plaisirs.

Mais, je suppose le fils du riche élevé avec autant de soin que s'il n'eût pas fallu lui plaire. Le sort le place dans une étrange alternative. S'il résiste à ses desirs, que tout excite et favorise, quelles luttes pénibles ! et, s'il leur cède, quel ressort conservera son ame? Il ne résistera point : tant d'amis le lui con-

seillent! La cause du présent contre l'avenir trouve en nous un si puissant défenseur! Enfin, les plaisirs des sens ont ce dangereux avantage que, sans les avoir goûtés, on sait qu'on leur devra des émotions vives; au lieu qu'on n'est certain que les plaisirs d'un ordre plus élevé ont un charme enivrant, qu'après en avoir fait l'heureuse expérience. Ainsi tout prépare aux hommes opulents la triste satiété; dégoût moral, ennui sans fin, seule souffrance de la vie que n'adoucisse pas l'espérance.

Vous voyez quelquefois au théâtre des hommes qui, dans le fond de leurs loges, sommeillent, et ne donnent signe d'existence que par de longs bâillements : ce sont des riches. Cherchez des yeux les spectateurs qu'agite le plus vif enthousiasme, vos regards s'arrêteront sur quelques jeunes gens studieux qui, pendant huit jours économisent, pour aller un soir au parterre.

C'est dans un petit ménage, bien dirigé, que tous les plaisirs sont vifs, parce qu'on ne les obtient qu'avec de l'ordre et des soins. On projette une fête, on veut réunir ses amis, on

veut passer toute une journée à la campagne avec eux. De légères économies sont nécessaires pour subvenir aux modiques frais de la réunion ; on calcule à quelle époque elle peut avoir lieu, et l'on fait les invitations d'avance. Quand l'intervalle qui nous sépare du plaisir n'est pas trop long, cet intervalle même a des charmes.

Quels délicieux soupers Jean-Jacques faisoit avec Condillac ! Tous deux étoient pauvres, ils ne dépensoient que quinze sous par tête; mais la conversation prolongeoit le frugal repas, et des heures enchanteresses s'écouloient avec rapidité. Le génie, les vastes connoissances ne sont pas nécessaires pour jouir de soirées aussi douces ; l'amitié et l'amour des lettres suffisent.

Dans un ménage où l'aisance est modeste, ceux qui le composent se quittent rarement ; c'est pour eux que semblent créés tous les plaisirs qu'on trouve au sein d'une famille aimée. Donnez-leur des richesses; sans qu'elles changent leurs cœurs, ils goûteront moins ces plaisirs. Des devoirs et des amusements

nouveaux enlèveront une partie du temps qu'ils leur consacroient. Plus répandus dans la société, ils seront moins ensemble; recevant plus de monde, ils verront moins leurs amis. Transportés dans une sphère nouvelle, où mille objets de comparaison excitent les desirs, peut-être connoîtront-ils pour la première fois les privations et les regrets.

En général, les femmes, les jeunes gens ne peuvent goûter les avantages que leur offre une situation douce, mais peu brillante, qu'en évitant de comparer leur sort avec celui des personnes que la fortune favorise. Il faut porter dans le monde une haute philosophie, ou ne quitter jamais sa retraite. Celui-là même dont la raison exercée, le noble caractère assurent l'indépendance, peut être un moment étourdi par l'éclat et je ne sais quel bruit dont l'opulence est accompagnée. Mais, remontant aux causes d'un trouble dont il rougit, bientôt il le dissipe; bientôt il accroît le sentiment de son bonheur, en portant autour de soi ses regards. Il est satisfait de lui-même, il éprouve un légitime orgueil en se disant au milieu

d'une foule brillante : Que de soucis, de regrets je me suis épargnés ! Que de futilités dont je n'ai pas besoin !

Mais l'opulence, s'écrie-t-on, l'opulence a du moins cet avantage qu'elle attire la considération. Ah ! sans doute, beaucoup de gens calculent sur vos richesses l'estime qu'ils vous doivent; on ne leur persuadera jamais que le mérite va souvent à pied, et que la stupidité monte quelquefois en voiture. Mais, un homme sensé peut-il s'informer de l'opinion que de tels sots ont de lui ?

Lorsque dans un cercle, où l'on étale à l'envi l'opulence, vous éprouvez quelque honte en vous apercevant que la simplicité de votre habit est remarquée, demandez-vous si vous changeriez, avec ceux qui vous entourent, de genre de vie, de caractère, de talents; et reprenez la fierté qui sied à l'honnête homme.

Il est des instants où le desir des richesses pénètre dans la retraite du sage; non avec le puéril et dangereux projet d'éblouir les hommes, mais avec la séduisante espérance de

CHAPITRE VIII.

De l'Opinion et de l'Affection des hommes.

En suivant la route où se presse et s'agite la foule, on s'éloigne du bonheur, puisque les hommes se plaignent de leur sort. Choisit-on un sentier différent ? on ne peut se dérober aux traits de la censure, puisque la multitude suppose qu'on s'égare. C'est donc une insigne folie que d'espérer à la fois le bonheur et l'approbation des hommes.

De tous les obstacles qui s'opposent à notre félicité, le plus grand est un fatal besoin d'occuper les autres de nous. Enfants inquiets, séduits par l'apparence, c'est peu que d'exister dans une situation heureuse, nous voulons qu'elle excite l'envie; le bonheur ignoré semble n'être plus le bonheur.

Il y a les victimes et les dupes de l'opinion. Ceux que dévore la fièvre de l'intrigue, ceux qui pour briller dissipent leur fortune, sont

de misérables victimes. Les dupes sont ces gens qui s'ennuient par air les trois quarts de leur vie, qui vous disent: Ces visites, ces cérémonies, ces veilles sont fatigantes; mais il faut voir la bonne compagnie. Eh ! messieurs, que ne voyez-vous la meilleure?

Une vérité qu'il faudroit présenter sous mille formes à la jeunesse, c'est que le bonheur exige du courage. Tel homme a des qualités estimables, une famille intéressante, des amis éprouvés, une fortune égale à ses besoins; son sort vous paroît doux : que le public en juge différemment! [1] Cet homme, dit le public, a de l'intelligence; pourquoi n'a-t-il pas augmenté sa fortune? Il pouvoit se distinguer, pourquoi n'a-t-il pas sollicité tel emploi? Il se pique d'une originalité ridicule, ou plutôt nous le jugions trop favorablement; et, puisqu'il est sans crédit, c'est qu'il ne peut en obtenir. Si cet homme n'a

---

[1] *Le public!* disoit Champfort, *le public! combien faut-il de sots pour faire un public?*

pas de courage, plaignez-le ; ils finiront par le rendre honteux de son bonheur.

Entendre déraisonner la multitude n'est point ce qui m'étonne. Que des sots, remplis d'estime pour eux-mêmes, tiennent de sots discours avec emphase, rien de plus naturel; mais que leurs maximes dirigent des gens d'esprit, c'est-là ce que j'admire.

Bizarres contradictions ! On juge ses idées avec complaisance, on prononce sur celles des autres avec sévérité; et chaque jour on sacrifie des principes qu'on estime, à la peur d'être blâmé par des gens qu'on méprise.

A l'instant où j'échappe au joug de l'opinion, quel horizon vaste et serein se développe à mes yeux ! Les plaisirs de la vanité s'enfuient, j'acquiers ceux du repos et de l'indépendance. De combien d'heures je vois s'accroître mes journées ! Je n'en sacrifierai plus au desir inquiet de conserver un protecteur, d'éclipser des rivaux; je n'en donnerai plus à la triste étiquette ; c'est pour moi désormais que je prolongerai d'agréables veilles. Les caprices des hommes ont perdu

sur moi leur empire. Pauvre, j'ignorerai les douleurs qu'excitent la raillerie déchirante et l'accablant mépris; riche, d'oisifs importuns n'ordonneront point mes dépenses, et l'heureux choix de mes plaisirs multipliera mes richesses.

Les hommes se présentent au sage sous deux rapports opposés. Réclament-ils un service? le plus tendre intérêt l'émeut. Veulent-ils le diriger? un profond dédain est le sentiment qu'il éprouve.

Celui dont la raison est exercée, dont l'ame est courageuse, ne marche point sur la foi d'un guide incertain et foible, qui lui-même auroit besoin d'être conduit. L'opinion! docile à ses lois bizarres, esclave de ses impérieux caprices, approuvez-la toujours, et vous serez enfin condamné par elle.

Mais, j'entends l'hypocrisie m'accuser; j'entends des hommes foibles demander s'il n'est point dangereux de prêcher ainsi le mépris de l'opinion. En ne suivant qu'une partie des idées que j'énonce, on pourra s'égarer; mais aura-t-on adopté mes principes? Un mé-

decin avoit choisi plusieurs plantes, dont il vouloit tirer un breuvage salutaire; le malade exprima le suc d'une seule, le prit et fut empoisonné.

Bannissons la timidité qui conduit au mensonge; et, pour servir la morale, soyons fidèles à la vérité. Le méchant et le sage brisent tous deux le joug de l'opinion; l'un pour faire plus mal, l'autre pour faire mieux que le commun des hommes.

Qu'un être dépravé commette moins de fautes en cédant aux caprices de l'*opinion*, que s'il s'abandonnoit à ses propres erreurs, je le conçois. Il est des passions cruelles et des vices honteux qu'elle réprouve au milieu même de ses égarements. Mais elle donne à la fausseté le nom de politesse; à la lâcheté, le titre de prudence. Craignez le ridicule est sa maxime favorite; et, pour former des hommes, il faudroit que jusqu'au fond des cœurs on imprimât cette autre maxime : Ne crains que les remords!

Non, tu n'auras point à rougir de mes leçons, toi qu'une ame simple et généreuse

rend digne du bonheur; mais suis, avec courage, la route que je trace. En brisant les chaînes de l'opinion, fuis le joug plus honteux qu'imposent les passions. En méprisant la multitude, redoute ces funestes instituteurs qui traitent la morale de fable populaire, le cri des remords d'illusion puérile; et prétendent à l'honneur de dissiper nos préjugés. Les erreurs de l'opinion prouvent seulement que les plus hardis, non les plus vertueux, s'empressent d'énoncer leurs principes. Elles ne peuvent anéantir cette opinion secrète, universelle, cette voix de la conscience, sans laquelle le globe n'eût bientôt offert qu'un chaos, où la race humaine eût péri.

Consulte ces hommes épars, obscurs, instruits par les leçons des sages et de l'expérience. Consulte ceux auxquels tu voudrois ressembler; ils t'apprendront surtout à descendre en toi-même. Interrogée de bonne foi, la conscience nous éclaire. Dans le tumulte de nos vices, malgré nous elle se fait entendre; et, si nos passions l'altèrent, après

l'orage elle fait reparoître encore la vérité : ainsi le fleuve que trouble la tempête, aussitôt qu'il se calme, réfléchit de nouveau l'azur du ciel et la verdure de ses rives.

Je vais être sans doute accusé de contradiction. A peine je conçois qu'en ne voulant que le bonheur on soit approuvé par la multitude, j'ai dit quel dédain doit inspirer l'opinion; et je sens, cependant, qu'il seroit doux d'être aimé des hommes. On reçoit leurs services, on leur doit de connoître le plaisir d'obliger; et souvent on partage les foiblesses qu'on leur reproche. Des rapports multipliés avec eux font souhaiter leur affection; elle n'est pas nécessaire pour être heureux, mais elle donneroit au bonheur même un charme plus vif.

Puissions-nous, en suivant la route qu'indique la sagesse, obtenir l'estime; et même un sentiment plus doux, plus précieux encore ! L'amitié est à l'estime ce qu'une fleur est à la tige qui la produit.

Mais, je ne penserai jamais qu'on doive s'asservir aux caprices de l'opinion. Il faut

d'abord être content de soi ; et, s'il se peut, contenter les autres ensuite. Pour mériter l'affection, je ne connois que deux moyens : aimer les hommes, et cultiver les vertus qui répandent des charmes sur leur vie.

CHAPITRE IX.

Du Sentiment que les hommes doivent inspirer.

Il n'y a point de misantrope : les hommes que ce nom désigne peuvent se diviser en plusieurs classes. Dans l'une, je vois des philosophes qui, révoltés de nos vices, choqués de nos travers, les censurent avec une brusque franchise. Leur courroux naît des maux dont nous semons imprudemment notre carrière; et, s'ils nous haïssoient, tenteroient-ils de nous corriger? Une autre classe est celle de ces infortunés qui n'espèrent trouver la paix que dans la solitude. Fuyant le monde, où leur cœur fut déchiré de blessures cruelles, peut-être disent-ils qu'ils vouent à tous les hommes une haine implacable; mais leur sensibilité les dément, et l'on apaise leur douleur si l'on réclame leurs services. Enfin, il est des gens qui cherchent à se singulariser : esprits faux, moins chagrins que bi-

zarres, plus importuns qu'observateurs, ils nous fatigueroient de leur affection pour le genre humain, s'ils ne croyoient plus piquant de dire qu'ils le haïssent.

Qu'on s'indigne contre les préjugés, contre les travers et les vices; mais comment leurs victimes auroient-elles mérité la haine ou le mépris? L'homme est bon; tel est son premier caractère, qu'il ne peut entièrement effacer: bon, mais séduit, égaré, malheureux, il a droit au plus tendre intérêt.

Ce n'est point que j'adopte l'erreur séduisante de ceux qui supposent que l'homme apporte en naissant la bonté. Il naît sans vice et sans vertu; mais, lorsqu'il arrive à la vie, la nature dispose tout autour de lui pour le rendre bon. Une mère est le premier objet qui s'offre à sa vue; les premiers mots qu'il entend expriment l'affection la plus douce; des caresses lui inspirent ses premiers sentiments, et ses premières occupations sont des jeux.

Trop tôt, il est vrai, des objets différents l'environnent. A mesure qu'il avance dans sa

carrière, le spectacle de l'injustice le frappe, bouleverse ses idées, aigrit son caractère. C'est en vain cependant que la contagion l'atteint, c'est en vain que les passions et les préjugés le dégradent ; quelques traits de sa bonté primitive se retrouvent toujours dans son cœur.

Ces enthousiastes redoutables qui se jettent en avant des partis, qui, pour faire triompher leur cause, soufflent le feu des discordes civiles, et lèvent d'une main hardie le glaive de la proscription, ces fanatiques ne sont pas étrangers à tout sentiment humain : souvent on les a vus aimer avec tendresse leur femme, leurs enfants ; et, dans le sein de leur famille, conserver pour ainsi dire les goûts de l'innocence. Effroi de la société, les brigands que l'échafaud réclame s'honorent de quelques actes d'humanité ; et les tyrans ont des jours de clémence.

Dans les grandes calamités, les sentiments naturels se développent, et forment un contraste touchant avec les scènes d'horreur dont on est environné. Lorsqu'un violent

incendie parcourt une ville, il n'y a plus de distinctions, plus de divisions parmi des malheureux qu'un même effroi poursuit. Les ennemis oublient leurs haines, les riches et les pauvres confondent leurs cris; tous s'aiment et s'entr'aident. L'infortune a brisé les barrières qui les séparoient, ils se retrouvent égaux et bons.

Sur le théâtre même de la guerre, où le spectacle de la destruction excite à détruire encore, l'humanité fait souvent apercevoir ses traces. Je me souviens qu'en 1795, au siége de Mayence, les gardes avancées de l'attaque de gauche occupoient un jardin anglois, près du village de Montback. Ce jardin étoit bouleversé : les pas des soldats avoient changé les sentiers et les labyrinthes en larges chemins; de distance en distance, des batteries s'élevoient sur des tertres autour desquels croissoient encore quelques arbustes; les feux de nos bivouacs détruisoient la verdure des boulingrins; et, en avant, un kiosque à demi renversé servoit de corps-de-garde aux Autrichiens. Les fon-

taines les plus voisines se trouvoient de leur côté, les forêts étoient du nôtre. Pour avoir de l'eau, les François jetoient leurs bidons aux Autrichiens, qui alloient les remplir et les leur rejetoient. Quand la nuit approchoit, nos soldats coupoient du bois pour les postes ennemis; et traînoient des fagots entre les vedettes des deux armées. Ainsi, en attendant le signal de s'entr'égorger, les gardes vivoient en paix, et faisoient des échanges semblables à ceux que font entre elles des peuplades amies. Ce spectacle me causoit une émotion profonde; et j'ai souvent eu peine à retenir mes larmes, en voyant les hommes encore bons sur un sol teint de sang.

Cette bonté primitive n'est pas la *seule* vertu qu'on retrouve toujours dans les hommes. Formée pour être généreuse et magnanime, jamais leur ame ne perd entièrement l'élévation qu'elle a reçue de la nature.

Sous l'oppression, dans l'avilissement, les hommes conservent encore quelques traits de leur dignité première. Les outrages qui

les humilient sont une des causes les plus fréquentes des grandes révolutions; et peut-être les tyrans courent-ils moins de dangers en répandant le sang des citoyens, qu'en leur faisant une insulte. Un attentat contre une femme fut le signal de la liberté de Rome. Un crime semblable entraîna la chute des successeurs de Pisistrate, qui n'avoit point trouvé d'obstacle quand il renversa les lois de sa patrie. Les Suisses, les Danois supportoient en silence les rigueurs d'un joug tyrannique; ils se soulèvent le jour où leurs oppresseurs exigent d'eux un acte avilissant. Dans Gènes conquise [1], un officier autrichien frappe un homme du peuple; les Génois s'indignent, courent aux armes, et chassent leurs vainqueurs.

Sous le plus violent despotisme, on voit quelquefois un sujet conserver des sentiments magnanimes; et, ne pouvant leur donner une direction plus utile, déployer pour servir son maître, un courage égal à

[1] En 1746.

celui dont les citoyens s'honorent en servant leur patrie. Parmi les faits que je pourrois citer, il en est un qui m'a vivement frappé.

Le roi de Siam envoyoit à la cour de Portugal une ambassade composée de plusieurs mandarins, et d'une suite nombreuse. Ils firent naufrage sur les côtes d'Afrique. Abandonnés par les Européens qui leur servoient de guides, manquant de vivres et d'eau, voyant chaque jour périr à leurs côtés quelques-uns de leurs compagnons, ne sachant si les sentiers dans lesquels ils se traînoient ne les conduiroient pas entre les mains des Caffres, qui les auroient massacrés, ils souffrirent, pendant trente et un jours, tout ce que la fatigue, la faim et les anxiétés peuvent avoir de plus horrible. C'est dans cette situation que leur chef les réunit, et leur parla en ces mots : « Il est une chose que nous de« vons préférer à tout le reste ; et je ne sen« tirois plus mon malheur, si mon esprit « étoit tranquille sur ce qui la concerne. Vous « êtes tous témoins du profond respect que « j'ai toujours eu pour la lettre du grand roi

« dont nous sommes les sujets [1]. Mon pre- « mier soin, dans notre naufrage, fut de la « sauver; je ne puis même attribuer ma con- « servation qu'à la bonne fortune qui accom- « pagne toujours ce qui appartient à notre « maître. Vous avez vu avec quelle circons- « pection je l'ai portée. Quand nous avons « passé la nuit sur des montagnes, je l'ai tou- « jours placée au sommet, ou du moins au- « dessus de notre troupe. Quand nous nous « sommes arrêtés dans les plaines, je l'ai tou- « jours attachée à la cime de quelque arbre. « Pendant le chemin, je l'ai portée sur mes « épaules, aussi long-temps que je l'ai pu; et « je ne l'ai confiée à d'autres qu'après l'épui- « sement de mes forces. Dans le doute où je « suis si je pourrai vous suivre long-temps, « j'ordonne, de la part du grand roi notre « maître, au troisième ambassadeur, qui en « usera de même à l'égard du premier man- « darin, s'il meurt avant lui, de prendre

---

[1] C'étoit la lettre qu'il devoit présenter au roi de Portugal.

« après ma mort les mêmes soins de cette au-
« guste lettre. Si, par le dernier des malheurs,
« aucun de nous ne pouvoit arriver au Cap
« de Bonne-Espérance, celui qui en sera
« chargé le dernier ne manquera point de
« l'enterrer sur une montagne, ou dans le
« lieu le plus élevé qu'il pourra trouver; afin
« qu'ayant mis ce précieux dépôt à couvert
« de toute insulte, il meure prosterné dans le
« même lieu, avec autant de respect en mou-
« rant que nous en devons au roi pendant
« notre vie. Voilà ce que j'avois à vous recom-
« mander. Après cette explication, reprenons
« courage; ne nous séparons jamais, allons à
« petites journées; la fortune du grand roi
« notre maître nous protégera toujours ». [1]
Quelle élévation dans ce discours ! Quelle confiance et quel dévouement ! Un motif plus noble sans doute animoit Léonidas et ses compagnons; mais, mourant pour leur patrie, mourant en un instant, et vengeant

[1] *Voyage d'Occum Chamnam, mandarin siamois.* Voyez l'*Histoire générale des Voyages.*

leur mort dans le sang ennemi, eurent-ils besoin d'autant de courage que ces Indiens périssant lentement pour leur maître, dans les sables ignorés de l'Afrique ?

Une preuve frappante qu'un principe d'élévation existe dans nos ames, est celle qui résulte de l'universalité des idées religieuses. En vain l'homme est averti de sa foiblesse par ses infirmités, par ses erreurs et par ses fautes, une voix intérieure lui parle de ses hautes destinées. Chétive créature, il appelle des dieux à sanctifier son union, il les fait présider à la naissance de ses enfants, il les invoque sur les tombeaux de ses pères. Quand les œuvres du créateur ont porté d'humbles sentiments dans son ame, il se juge encore supérieur à tous les êtres qui l'environnent; il n'occupe qu'un point sur le globe, et sa pensée inquiète embrasse l'univers; il voit le temps dévorer les objets de ses affections, briser ses monuments, bouleverser même les ouvrages de la nature; et, du milieu des ruines, il aspire à l'immortalité!

Ces sentiments élevés et bons, germes pré-

cieux, que ne produiroient-ils pas, s'ils étoient développés par des circonstances heureuses? Ils existent, c'est assez pour qu'on doive un tendre intérêt à l'être qui les possède: aimons nos semblables, et cultivons les vertus qui rendent digne de leur affection.

CHAPITRE X.

De quelques Vertus.

Au milieu des hommes, la vertu la plus utile est l'indulgence. Devenir sévère, c'est oublier de combien de qualités on est dépourvu, et de quelles fautes on ne fut préservé que par le hasard ; c'est oublier la foiblesse des hommes, et l'empire qu'exercent sur eux les objets dont ils sont entourés. Pour rendre à nos semblables une exacte justice, il faudroit apprécier tous les secours, tous les obstacles qu'ils ont trouvés dans leur carrière : en jugeant ainsi, que d'actions célèbres paroîtroient moins étonnantes; et que de fautes paroîtroient excusables !

C'est de l'indulgence qu'on apprend l'heureux secret d'être bien avec soi-même, et bien avec les hommes. Quelques-uns portent dans le monde une austère franchise : on les redoute, et les contrariétés qu'ils éprouvent

accroissent chaque jour leur brusquerie fatigante et leur rudesse importune. Beaucoup d'autres, ne rougissant d'aucune complaisance, souples et faux, sourient à ce qui leur déplaît, louent ce qu'ils trouvent ridicule, applaudissent ce qu'ils savent être vil. Soyez indulgent, vous ne sacrifierez point l'estime de vous-même; et, loin de vous nuire, la franchise rendra votre affabilité plus aimable.

Moins on s'occupe des vices et des travers des hommes, plus l'existence est douce; et l'indulgence porte avec elle sa récompense, en nous faisant voir nos semblables tels à peu près qu'ils devroient être.

Que notre indulgence courageuse s'étende même sur les infortunés qui sont victimes de leurs longues erreurs. Assez d'autres se chargeront du soin de les accuser, prenons pour nous celui de leur tendre une main secourable. Mais, s'écrient de sombres moralistes, ces faciles principes encouragent les vices, flattent les passions, excusent leurs désordres. Ah! pour ramener sans peine les esprits

égarés, croyez au repentir, et portez l'espérance dans le cœur du coupable !

Il est une qualité qui nous touche vivement lorsque nous la trouvons dans nos semblables, parce qu'elle est aussi rare que ses effets sont utiles; et je m'étonne que nous n'ayons pas un mot pour la nommer [1]. Parcourez tous les plaisirs, le plus doux est celui d'obliger : souvent, il ne reste rien des services qu'on a reçus; il reste toujours quelque chose de ceux qu'on a rendus.

Mais, les ingrats? On nous annonce qu'ils peuplent la terre, on nous effraie de leur nombre et de leur audace. Les hommes ont imaginé de bizarres principes! Ils permettent qu'on exige la reconnoissance, et veulent qu'on oublie ses bienfaits. Ma manière de voir est absolument différente : je pense qu'on a tort d'espérer la reconnoissance, puisqu'on sera presque toujours trompé; et

[1] Le mot *obligeance*, qu'on entend prononcer quelquefois dans la société, n'est pas encore adopté. Ce mot est expressif et nécessaire.

j'approuverois, au contraire, celui qui tiendroit une note exacte de ses bonnes actions. En la lisant, il goûteroit une récompense légitime sans doute; et quelle lecture lui seroit plus utile? se souvenir qu'on a toujours été bon, c'est s'engager à l'être encore.

On se plaît à répéter qu'il faut un sublime effort pour obliger ses ennemis : quel effort est donc nécessaire pour goûter un plaisir très vif; et, en général, très difficile à se procurer? Des hommes, plus zélés qu'éclairés, ont prétendu que la morale évangélique est la seule qui prescrive de rendre le bien pour le mal. Ils ont commis deux fautes : l'une, c'est d'avancer une erreur; l'autre, d'éloigner de la vertu qu'ils prêchoient, en faisant supposer qu'elle exige des forces plus qu'humaines. Je présume qu'on ne lira pas sans intérêt le morceau suivant. [1]

« La vérité de notre divine religion est

---

[1] Il est extrait d'un discours de feu William Jones, président de la société de Calcutta. Voy. les *Recherches asiatiques*, tom. IV.

« assez fortement établie pour n'avoir pas « besoin de l'appui que veulent lui prêter « certaines personnes, en affirmant que les « plus sages et les plus éclairés des hommes, « antérieurement au christianisme, avoient « ignoré ces deux maximes fondamentales : « *Fais aux autres ce que tu voudrois qui te « fût fait à toi-même, et rends le bien pour le « mal.*

« La première de ces maximes est implici- « tement dans un discours de Lysias ; elle est « énoncée d'une manière expresse dans Tha- « lès et Pittacus, et je l'ai trouvée mot à mot « dans l'original de Confucius. S'il arrivoit « que des missionnaires entreprissent dans « l'Indostan la conversion des Pandits et des « Maulavis, il faudroit que ces missionnaires « se gardassent d'avancer des assertions dont « les Pandits et les Maulavis pourroient dé- « montrer la fausseté. Les premiers leur cite- « roient ce beau passage de l'*A'rya*, écrit plus « de 300 ans avant notre ère, et dont le sens « est que le devoir d'un homme bon, même « à l'instant de sa mort, consiste non-seu-

« lement à pardonner à celui qui lui ôte la « vie, mais encore à lui souhaiter du bien : « *semblable à l'arbre de Sandal, qui, dans* « *le moment où il est abattu, couvre de par-* « *fums la hache qui le frappe.* Les Maulavis « triompheroient des missionnaires, en leur « récitant les vers de Sâdi où l'action de « rendre le bien pour le bien est qualifiée « de retour facile et peu méritoire; et où il « est dit que l'homme vertueux fait du bien « à celui qui l'a offensé. Ces vers ne sont que « la répétition d'une maxime des Arabes; et, « selon toute apparence, des anciens Arabes. « Les Musulmans ne manqueroient pas de « citer les quatre distiques de Hafiz, où la « même maxime se trouve développée sous « des images bizarres mais ingénieuses : *Ap-* « *prends de la coquille des mers de l'Orient à* « *aimer ton ennemi, et à remplir de perles la* « *main tendue pour te nuire. Ne sois pas moins* « *généreux que le dur rocher; fais resplendir* « *de pierres précieuses le bras qui déchire tes* « *flancs. Vois-tu cet arbre assailli d'un nuage* « *de cailloux? il ne laisse tomber sur ceux*

« qui les lancent que des fruits délicieux ou
« des fleurs parfumées. La voix de la nature
« entière nous crie : L'homme sera-t-il le seul
« à refuser de guérir la main qui s'est blessée
« en le frappant, de bénir celui qui l'ou-
« trage ? »[1]

Si telles sont nos obligations, quels devoirs n'avons-nous pas à remplir envers les hommes qui s'empressèrent de nous être

[1] Ce mot *bénir* est susceptible de recevoir deux sens. Il doit signifier *faire plus que pardonner, appeler sur ses ennemis les lumières et la faveur du ciel ;* s'il signifioit *s'humilier, rendre graces,* il renfermeroit un précepte absurde et funeste à la société. En disant à l'homme de rendre le bien pour le mal, on lui inspire l'élévation d'ame, source de toutes vertus ; en lui prêchant l'abnégation de soi-même, on produit l'effet opposé. Trop souvent les moralistes ont dépassé le but qu'ils vouloient atteindre ; mais les maximes qu'ils ont débitées alors, ne peuvent être sérieusement répétées que par quelques moines mendiants, hébétés au profit de leur ordre. Socrate pardonne à ses accusateurs, et Jésus prie pour ses bourreaux ; ils ne s'humilient pas devant eux, ils ne les bénissent pas, dans le sens abject qu'on peut donner à ce mot.

utiles, de prévenir nos dangers ou de réparer nos malheurs? Cherchons sans cesse à nous acquitter, et ne croyons jamais avoir atteint le but de nos efforts; la reconnoissance prolonge le plaisir que le bienfait a causé.

Parmi les vertus qui doivent attirer la bienveillance, donnons à la modestie un rang éminent. L'homme simple et modeste vit ignoré, jusqu'au moment où des circonstances, qu'il ne prévoyoit pas, révèlent ses qualités estimables, ses actions généreuses: il ressemble à ces fleurs qui, naissant sur d'humbles tiges, échappent à la vue, et que leur parfum seul fait découvrir. L'orgueil attire promptement les regards; mais qui fait toujours son éloge, dispense de le louer jamais. Un jour l'homme modeste, sortant de son obscurité passagère, obtiendra ces douces louanges que le cœur prodigue sans effort. Sa supériorité, loin d'être importune, paroîtra séduisante: la modestie donne aux talents, aux vertus, un charme pareil à celui que la pudeur ajoute à la beauté.

Ne portons dans le monde ni curiosité, ni indiscrétion. La curiosité est le défaut d'un petit esprit qui, ne sachant pas s'occuper, a besoin de s'amuser des occupations des autres. Relative à des objets minutieux, elle est ridicule; dans les affaires importantes, elle devient odieuse. Ne cherchez à connoître que les débats et les chagrins qu'il est en votre pouvoir d'apaiser.

Une qualité si précieuse, qu'à mes yeux elle devient une vertu, c'est la douce et constante égalité d'humeur. Elle exige non-seulement une ame pure, mais encore une force d'esprit qui résiste aux contrariétés légères qu'excite chaque jour une multitude d'objets. Quel charme elle donne à la société de l'homme qui la possède ! Comment ne pas chérir celui qu'on est certain de trouver toujours avec la sérénité sur le front, et le sourire sur les lèvres ?

Mais, si je m'abusois, si je n'offrois qu'une trompeuse et vaine théorie ? Qu'un de nos brillants observateurs parcoure ce chapitre, il me dira : Vous ressemblez à ces philoso-

phes qui tracent des plans de république, sans considérer les passions des hommes, ni l'état de la société; mille fois plus déraisonnables que les romanciers qui, du moins, ne donnent leurs rêves que pour des rêves. Quelle pitié vos maximes sur l'indulgence exciteroient dans le monde! Soyons habiles à saisir les défauts, à juger les foiblesses des hommes; afin de subjuguer ceux qui peuvent nous servir, et de livrer au ridicule ceux qui ne peuvent que nous amuser. Exprimez le desir d'obliger, prononcez avec grace des phrases sentimentales, faites des dupes; et gardez-vous de le devenir, en pratiquant vos maximes: le crédit n'est pas un revenu, c'est une somme qui s'épuise à mesure qu'on la dépense. Pourrois-je être modeste, lorsque tant d'exemples nous prouvent que les talents sont peu de chose, si l'on n'y joint l'heureux talent de les faire valoir? L'homme qui parle de lui-même avec modestie est cru sur sa parole; et, quand je cherche les causes de l'admiration qu'obtiennent certains personnages, je ne puis en trouver d'autres que

la longue obstination et l'intrépidité qu'ils ont mises à se louer eux-mêmes. Il en est des éloges qu'on se donne ainsi que des calomnies qu'on essuie, quelques traces en restent toujours. Enfin, l'opinion seule rend nos qualités estimables ; et celui qui, pour réussir, s'obstineroit à cultiver les fades vertus que vous célébrez, seroit aussi ridicule que s'il paroissoit dans le monde avec le costume qu'on portoit au siècle de Henri.

Peut-être de tels principes conduisent-ils au but vers lequel se dirigent la plupart des hommes : que m'importe ? ils éloignent du mien. Si l'intérêt que nos semblables nous inspirent, si quelques vertus ne peuvent garantir de l'injustice, dédaignons l'opinion ; et, laissant le vulgaire, ne lui permettons pas de troubler notre bonheur. Parmi les biens essentiels à la félicité, j'ai compté l'attachement de quelques personnes, mais non l'affection des hommes.

CHAPITRE XI.

Du Mariage.

PUISQU'ON ne peut s'assurer de l'affection, ni même de la justice des hommes, il faut, au milieu de ce monde vulgaire, parvenir à se créer un monde au gré de sa raison. Oublions, dans une douce retraite, les chimères, les ombres que la foule poursuit; et, si les hommes s'en étonnent, que leurs murmures soient pour nous ce que le bruit lointain des flots est pour le voyageur, quand sous le toit hospitalier, il n'a plus à redouter l'orage.

C'est d'une famille que doit se composer d'abord le nouvel univers. Une femme est le meilleur ami que nous destine la nature. Combien d'hommes, rappelés à l'espérance par le dévouement d'une compagne vertueuse, ont dit avec effusion : Je n'ai rien perdu, puisque ton cœur me reste ! Mes revers me

détrompent de vaines illusions, je les bénis: ils m'ont ramené vers toi, et m'ont fait connoître tout ton amour ! Mais, si nous voulons que l'héroïsme d'une femme brille de l'éclat le plus pur, supposons son époux au dernier degré du malheur ; supposons-le coupable, rejeté de la société; le repentir n'a pu voiler ses fautes. Seule, elle ne l'accuse point, et lui prodigue des consolations. Embrassant des devoirs aussi grands que ses revers, elle va partager la captivité ou l'exil de celui qui l'a privée du bonheur : il trouve encore, sur le sein de l'innocence, un refuge où ses remords s'apaisent; comme autrefois les proscrits trouvoient au pied des autels un asile contre la fureur des hommes.

Le mariage n'est en général qu'un moyen d'accroître son crédit, sa fortune, et d'assurer ses succès dans le monde : qu'il soit pour nous un moyen de vivre heureux loin du monde.

Je voudrois que, jeune encore, on eût assez de raison et d'expérience pour choisir la femme dont un jour on deviendra l'époux.

Je voudrois qu'épris de ses qualités naissantes, desirant son bonheur, obtenant sa tendresse, on se plût à l'élever soi-même.

Son jeune caractère appelle vos premiers soins. La femme, en naissant, reçoit d'heureux dons, qui souvent tempèrent nos défauts. Elle corrige notre sévérité par sa douceur, notre impétuosité par sa patience, notre orgueil par sa modestie, quelquefois par sa légéreté ; ses graces nous éloignent de la triste pédanterie, et ses exemples touchants nous rappellent aux vertus paisibles et douces. Il suffit, pour former le caractère d'une femme, de développer en elle les qualités qu'elle doit à la nature ; et pour toujours on lui rend chères ces qualités aimables, *si l'on* réussit à lui faire considérer des mêmes yeux que soi les plaisirs du monde, leurs dangers et leur charme éphémère.

Cultivez la raison plus que l'esprit de votre jeune élève. Elle doit un jour, modeste, aimable et respectée, gouverner sa maison, diriger sa famille; que les romans et la métaphysique ne rendent pas à ses yeux de tels

soins importuns et vulgaires [1]. Ils ne peuvent exiger tous les instants. Quelques heures s'écoulent dans des réunions peu nombreuses, qu'animent la gaîté, l'amitié, la franchise, et les plaisirs inexplicables qui naissent du plaisir d'être ensemble. Il est aussi des amusements frivoles que les femmes ne doivent point négliger. J'aime à les voir quelques moments occupées d'une toilette élégante et simple, essayer ce goût enchanteur qui sert à développer leurs graces, et, pour ainsi dire, à varier leur beauté. Enfin, les talents agréables multiplient pour elles les moyens d'échapper toujours à l'ennui : mais elles sortent d'une bibliothèque avec du pédantisme sans instruction, et de la coquetterie sans amabilité. Je ne douterois point des forces

---

[1] Une question moins ridicule que ne le croiroit une académie, seroit celle de savoir si une femme qui fait un livre peut être une hônnête femme. Je soutiendrois l'affirmative, et j'aurois un ou deux exemples à citer en ma faveur. Mais ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que les femmes les plus faciles à séduire sont les dévotes, après les femmes philosophes.

de leur esprit, que je leur dirois encore : Préférez les graces à la science ; pour ceindre les lauriers, il faut quitter la couronne de roses.

Quand deux époux, unis par la tendresse, ont un bon cœur et des goûts simples, tout leur présage un riant avenir. Qu'ils vivent loin du monde, qu'ils existent pour eux, qu'ils cachent leur bonheur ; et leur vie sera le plus heureux des songes.

De nouveaux liens d'amour leur sont destinés. Quel jour d'ivresse que celui où la naissance d'un enfant ouvre notre ame à des émotions qu'elle ignoroit encore ! Cependant, que de tourments suivront cette époque ! Pourrois-je peindre l'attention inquiète qu'on porte sur ses enfants, les angoisses qu'excitent leurs souffrances, et l'anéantissement où l'on est plongé quand on craint pour leurs jours ? Les alarmes ne finissent pas avec leur premier âge, il en est pour tous les instants de leur vie ; et c'est jusqu'au dernier soupir qu'on veille d'inquiétude, occupé de leur sort.

La satisfaction qu'ils procurent est bien vive, puisqu'elle surpasse tant de peines! Nous n'avons pas besoin de penser qu'ils répondront à nos soins, qu'ils nous les rendront un jour; s'il est dans le cœur de l'homme un sentiment désintéressé, c'est l'amour paternel. Notre tendresse pour nos enfants est indépendante de la réflexion; nous les aimons, parce qu'ils sont nos enfants : leur existence fait partie de la nôtre, ou c'est plus que la nôtre. Le bonheur qu'on leur doit résulte de tout ce qui leur est utile, de tout ce qui les intéresse; il naît de leur santé, de leur gaîté, de leurs amusements; on leur sait gré de leurs plaisirs.

Quelques personnes, cependant, s'imaginent encore qu'il est sage de faire éprouver aux enfants des contrariétés, des ennuis, afin, disent-elles, de les préparer aux peines de la vie. Ne croiroient-elles point utile aussi de se donner des contusions, pour se préparer à souffrir celles qu'on recevra par maladresse? Il est avantageux, nous dit-on, de placer l'apprentissage des douleurs à l'époque où

les chagrins sont légers. Cette phrase, ainsi que beaucoup d'autres, offre un mélange de vérité et d'erreur. Les peines de l'enfance nous semblent faciles à supporter; elles sont loin de nous, et nous n'avons plus à les craindre. Mais l'enfant qui passe une année sous la férule d'un maître sévère, est aussi malheureux qu'un homme privé pendant un an de sa liberté; encore ce dernier est-il le moins à plaindre, puisqu'il doit trouver des forces dans sa raison et dans son caractère. Imprudents! vous voulez que des êtres, dont le sort est dans vos mains, sacrifient *le* présent à l'incertain avenir! Dépendra-t-il de vous de leur rendre ce que vous leur ôtez? L'instant où vous les éloignez du bonheur est peut-être le seul où ils devoient en *jouir*. Ah! dans le malheur affreux d'être privé de ses enfants, s'il est une consolation, c'est de pouvoir se dire: Du moins, j'ai su les rendre heureux, pendant le peu de jours qu'ils m'ont été confiés!

Il n'appartient qu'à la nature de leur envoyer des peines, notre tâche est de leur ap-

prendre à les adoucir. Je vois avec intérêt un enfant regretter le jouet qu'il a brisé, ou pleurer l'oiseau qu'il élevoit : la nature lui fait essayer ainsi la douleur, et le prépare à supporter un jour des pertes plus amères. Sachons la seconder avec prudence. Pour consoler cet enfant, ne nous empressons pas de changer le cours de ses idées fugitives; et d'effacer un chagrin par un plaisir. Il faut que son courage, que sa jeune raison s'exercent. Partageons d'abord ses regrets, faisons-lui sentir ensuite l'inutilité des larmes; accoutumons-le à ne point lutter quand les efforts seroient vains; et formons-le à porter, sans murmure, le joug de la nécessité. [1]

---

[1] Notre éducation, toute dirigée vers l'ambition, produit un effet contraire. Un changement dans ses principes supposant un changement général dans nos idées, on ne doit de long-temps espérer que la raison dépassera les bornes de quelques éducations particulières; encore est-il bien peu d'hommes qui réfléchissent mûrement sur ce sujet, le plus important de tous. J'entends citer l'Emile comme un livre éloquent; c'est le plus beau, le plus sage traité d'éducation qui existe. Deman-

Loin de confondre la foiblesse avec la douceur, j'improuve toutes les familiarités nuisibles à la subordination. Le tutoiement, que

---

dera-t-on s'il faut en adopter tous les principes ? Question niaise ; je ne connois aucun ouvrage dont tous les principes doivent être suivis. Mais c'est le traité où l'on peut recueillir le plus abondamment des idées utiles dans la pratique de l'éducation. Sur cent personnes qui d'un ton tranchant décident le contraire, quatre-vingt-dix-neuf n'ont pas lu l'Emile.

Pour qu'une doctrine se propage rapidement, il faut qu'un parti se charge de la défendre ; et tous les partis sont d'accord pour altérer, pour étouffer les principes de Jean-Jacques. L'hypocrisie ne parle de lui qu'avec horreur, et l'incrédulité le juge avec dédain. Il est à remarquer que son nom fut prononcé trois fois à l'école normale, et que trois fois ce fut pour l'injurier. Dévoué à la vérité seule, et seul contre tous, il combattit avec la même inflexibilité ceux qui se disoient dévots, et ceux qui se disoient philosophes. Vous qui, dans la noble simplicité de votre ame, croyez encore que les mots vérité et vertu ont un sens, restez libres, francs, désintéressés, professez pour tous les partis un mépris égal ; et vouez une éternelle vénération à l'homme qui fut assez courageux pour dire : *Osez confesser Dieu chez les philosophes, osez prêcher l'humanité aux intolérants !*

la mode a fait généralement adopter, introduit entre les pères et les enfants une égalité ridicule. Je vois avec douleur les progrès d'un luxe dangereux. Les cadeaux, les parures qui eussent fait autrefois le bonheur de dix enfants, suffisent à peine pour contenter les fantaisies d'un seul; et les folles complaisances des pères préparent aux maris une tâche difficile à remplir. Ne désapprenons point aux enfants à trouver eux-mêmes des plaisirs : leur âge les fait naître; et, pour qu'ils les saisissent, c'est assez que nous brisions leurs chaînes.

Il est pour eux deux sources de tourments : l'une est la politesse. Nous voulons qu'ils soient de petits personnages, nous les astreignons à recevoir d'ennuyeux compliments, à répéter d'insignifiantes formules; ainsi la politesse, destinée à rendre la vie plus douce, commence par la tourmenter. Il semble que faire la révérence soit un art tellement difficile, qu'on l'ignoreroit toujours, en ne l'étudiant pas dès l'enfance. Mais, ensuite, se flatte-t-on d'apprendre

aux enfants à parler avec politesse, sans leur enseigner à mentir? On traite alors le mensonge de bagatelle : eh bien ! si l'on vouloit préparer ses élèves à devenir flatteurs et fourbes, je demande quelle méthode on emploîroit.

Le travail est l'autre source de *peines*. L'extrême curiosité des enfants annonce leur desir de s'instruire; mais, au lieu d'en profiter, on l'étouffe. On rend l'étude ennuyeuse, et l'on dit : l'étude ennuie la jeunesse.

Lorsqu'un père est assez éclairé *pour élever* lui-même ses enfants, la *plus sage méthode* qu'il puisse employer est d'éloigner d'eux les rudiments, les dictionnaires, la contrainte; et de leur donner la première instruction en conversant avec eux. Alors, les idées que l'instituteur présente sont à la portée de son élève; il l'exerce à observer, et l'accoutume à réfléchir; offrant les sciences sous des rapports intéressants, il inspire l'ardeur de s'instruire; et, de tous les résultats que l'enseignement peut avoir, c'est-là le plus utile. A quinze ans, un jeune homme

élevé d'après cette méthode, connoîtroit plus de vérités, auroit moins d'erreurs que la plupart des jeunes gens de son âge; on le distingueroit à sa raison exercée, à son desir de cultiver des sciences qui, loin d'avoir jamais excité sa tristesse, auroient éveillé pour lui chaque jour de nouvelles idées et de nouveaux plaisirs. Je serois peu surpris toutefois que les scrupuleux défenseurs de la routine prétendissent qu'une telle méthode formeroit des hommes superficiels. Doctes panégyristes de nos écoles, cette méthode étoit celle des Grecs. Puisqu'ils ignoroient l'art de rendre l'étude ennuyeuse, afin de répandre ensuite les bienfaits de la contrainte, sans doute leurs philosophes n'étoient que des raisonneurs vulgaires; sans doute leurs poètes et leurs artistes n'ont produit que d'informes essais? [1]

---

[1] Si l'on demande à quelle époque je placerois l'étude du latin; à l'époque, répondrai-je, où l'élève peut en apprécier l'utilité; et l'on éviteroit ainsi des inconvénients assez graves. 1°. Celui de perdre beaucoup de temps pour apprendre une langue, qu'il faut étudier de nou-

Au surplus, cette partie de l'éducation est d'une légère importance près des deux autres, qui doivent donner à l'élève une santé robuste, une ame forte. Honteux et tyrannique empire de l'opinion ! elle a plus de puissance que l'amour paternel. Au lieu d'enseigner gravement à son fils les futiles moyens de briller dans le monde, qu'un père ose lui dire : Échappe à la folie commune, et sois heureux ! Oblige ceux de tes semblables dont tu pourras adoucir les peines, offre à tous l'exemple des bonnes mœurs; et ne t'impose aucun autre devoir. Libre de soins intéressés et de soucis ambitieux, ne forme chaque soir que les projets nécessaires pour jouir encore d'un heureux lendemain. Vois s'écouler ainsi tes paisibles journées, arrive doucement à

veau, après en avoir été fatigué pendant plusieurs années dans son enfance. 2°. Celui de s'occuper très jeune d'un genre de travail tellement aride, quand on n'en voit pas les avantages, qu'il étouffe le desir de s'instruire. 3°. Celui de commencer par une étude qui, ne mettant que des mots dans la tête d'un enfant, est la moins propre à développer son intelligence.

leur terme; et qu'au dernier moment tu puisses dire : Je n'ai connu que les douleurs dont il étoit impossible à la sagesse de repousser l'atteinte. O pouvoir des préjugés! pour donner de tels conseils à son fils, il faudroit dans notre siècle un courage héroïque.

Mais l'ingratitude si générale, dont se plaignent les pères, n'est-elle point le fruit amer de leurs propres leçons? Vos fils vous abandonnent, ils livrent à des mains mercenaires votre importune et triste caducité: dans leur jeunesse, vous avez ri de leur insouciance pour la fortune; et vous vantiez alors l'ambition qui les emporte aujourd'hui loin de vous. Puisque l'objet de tous vos soins fut de leur enseigner à briller, n'attendez de leur vanité que de pompeuses funérailles.

J'admire la sagesse infinie en voyant l'amour paternel plus inquiet et plus tendre que l'amour filial; l'intensité des affections devoit se proportionner aux besoins des êtres qui les excitent. Mais, l'ingratitude n'est point dans la nature; et d'autres institutions produiroient d'autres mœurs. En élevant avec

soin nos enfants, en leur inspirant la modération des desirs, la crainte de l'éclat et du bruit, nous les rendrons heureux; et peut-être viendront-ils adoucir nos derniers instants, comme nous aurons embelli leurs premiers jours.

CHAPITRE XII.

De l'Amitié.

UNISSONS à la famille quelques personnes dont les mœurs soient aimables et les goûts simples ; la retraite que nous avons choisie sera notre univers. Mais, il faut chercher réellement des amis : l'intérêt et le plaisir brisent des nœuds légers, formés pour un seul jour; et j'entends accuser l'amitié qui leur est étrangère !

On aime son ami sans intérêt vulgaire, on l'aime pour en être aimé ; il fait partie de notre famille, un ami est un frère que nous avons choisi.

Qu'il devient précieux dans ces jours difficiles où l'on affligeroit inutilement sa femme, ses enfants, en leur ouvrant son ame ! On lui confie ses craintes ; et, tandis qu'on s'efforce avec lui d'éloigner le péril pressant,

qui menace d'accabler la famille, elle repose dans une douce sécurité.

On ne fait que des échanges avantageux avec un être qu'on aime et dont on est aimé. S'il souffre, on partage ses peines; mais la douleur qu'on ressent est adoucie par cette émotion qui naît dans notre ame aussitôt que nous remplissons un devoir. Lorsque à son tour on éprouve un revers, au lieu de se trouver seul avec le malheur, on reçoit des consolations si tendres, si touchantes, qu'on cesse quelquefois d'accuser le sort, pour bénir l'amitié.

Mais, ne voyons d'un sentiment si doux que ses plaisirs les plus simples, ces entretiens de deux hommes qui sont unis par les mêmes opinions, par les mêmes desirs, qui tous deux ont cultivé les lettres, les arts et la sagesse. Avec quelle rapidité les instants disparoissent dans ces entretiens pleins de charmes! Les heures consacrées à l'étude sont moins douces, et peut-être moins instructives!

Un ami est, pour ainsi dire, d'une autre

nature que le reste des hommes. Ceux-ci nous dissimulent nos défauts, ou nous les font apercevoir avec malignité : un ami nous en parle sans nous blesser ; il nous reproche nos fautes, et dans le monde il sait les excuser.

On ne sent à quel point un ami peut être cher qu'après avoir été long-temps le compagnon fidèle de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Que d'émotions on éprouve en se livrant au souvenir des périls communs, si l'on a traversé avec lui les orages d'une longue révolution ! Ce n'est jamais sans attendrissement qu'on se dit : Nous avions mêmes pensées et mêmes espérances ; tel événement nous pénétra de joie, tel autre nous fit gémir. Unissant nos efforts, un jour nous parvînmes à sauver un infortuné ; il nous pressa tous deux ensemble dans ses bras. Bientôt, des dangers nous menacèrent ; il fallut fuir, le sort nous sépara ; mais nous étions toujours présents l'un à l'autre. Il craignoit pour moi, je craignois pour lui. Je lisois encore dans son ame, je disois : Telle frayeur l'agite,

il forme tel projet, il a telle espérance. Enfin, nos peines ont disparu; et combien le repos a de charmes ! nous le goûtons ensemble.

C'est une absurdité puérile que de s'enorgueillir de la réputation d'un homme à qui l'on est uni par les liens du sang. Mais, on peut être fier des rares qualités de son ami. Les nœuds qu'il a formés ne sont point l'ouvrage du hasard; et, puisqu'on a mérité son estime, on lui ressemble, au moins par les qualités du cœur.

Je prends une haute opinion de l'homme à qui j'entends exagérer ou les talents ou les vertus de ses amis. Il possède les qualités dont il parle, puisqu'il a besoin de les supposer à ceux qu'il aime.

Noble et pur sentiment, l'amitié eut ses paisibles héros. Des noms que célébroit également la Grèce antique s'offrent à la mémoire; mais, dans nos temps modernes, il est encore des amis dont le souvenir peut-être sera cher à la postérité. Tous les hommes qui connurent Dubreuil et Pechméja, parlent avec respect

de leur tendresse mutuelle. On demandoit à Pechméja quelle étoit sa fortune. Aussi bon, aussi simple que La Fontaine, il répondit : *Je n'ai que douze cents livres, mais Dubreuil est riche.* Celui-ci, peu de jours avant de mourir, lui disoit : *Pourquoi laisse-t-on entrer tant de personnes dans ma chambre ? Ma maladie est contagieuse, il ne devroit y avoir ici que toi.* C'est ainsi qu'ils étoient unis, et savoient peu se distinguer l'un de l'autre.

En révérant l'amitié, ne craignons point d'assigner le rang qu'elle doit occuper dans nos cœurs. Une femme est la véritable compagne de notre destinée, et l'amitié ne doit être que l'auxiliaire de l'amour. [1]

---

[1] L'affectation de sensibilité me blesse davantage dans les auteurs qui parlent d'amitié que dans ceux qui parlent d'amour. Les premiers ont moins d'excuses. Un fade moraliste dont les écrits énigmatiques sont pleins de fastidieux détails, offerts avec prétention, Sterne dit dans un sermon : « J'ai besoin d'un ami, d'un compa« gnon de voyage, quand ce ne seroit que pour lui mon« trer combien nos ombres grandissent à mesure que le « soleil baisse, quand ce ne seroit que pour lui dire :

Je pense même que les moralistes ont voulu rendre trop exclusif un sentiment paisible, une passion douce, la seule qui soit sans orage. Je sais combien nos affections en se multipliant s'affoiblissent, et je goûte cette pensée d'un vieil auteur : *La nature d'amour est telle que des gros fleuves qui portent de grosses charges; s'ils sont divisés n'en portent plus* [1]. Toutefois on ne profane point le nom d'ami, en le donnant à plusieurs hommes, s'ils inspirent une haute estime, un tendre intérêt; si l'on ressent toutes leurs peines, tous leurs plaisirs [2]; et si l'on est capable de dévouement envers eux.

« Oh ! comme la face de la nature est fraîche et colorée ! « combien les fleurs des champs sont belles ! combien « les fruits des arbres sont délicieux ! » Quelles puérilités ! quelles niaiseries sentimentales !

[1] Charron.

[2] Il est pour beaucoup de gens moins difficile de partager les peines que les plaisirs de ceux avec lesquels ils sont liés. Tel n'avoit point abandonné dans le malheur un autre homme qui, le voyant tout à coup dans la prospérité, murmure et le regarde avec un œil d'envie.

Un sentiment plein de charmes est l'amitié inspirée par une femme. On demande s'il peut exister, ou du moins s'il peut être toujours pur. Oui, quand le trouble de la jeunesse n'agite plus notre ame. On goûte alors un sentiment d'autant plus enchanteur que la différence des sexes, qu'on ne peut entièrement oublier, rend l'amitié plus tendre, lui donne quelque chose de touchant et de vague; et pour ainsi dire un charme idéal.

Oh! pourquoi l'amour et l'amitié peuvent-ils cesser d'exister? pourquoi ne sont-ils pas éternels dans tous les cœurs? Si l'on est cruellement trompé dans ses affections, le plus sûr moyen d'adoucir ses souffrances, est de nourrir encore son ame de sentiments généreux; afin de conserver, d'exalter l'estime de soi-même. Si ton ami t'abandonne, si ta femme se rend indigne de ton amour, n'ajoute pas au poids de tes chagrins le fardeau de la haine; qu'elle ne prenne jamais la place des sentiments qui faisoient ton bonheur: pardonne aux êtres dont tu fus aimé

les peines qu'ils te causent, en te souvenant des jours qu'ils ont embellis pour toi !

Mais, les trahisons, les perfidies ne sont fréquentes que dans le tourbillon du monde, où tant d'intérêts opposés, tant de plaisirs trompeurs étourdissent et divisent les hommes. Des êtres simples et bons, dont la vie s'écoule dans une douce retraite, trouvent chaque jour plus de charmes aux nœuds qui les unissent; une obscurité tutélaire voile et conserve leur bonheur.

Je ne me fais point illusion sur les hommes : les erreurs, les travers, les vices qu'on leur reproche existent ; et la plupart des satires sont des tableaux fidèles. Mais, on trouve encore quelques personnes dont les mœurs sont douces, le cœur bon et l'esprit aimable : c'est assez pour former ce monde nouveau dont j'ai parlé. On déclame contre les hommes, j'ai mieux fait, je me suis éloigné d'eux ; et, renfermé dans le cercle d'une société peu nombreuse, il n'est plus pour moi ni sot, ni méchant sur la terre.

Nous avons examiné les biens essentiels :

la tranquillité d'ame, l'indépendance, la santé, l'aisance et l'affection de quelques-uns de nos semblables. Je vais offrir encore diverses observations; mais, lecteur, souvenez-vous que je trace un essai, et n'ai point la prétention de composer un traité. Je desire qu'on élève un temple au bonheur; des mains plus habiles le construiront un jour, c'est assez pour moi de montrer les sites riants au milieu desquels on pourroit l'ériger.

CHAPITRE XIII.

Des Plaisirs des sens.

La nature a voulu que chacun de nos sens fût une source de plaisirs. Mais, si nous ne cherchons que des sensations physiques, nous épuiserons les jouissances vulgaires ; nous mourrons sans avoir connu la volupté.

Moins les plaisirs intéressent notre ame, moins ils ont de charme ; plus au contraire ils réveillent d'idées morales, plus ils sont vifs et durables ; ils deviennent célestes quand ils inspirent de vagues et douces rêveries. Observons quelques plaisirs des sens ; toujours nous verrons leur charme s'accroître, à mesure que s'épurant, et perdant pour ainsi dire ce qu'ils ont de physique, ils se transformeront en jouissances morales.

J'aperçois un tableau : il représente un vieillard, un enfant, une femme qui fait l'aumône, un soldat dont l'attitude exprime

l'étonnement. J'admire la pureté du dessin, la vérité du coloris, ma vue est flattée; cependant, j'oublierai bientôt cet ouvrage, si j'ignore quel en est le sujet. Mais, tout à coup, une inscription me frappe : *Date obolum Belisario.* Quelle foule d'idées se pressent alors dans mon esprit! Respect pour l'infortune, défiance de la prospérité, sont les hautes leçons que l'artiste me donne. Je veux souvent revoir ce tableau ; contempler Bélisaire, et l'enfant qui le guide tendant un casque pour recevoir l'aumône.

Les points de vue qui dans la campagne arrêtent long-temps nos regards, sont ceux qui réveillent des idées d'innocence et de paix dont le cœur est ému ; ou des idées de puissance et d'immensité qui remuent l'ame et l'élèvent. Les tableaux de la nature sont, aussi bien que ceux des hommes, susceptibles d'être embellis par des idées morales. J'aperçois en voyageant une île riante, qu'un lac paisible environne. Tandis que je me plais à la considérer, j'apprends que c'est l'île de Saint-Pierre, qui fut habitée par Jean-Jac-

ques. Combien alors l'intérêt que j'éprouvois s'accroît ! C'est là que l'instituteur d'Emile et le peintre de Julie desiroit d'achever sa carrière, c'est là qu'il fut heureux ! Je cherche à retrouver ses traces dans ces lieux qu'il aimoit ; il les anime encore ! je crois le voir, sans soin, sans regret, à l'abri des regards importuns, rendu à ses goûts simples, contempler en rêvant la nature, et s'élever à son divin auteur.

Les sites qui par eux-mêmes n'ont aucun charme, deviennent les plus beaux, dès qu'ils réveillent de touchants souvenirs. Supposez-vous jeté chez l'étranger par le malheur ; on essaie de dissiper vos peines, on vous dit : Ces contrées sont hospitalières, et la nature y déploie ses richesses ; venez en jouir avec nous ; une patrie agitée et des frères ingrats, valent-ils un asile heureux et des amis fidèles ? Les campagnes riantes qui s'offrent à vos regards ont peu d'attrait pour vous ; mais, tandis que vous les parcourez avec indifférence, vous entrevoyez dans le lointain des collines grisâtres que personne

ne vous fait remarquer. Elles ressemblent à des monts agrestes de votre pays; aussitôt vous avez peine à cacher votre émotion, et vos yeux se remplissent de larmes. Ils quittent à regret ces collines; au milieu d'un riche paysage, elles seules vous intéressent; et chaque jour vous irez les revoir, leur demander des souvenirs et des illusions, seuls plaisirs qu'on goûte dans l'exil.

Tous les sens peuvent offrir des exemples qui servent à démontrer ma théorie. Le toucher veille à notre conservation, et nous donne moins de sensations agréables que d'utiles secours. C'est dans l'union des sexes qu'il fait éprouver ses plaisirs les plus vifs; mais, quand un homme célèbre a dit que l'amour physique doit seul exciter le desir, loin de répandre son étrange système, il n'a prouvé que la sécheresse de son ame. Dépouiller les plaisirs de l'amour des idées qui touchent notre cœur, c'est leur enlever ce qu'ils ont de plus séduisant. Si ce principe est faux, pourquoi la pudeur, l'innocence et les graces naïves sont-elles enchanteresses?

Cette vérité qu'il existe un attrait plus puissant que l'attrait physique, n'est pas même ignorée des femmes perdues de mœurs; et les plus dangereuses sont celles qui, ne comptant pas uniquement sur leurs charmes, feignent d'avoir encore, ou de regretter les vertus qu'elles ont dédaignées.

Il est des détails difficiles à présenter dans notre langue: à mesure que les mœurs d'un peuple se corrompent, ses paroles deviennent chastes; c'est un dernier et stérile hommage qu'il rend à la pudeur. Je dirai, cependant, que si l'on veut concevoir l'idée la plus voluptueuse des plaisirs de l'amour, il ne faut point égarer sa vue sur les cyniques tableaux que présentent ces lieux où le libertinage est un art; qu'il faut supposer deux époux qui, dans l'âge de l'innocence, ardemment épris, et confondant leurs ames, goûtent pour la première fois une ivresse, dont leurs jeux, leurs caresses et leurs vagues desirs ne leur avoient offert qu'une confuse image.

Les hommes qui ne cherchent dans les plaisirs du goût que des sensations physi-

ques, ont bientôt dégradé leur ame; ils finissent leur inutile existence dans les infirmités et l'abrutissement. Que les plaisirs du goût servent à rendre plus vifs d'autres plaisirs. Des amis qu'un souper délicat, non somptueux, réunit, jouissent mieux du plaisir d'être ensemble; ils le prolongent, les heures en s'écoulant voient croître l'abandon. Nous n'avons pas de mot pour désigner cet état éloigné de l'ivresse, où cependant on éprouve une effervescence légère, qui rend la gaîté plus vive, l'imagination plus brillante, la philosophie plus douce et plus facile. Tous les objets se présentent sous un aspect riant; un voile heureux s'étend sur les peines qu'on a souffertes, sur celles qui s'approchent: le vin, plus puissant que les eaux du Léthé, ne fait pas seulement oublier le passé, il embellit l'avenir. Mais sans doute Horace, Anacréon, Chaulieu goûtoient avec modération des plaisirs que l'habitude eût affoiblis, et que l'excès eût rendus dangereux.

Les plaisirs de l'odorat ne sont vifs que

lorsqu'ils donnent à l'esprit une exaltation légère et vague. Si les Orientaux aiment avec passion à respirer des parfums, ce n'est pas seulement pour éprouver des sensations physiques; une atmosphère embaumée enivre leurs sens, dispose leur esprit aux douces rêveries, et nourrit de chimères leur imagination paresseuse.

Si j'écrivois un traité sur le sujet qui nous occupe, le sens de l'ouïe m'offriroit une foule d'exemples. Le rossignol aux accents variés et brillants nous ravit; mais quelle différence de l'entendre lorsqu'il est *emprisonné* dans une cage, ou de l'écouter la nuit sous des bosquets, tandis qu'un air frais et pur délasse de la chaleur du jour; et que la foible lumière, répandue sur tous les objets, dispose à la mélancolie qu'exprime le chant de l'oiseau solitaire!

L'harmonie ne produit point ce doux enchantement qu'inspire la mélodie; l'une est un bruit agréable, mais l'autre est un langage expressif. Une symphonie, dont les sons ne flattent que l'oreille, paroît bientôt fasti-

dieuse à la plupart de ceux qui l'écoutent. Si l'on ne peut supposer que l'auteur traite un sujet, il faut du moins que sa musique fasse rêver l'esprit; et produise sur nous un effet semblable à celui des parfums sur les Orientaux.

On déploie dans un opéra tout le luxe des arts; il étonne, il séduit; les émotions se succèdent avec rapidité, et nous croyons ne pouvoir en éprouver de nouvelles. Peut-être, en sortant du théâtre, recevrons-nous des émotions plus vives, si le hasard nous fait entendre un air que chantoit dans notre enfance une voix qui nous est chère. Si l'on fut élevé dans les montagnes de l'Auvergne ou de la Savoie, une chanson rustique fait oublier le spectacle pompeux qu'on vient d'admirer; les merveilles dont on étoit ravi s'effacent de la mémoire, et l'on s'abandonne avec attendrissement aux doux souvenirs de l'enfance et de la patrie.

Il seroit facile de multiplier ces observations; mais peut-être suffisent-elles pour démontrer la théorie que j'avois dessein d'ex-

poser. Si vous voulez des plaisirs vifs, et féconds en heureux souvenirs, si vous voulez conserver de l'élévation à votre ame, de la fraîcheur à votre imagination, choisissez parmi les plaisirs des sens ceux qui s'allient à des idées morales. Foibles, quand *ils* sont privés du secours de ces idées, ils deviennent funestes quand ils les excluent. Oser alors les goûter, c'est sacrifier le bonheur aux plaisirs éphémères; c'est ressembler à l'imprudent qui dépouille un arbre de ses fleurs pour jouir de leur éclat : il perd les fruits qu'il devoit recueillir; et, bientôt, il voit les fleurs se faner.

CHAPITRE XIV.

Des Plaisirs du cœur.

Le créateur déploie dans ses dons une magnificence qui doit toucher notre ame. Quelle variété dans les sentiments affectueux dont l'homme est appelé à goûter les délices ! Sans sortir du cercle de la famille, je vois s'offrir la piété filiale, l'amitié, l'amour et la tendresse paternelle. Ces divers sentiments peuvent exister à la fois dans nos cœurs ; loin de se nuire, chacun d'eux semble donner une vie nouvelle à tous les autres. Ah ! sans doute, le besoin de tant d'affections et d'appuis atteste notre foiblesse et notre dépendance. Mais, je conçois à peine le bonheur qu'un être parfait trouveroit en lui-même ; et je bénis ma foiblesse, puisqu'elle est la source d'affections si tendres et de plaisirs si purs.

Gardons-nous de confondre la sensibilité

qu'exigent les plaisirs du cœur, avec celle qui produit les caractères passionnés : elles diffèrent autant que la chaleur de la vie et l'ardeur de la fièvre. L'oisiveté, les objets propres à frapper fortement l'imagination, les maximes qui corrompent l'esprit, développent une sensibilité vague et brûlante, qui conduit quelquefois au crime, et toujours au malheur. Il en est une autre, que la raison approuve, que la vertu conserve; on lui doit ces émotions pures, qui donnent sur la terre un sentiment confus des voluptés du ciel.

Quelques hommes cependant la redoutent; et, supposant qu'elle multiplieroit leurs peines, s'étudient à l'étouffer dans leur ame. On les présenteroit facilement sous un aspect odieux; mais, jugeons-les sans partialité.

Le célèbre Hume, dont je pourrois citer plusieurs traits honorables, disoit à quelqu'un qui lui confioit des chagrins secrets : Vous avez une ennemie, qui vous empêchera d'être heureux ; c'est votre ame sensible. Eh quoi ! lui répondit-on avec une sorte d'effroi,

n'avez-vous pas de sensibilité? — Non. — Vous ne souffrez pas, quand vous voyez souffrir? — Non. Ma raison seule me dit qu'il est bien d'apaiser la douleur. [1]

En écoutant les réponses de Hume, on est frappé d'abord par cette idée que la plupart de ceux qui voudroient adopter ses principes, ne s'arrêteroient pas au même point que leur modèle. Ils tomberont dans la classe des êtres abrutis, qui voyent toutes les calamités d'un œil sec, pourvu qu'elles ne retranchent rien de leurs jouissances.

Je suppose qu'ils suivent mieux les leçons du philosophe anglois; et que, sans émotion,

---

[1] Si nous étions plus familiarisés avec les divers systèmes de philosophie, nous trouverions moins étranges ces paroles. Elles sont conformes aux principes des Stoïciens. Juste Lipse qui, dans un siècle moderne, a reproduit leur doctrine, veut qu'on secoure les malheureux sans s'attendrir : « C'est la preuve, dit-il, qu'on a « de mauvais yeux que de loucher en regardant ceux « qui louchent; c'est de même la marque d'un esprit « foible que de s'affliger à l'aspect de ceux qui s'affli- « gent. » *De la Constance*, liv. 1er.

sans trouble, ils offrent à ceux qui souffrent une main secourable. C'est assez peut-être aux yeux de la raison; mais l'instinct social repoussera toujours une morale austère qui dénature le cœur humain, et le prive pour ainsi dire de ses foiblesses. Nous ne voulons pas même qu'un homme oppose trop de courage à ses propres malheurs; et les larmes qu'il verse, en éprouvant une perte cruelle, sont une garantie qu'il nous donne de la part qu'il prendroit à nos peines.

De deux conditions qu'un vil proverbe exige pour être heureux, l'une est d'avoir un mauvais cœur. L'adage de l'égoïsme est vrai sous ce rapport, qu'étouffer sa sensibilité est un moyen d'éviter des souffrances. Cyniques philosophes, s'il ne s'agit que d'échapper à la douleur, mourir est un moyen plus sûr encore.

Le secret d'être heureux n'est pas celui d'éviter tous les maux, car il faudroit alors ne rien aimer. S'il est un sort digne d'envie, c'est celui du mortel sensible et bon qui voit son ouvrage dans la félicité de tous ceux qui

l'entourent. Cherche à t'environner d'êtres heureux. Que le bonheur de ta famille soit sans cesse l'objet de tes pensées ; préviens les desirs de tes amis, et devine leurs peines. Inspire la fidélité à tes domestiques, en leur assurant une douce vieillesse. Conserve les mêmes ouvriers ; et donne-leur au besoin tes secours et tes conseils. Enfin, dans la maison du père de famille, que tous les êtres ressentent le bonheur : oui, tous ; et les animaux même, soignés avec vigilance, traités avec douceur, doivent y recevoir le prix de leurs services. [1]

---

[1] Je n'aime point ces charlatans de sensibilité qui vouent aux animaux leur tendresse ; on ne vante de prétendus devoirs que pour se singulariser, et rarement on se les impose sans négliger les devoirs véritables. Mais, ne confondons point l'humanité avec une sensibilité factice. Cruel envers les animaux, on peut le devenir envers les hommes. Souvent des amis de la morale publique ont demandé qu'on défendît ces jeux barbares, encore usités dans quelques villages, où les paysans prennent pour but un pauvre animal qui souffre, pendant plusieurs heures, ayant que d'expirer, meurtri,

Mon dessein n'est point de peindre les plaisirs de la bienfaisance. Lecteur, de tels sujets vous sont familiers sans doute; et j'offrirai, presque sans suite, des réflexions rapides.

Pour conserver purs ces plaisirs, *évitons* que l'orgueil les altère. La bienfaisance res-

---

mutilé par les bâtons et par les pierres qu'on lui lance. J'ai peine à concevoir que dans les villes on permette de donner en spectacle des combats d'animaux; c'est laisser ouvrir de véritables écoles de férocité. Je crois que je préférerois encore ces combats auxquels les Espagnols se portent avec tant de fureur. Là, des hommes hasardent leur vie, on voit du moins des exemples de courage; mais dans un cirque où des dogues qu'on excite, déchirent, mettent en pièces un malheureux taureau épuisé par la faim, on n'a devant les yeux qu'un exemple de la plus lâche barbarie. Sans se repaître de pareils spectacles, c'est bien assez que d'être si souvent témoin de l'inhumanité avec laquelle on traite les animaux; de voir frapper sans relâche de misérables chevaux, qui succombent sous les fardeaux dont on les a chargés; ou de voir conduire à la boucherie, à grands coups de bâton, ces troupeaux autour desquels courent en aboyant des chiens aussi féroces que leurs maîtres.

semble à l'amour ; pour enivrer l'ame de ses faveurs les plus douces, elle a besoin comme lui de l'ombre et du mystère.

Chercher quel est l'emploi le plus utile à faire de ses dons, c'est multiplier ses richesses. Mais, gardons-nous d'imiter ces hommes qui craignent toujours qu'on ne les trompe en sollicitant leur pitié : dans l'incertitude qu'un secours soit mérité, donnez-le; c'est vous exposer à l'erreur la moins sujette au repentir.

Offrez d'utiles conseils et d'indulgentes consolations. Sauvez du découragement l'infortuné qui gémit sous le poids d'une première faute. Renouez les liens que son imprudence a brisés, réveillez pour lui l'amour de ses proches, en leur disant : On ne recouvre pas l'innocence, mais le repentir peut rendre la vertu.

Si l'on a quelque accès près des grands, on doit remplir une tâche honorable, mais difficile. Pour solliciter fréquemment, sans perdre la considération nécessaire au succès, il faut du discernement, de l'esprit et de la di-

gnité. Surtout, il faut du zèle. Si l'on veut obliger du fond de son cabinet, on voit bientôt disparoître son foible crédit : les lettres de recommandation ressemblent aux assignats qui valent de l'argent, quand ils sont peu nombreux ; mais qui ne sont que du papier quand on les multiplie.

Tel est l'attrait de la bienfaisance, qu'en refusant de la pratiquer, nous aimons ce qui peut en retracer l'image. Un roman nous émeut, des scènes pathétiques nous attendrissent au théâtre ; mais, laissant la réalité pour l'apparence, nous n'avons plus que l'ombre du plaisir.

La bienfaisance a des charmes si vifs qu'il suffit, pour être ému, de songer à ceux qui l'exercent. Les cœurs les plus froids payent un tribut de vénération à ces femmes qui, se consacrant au service des pauvres et des malades, supportent les fatigues, les dégoûts, les injures, pour épargner une souffrance à celui qui va mourir. Elles savent employer la patience pour guérir les maladies du corps, et l'espérance pour adoucir

celles de l'ame. Etres foibles, qui pratiquez des vertus si touchantes, vous avez raison d'espérer les récompenses du ciel; elles seules sont dignes de vos ames pures : vous ne semblez descendus un instant sur la terre que pour y remplir une mission céleste, et retourner ensuite dans votre patrie.

CHAPITRE XV.

Des Plaisirs de l'esprit.

DANS l'homme sauvage les facultés intellectuelles dorment. Dès que ses appétits sont satisfaits, il n'aperçoit ni plaisir qu'il puisse desirer, ni peine qu'il doive craindre ; il se couche et sommeille. Les plaisirs de l'enfance sont moins étrangers à l'âge mûr, que ce bonheur négatif à l'homme civilisé. Toutes ses facultés ont pris l'essor ; il éprouve un besoin nouveau, que des occupations promptement renaissantes peuvent seules apaiser. S'il est entre elles des intervalles qui ne soient remplis ni par un repos nécessaire, ni par les souvenirs, l'ennui vient, et fait tristement mesurer la longueur de ces lacunes de la vie.

Après le vice, ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est l'ennui. Quelques hommes l'éloignent sans beaucoup de calculs. Mon

voisin *lit* chaque matin vingt gazetiers qui se sont copiés. Prolongeant à plaisir sa lecture, prenant gravement du repos, il communique tantôt avec finesse, tantôt avec emphase, ses réflexions à ceux qui l'entourent; et sort enfin du café avec autant d'importance que s'il venoit de payer sa dette à la société.

On pourroit écrire des observations ingénieuses et piquantes sur les plaisirs des sots. N'a pas qui veut ces plaisirs; examinons des moyens moins simples, mais plus sûrs pour échapper à l'ennui.

Dès qu'un homme se plaît à cultiver son esprit, il ne craint plus le poids du temps; et les plaisirs qu'il trouve au sein de la retraite sont en quelque sorte magiques. Il vit dans le siècle qu'il préfère, il franchit la distance qui le sépare des lieux qu'il veut connoître; il interroge les grands hommes de tous les âges, de toutes les contrées; et ses entretiens avec eux cessent ou changent d'objet aussitôt qu'il le veut. Combien il doit rendre grace à la nature d'imprimer au génie tant d'impulsions différentes! Avec

Platon, il est parmi les sages de la Grèce; il entend leurs leçons, il s'associe à leurs vœux pour le bonheur des hommes. Desire-t-il du repos? Les poètes s'empressent de le distraire. Horace l'environne d'épicuriens aimables; et, partageant leurs douces rêveries, il applaudit aux chantres de l'insouciance et du plaisir.

C'est grande pitié qu'un homme, parce qu'il a des connoissances, fatigue les autres de son amour-propre! Si l'on pouvoit compter tout ce qu'ignore le plus savant, on verroit qu'entre un ignorant et lui la différence est de bien peu de chose. Mais, faut-il s'étonner si les amis des muses fuyent les petits débats, les tristes fêtes et les ennuyeuses cérémonies de nos sociétés bruyantes? Celle qui les attend a des charmes si doux!

Parvenir à la vérité est le but de l'étude. Dans une telle recherche tout enflamme, tout enchante l'esprit. La volonté d'y réussir suffit pour qu'on éprouve cette noble émotion que donnent un zèle ardent et des intentions pures. Le succès, alors même qu'on ne songeroit point aux résultats qu'il peut

avoir, inspireroit une sorte de volupté, parce que la vérité convient à notre esprit, comme une couleur brillante et douce convient à notre vue, comme un son flatteur convient à notre oreille. Mais ce plaisir est accompagné d'un autre plus vif : la vérité doit produire des effets salutaires; et chaque fois que notre foible intelligence en découvre quelques étincelles, notre ame s'élève, pénétrée de hautes espérances.

Un des principaux avantages de l'étude est d'affranchir l'esprit des préjugés qui troublent la vie. Que de tourments ont causé ceux qui se mêlent aux idées religieuses ! Après ces grandes calamités, qui firent perdre la trace des sciences et des arts, les hommes, poursuivis par la terreur, croyoient voir des génies malfaisants voler sur les nuages, d'autres errer dans la profondeur des bois. Le bruit des vents et du tonnerre leur paroissoit être la voix des divinités infernales; et, prosternés avec effroi, ils cherchoient par de sanglants sacrifices à satisfaire leurs dieux courroucés. Un petit nombre d'hommes éclai-

rés par l'observation, dissipèrent enfin l'épouvante, en révélant quelques-unes des lois les plus simples de la physique; les fantômes s'évanouirent, un dieu juste régna sur la nature consolée. On croit qu'un intervalle immense nous sépare de ces temps de désastre et d'alarmes. Combien d'êtres, malheureux par leur foiblesse, supposent encore un dieu jaloux, implacable, qui commande la haine, et punit des fautes légères par d'horribles supplices? L'homme exempt de préjugés est le seul qui se prosterne avec amour, et dont la prière, soumise et confiante, s'adresse aux nobles attributs du pouvoir, la justice et la clémence.

Il est encore d'autres erreurs que dissipe l'étude. L'homme, charmé du commerce des muses, ne consume point ses belles années dans de tristes intrigues, on ne le rencontre pas sur les routes que l'ambition a tracées. Aussi les Grecs, féconds en ingénieuses allégories, faisoient-ils présider la même divinité aux sciences et à la sagesse.

L'habitude de vivre au milieu des chefs-

d'œuvre produit l'élévation d'ame, et celui dont l'ame est élevée est heureux et bon. Exempt des vaines foiblesses, libre des turbulentes passions des hommes, il cultive les vertus nobles et généreuses, pour le plaisir de les pratiquer. Dédaignant une foule d'objets qui troublent le vulgaire, il offre peu de prise au malheur; et si cependant l'adversité le frappe, il a contre elle des ressources d'autant plus sûres qu'il les trouve en lui-même.

Toutefois, on ne s'enivre du charme heureux des lettres et des arts qu'au sein de la retraite. Si c'est pour occuper la renommée qu'on lit et qu'on médite, les amusements se changent en travaux. Si l'on veut parcourir une lice, devancer des émules, diriger un parti, on est bientôt agité de petites passions, de grandes inquiétudes. Le ciel voulant qu'aucun bien ne fût parfait sur la terre, près de l'amour de l'étude plaça la soif de la célébrité.

Mais la noble ambition d'être utile, l'ardeur de rendre d'immortels services, faut-il

donc l'étouffer? N'est-elle plus la source de plaisirs aussi purs qu'enivrants ?.... Je vois une république immense, indestructible, composée de tous les hommes qui se dévouent au bonheur de l'humanité. Occupés sans relâche de continuer l'ouvrage que leurs prédécesseurs ont commencé, ils légueront à leurs successeurs le soin de poursuivre et d'achever leurs travaux. Les hommes de génie sont les chefs de cette république: Comme ils ont des talents qui les séparent du reste des humains, ils ont aussi des peines et des plaisirs réservés pour eux seuls. O Newton! quel sentiment sublime s'éleva dans votre ame, alors que vous découvrîtes une partie des mystérieuses lois de l'univers? Fénélon! quel sentiment plus doux encore vous animoit, lorsque vous méditiez les plus belles leçons que la sagesse ait fait entendre aux rois? C'est à ces êtres privilégiés qu'il appartient d'imprimer une forte impulsion aux esprits, et de tracer une route nouvelle aux générations qu'ils étonnent. Pour nous, hommes vulgaires, bornons-nous à la suivre.

Ce n'est point par d'ambitieux écrits, c'est par de modestes vertus que nous pouvons nous associer aux travaux du génie. Si, dociles à la voix des sages, nous mettons leurs leçons en pratique, nous ne vivrons pas inutiles; nous aurons aussi, malgré notre foiblesse, contribué à dissiper la nuit des préjugés et des vices.

CHAPITRE XVI.

Des Plaisirs de l'imagination.

Si les mots *plaisir imaginaire* signifient un plaisir qui n'a rien de réel, gardons-nous de les employer jamais. Le pauvre qui tous les jours, pendant douze heures, dormoit et se croyoit revêtu de l'autorité royale, avoit un sort exactement semblable à celui du roi qui, rêvant pendant le même nombre d'heures, croyoit souffrir le froid, la faim, et solliciter dans les rues la pitié des passants.

Tous nos plaisirs sont fugitifs, et tous sont réels. Faculté merveilleuse, l'imagination réveille les plaisirs passés, enchante le présent; et voile l'avenir ou l'embellit d'espérances.

Bannissons ce préjugé vulgaire qui nous représente la raison et l'imagination comme deux ennemies, dont l'une doit étouffer l'autre. La raison ne dédaigne aucun plaisir

facile et pur. L'erreur même d'un songe peut avoir du prix à ses yeux; et quels avantages les rêves de l'imagination n'ont-ils pas sur ceux du sommeil? Ma volonté fait naître les premiers; je les prolonge, les dissipe et les renouvelle à mon gré. Tous les hommes qui s'étudient à multiplier les instants heureux, voyent un trésor dans les douces chimères; et peignent avec enchantement les heures d'ivresse qu'ils doivent à leur imagination riante.

Il est des circonstances où la raison n'a de conseil à nous donner que celui de nous livrer aux *illusions* qui peuvent mêler encore quelques plaisirs à nos douleurs. Un homme de mérite qui, dans nos temps orageux, a passé vingt mois en prison, me disoit qu'une nuit il rêva que sa femme et ses enfants lui apportoient la liberté. Ce rêve lui laissoit un souvenir si profond, une émotion si douce, qu'il forma le projet de le renouveler chaque jour. Tous les soirs, excitant son imagination, il cherchoit à se persuader qu'il étoit au moment de la réunion desirée; il se re-

présentoit les transports de sa femme, les caresses de ses enfants; et ne laissoit que des chimères occuper son esprit, jusqu'à l'instant où le sommeil lui faisoit tout oublier. L'habitude, me disoit-il, avoit rendu mes illusions plus vives qu'on ne pourroit le croire: j'attendois la nuit avec impatience; et la certitude que le jour finiroit par quelques instants heureux, me faisoit constamment éprouver je ne sais quelle émotion qui m'étourdissoit sur mes peines.

Dans l'infortune, les douces illusions ressemblent à ces feux brillants et colorés qui, durant les tristes hivers du pôle, présentent au milieu des nuits l'image de l'aurore. Une faculté mobile et vive, qui trompe le malheur, doit embellir le bonheur même. Aux avantages qu'on possède, elle unit ceux qu'on desire. Par sa magie, nous renouvelons les heures dont le souvenir nous est cher; nous goûtons les plaisirs que promet un avenir lointain, et nous voyons du moins l'ombre légère de ceux qui nous fuiront.

Les illusions, a dit un sombre philosophe,

sont l'effet d'une démence passagère. Mais, les idées folles sont celles d'où naissent les ennuis ; et les idées raisonnables sont celles qui charment la vie. Si vous rejetez ces principes, n'adoptez pas du moins une fausse et lugubre sagesse ; croyez plutôt que tout est folie sur la terre. Mais alors, je distingue des folies tristes, des folies gaies, des folies effrayantes, des folies aimables ; et je veux choisir celles dont les prestiges sont riants, et les erreurs consolantes.

Comment cet être morose, qui n'aperçoit sur la terre que des méchants, et dans l'avenir que des malheurs, accuse-t-il de se laisser tromper par l'imagination celui qui se berce d'espérances flatteuses et toujours renaissantes? Tous d'eux s'abusent ; mais l'un souffre de ses erreurs, l'autre vit de ses illusions.

Ils ont des idées étranges ces prétendus sages qui voient, dans les secours de l'imagination, la ressource des ames foibles ! L'inquiétude, la tristesse et l'ennui, voilà les signes de la foiblesse. Il reçut une ame élevée celui qui, poursuivi par l'injustice, sou-

rit encore à des illusions; et n'apercevant que des misères dans le monde réel, l'abandonne pour vivre dans un monde idéal.

La sagesse ne dédaigne point une faculté brillante; et, pour jouir de tous les charmes de l'imagination, il faut que la *raison* soit exercée.

L'imagination ressemble tantôt à ces magiciennes qui transportoient sur des bords enchantés le héros objet de leur amour, tantôt à leurs ennemies, qui multiplioient autour de lui les périls. Livrée à ses caprices, peut-être nous feroit-elle redouter mille maux chimériques; aussi féconde pour enfanter des tourments qu'elle est ingénieuse à créer des plaisirs. La raison, qui ne peut la suivre toujours, doit du moins lui montrer les sujets qu'elle sait embellir.

La raison est nécessaire encore à l'instant où les chimères disparoissent. Cet instant nous afflige : mais je serois dans la situation dont un rêve enchanteur me faisoit concevoir les délices; que je pourrois encore et desirer et m'attrister. Tout homme, dont

l'esprit est élevé, le cœur bon, s'est plu à supposer que, loin des sots, à l'abri des méchants, seul avec quelques amis, il vivoit dans une contrée riante, séparée du reste du monde. Que ce rêve se réalise, demain l'asile paisible, ignoré, nous verra donner des regrets aux lieux que nous aurons quittés; et former des desirs pour échapper aux ennuis de la nouvelle patrie. Puisque notre sort changeroit vainement, étudions l'art d'en adoucir les peines, apprenons à jouir de tous ses avantages; et qu'ils soient souvent embellis par les heureux prestiges d'une imagination féconde.

Nos regrets naîtroient-ils de la rapidité avec laquelle les illusions disparoissent? Eh quoi! j'ai vu des riches et des grands dépouillés en un instant de leur fortune, de leur pouvoir; et je m'affligerois lorsqu'un songe s'évanouit pour moi! Mais encore, ces infortunés ont perdu pour jamais les biens qui leur étoient si chers; et moi, je renouvelle à mon gré mes illusions et mes plaisirs.

Loin de sacrifier aucune de nos facultés,

exerçons-les toutes, et qu'elles se prêtent mutuellement des secours. Il faut, lorsqu'on avance dans la vie, que la raison acquière le calme de l'âge mûr; mais que le cœur et l'imagination conservent encore des étincelles du feu de la jeunesse.

CHAPITRE XVII.

De la Mélancolie.

L'ATTENDRISSEMENT se mêle à nos plaisirs dès qu'ils sont très vifs. La naissance d'un enfant, la convalescence d'un père, le retour d'un ami humectent de pleurs notre paupière. La nature donne à la joie quelques-uns des signes de la tristesse; il semble que nous destinant à éprouver tour à tour ces deux genres d'émotions, elle ait voulu rendre moins sensible le passage de l'un à l'autre.

Les souvenirs les plus chers sont ceux que l'attendrissement accompagne; ceux des jeux de l'enfance, des premières amours, des périls qu'on n'a plus à craindre, et des fautes qu'on a su réparer. Lecteur, rappelez-vous l'instant le plus heureux de votre vie; dans cet instant vous étiez attendri.

Mais il est deux sortes de mélancolie, ou plutôt il faudroit ne pas confondre les idées

mélancoliques avec les idées sombres. L'attendrissement léger qui donne un nouveau charme aux plaisirs fugitifs, sera-t-il jamais inspiré par ces ouvrages lugubres qu'on a voulu mettre à la mode; par ces romans effrayants et ces drames bizarres, dans lesquels des personnages hideux représentent des scènes révoltantes? Eh quoi! cette grande figure hâve et décharnée, qui s'enveloppe d'un linceul, c'est là, selon vous, la mélancolie? Détrompez-vous, ses traits sont ceux de l'innocence, de douces rêveries l'occupent; elle a des larmes dans les yeux, et le sourire est sur ses lèvres.

Ces hommes qui cherchent à rendre les tombeaux même plus sinistres, en attendant la nuit pour les visiter, en tourmentant leur imagination pour les peupler de fantômes, ces hommes ont une ame froide : s'ils étoient sensibles, auroient-ils besoin de tant d'efforts pour s'émouvoir?

J'entrai l'année dernière dans un des cimetières de Paris; je vis beaucoup de monuments, dont je parcourus les touchantes

inscriptions. Dans l'une, un père dit qu'il avoit cinq enfants, et que la tombe sur laquelle on lit ces mots renferme le dernier qui restoit pour sa consolation. Dans une autre, un père et une mère disent que leur fille unique est morte, à l'âge de dix-sept ans, victime de leur foiblesse et de nos modes imprudentes. Ce séjour du repos et des pleurs, ces paroles écrites dans le lieu du silence, ces souvenirs qui font aimer ceux qui n'existent plus et ceux qui les regrettent, pénétroient mon ame d'une émotion qui n'étoit pas sans charme. A la vue des tombeaux, on pense bientôt à soi-même. Je marquois ma place dans ces paisibles demeures; mon imagination me transportoit aux jours que je ne verrai pas, et me faisoit entendre quelques adieux de l'amitié prononcés sur ma tombe. Je m'éloignai trop tard; une observation changea le cours de mes rêveries, et je n'emportai qu'un sentiment douloureux. Je remarquai que beaucoup de tombes étoient élevées par des parents à leurs enfants, par des maris à leurs femmes, par des femmes à

leurs époux; mais qu'il n'y en avoit que deux érigées par des enfants à leurs pères.

On peut goûter quelquefois la mélancolie près des ruines et des tombeaux. Mais l'habitude de voir des objets lugubres est dangereuse : elle émousse la sensibilité, elle oblige à chercher des émotions toujours plus fortes, et nourrit l'ame d'idées sombres qui ne s'allient point avec le bonheur. Ah! sans doute il est des malheureux qui, n'aspirant plus qu'à la mort, trouvent quelque soulagement dans un spectacle sinistre. Young, après avoir perdu sa fille unique, après avoir inutilement sollicité un peu de terre pour cette infortunée, après s'être vu réduit à l'enterrer lui-même, Young dut fuir ses semblables, et ne plus aimer que la nuit, la solitude et les tombeaux. Ainsi quelques hommes sont condamnés par leurs revers à nourrir une éternelle et noire mélancolie; mais leurs froids imitateurs, en voulant se singulariser, ne deviennent que des êtres fatigants et ridicules.

Je vois avec douleur consacrer des talents

distingués à célébrer la mélancolie, non celle qui sourit et donne au plaisir un charme plus doux, mais celle qui naît des tombeaux, et nous abreuve de tristesse. Les scènes déchirantes et les tableaux lugubres ont, dans ce siècle, je ne sais quel attrait qui les fait rechercher avec avidité. Un homme, dont le talent rend les erreurs séduisantes, s'est plu à considérer la religion chrétienne comme une source intarissable de mélancolie ; c'est surtout quand elle s'offre à lui sous un aspect funèbre qu'elle exalte son ame.

Il peint cette religion, née dans les bois d'Horeb et de Sinaï, entourée d'une tristesse formidable, offrant à nos adorations un Dieu qui mourut pour les hommes. Il peint l'invasion des barbares, les persécutions des premiers fidèles, les cloîtres s'élevant de toutes parts ; et la mélancolie s'accroissant encore par les règles imposées aux pieux cénobites.

« Là, dit-il, des religieux béchoient leurs « tombeaux, à la lueur de la lune, dans les « cimetières des cloîtres ; ici, ils n'avoient « pour lit qu'un cercueil. Plusieurs erroient

« sur les débris de Memphis et de Babylone,
« accompagnés par des lions qu'ils avoient
« apprivoisés au son de la harpe de David.
« Les uns se condamnoient à un perpétuel
« silence; les autres répétoient dans un éter-
« nel cantique, ou les soupirs de Job, *ou les*
« plaintes de Jérémie, ou les pénitences du
« roi-prophète. Enfin les monastères étoient
« bâtis dans les sites les plus sauvages : on
« les trouvoit dispersés sur les cimes du Li-
« ban, dans l'épaisseur des forêts des Gaules,
« et sur les grèves des mers britanniques. Oh!
« comme ils devoient être tristes *les tinte-*
« ments de la cloche religieuse *qui*, dans le
« calme des nuits, appeloient les vestales aux
« veilles et aux prières; et se mêloient sous
« les voûtes du temple, aux derniers sons
« des cantiques, et aux foibles bruissements
« des flots lointains! Combien elles devoient
« être profondes les méditations du solitaire
« qui, à travers les barreaux de sa fenêtre, *rê-*
« voit à l'aspect de la mer, peut-être agitée par
« l'orage! La tempête sur les flots, le calme
« dans sa retraite! Des hommes brisés sur

« des écueils, au pied de l'asile de la paix !
« L'infini de l'autre côté d'une cellule, de
« même qu'il n'y a que la pierre du tombeau
« entre l'éternité et la vie !..... Toutes ces di-
« verses puissances du malheur, de la reli-
« gion, des souvenirs, des mœurs, des scènes
« de la nature, se réunirent pour faire du
« génie chrétien le génie même de la mélan-
« colie. »[1]

Eh quoi ! des gémissements sans fin, l'amour des déserts, l'espérance du tombeau, seroit-ce là tout ce qu'une religion divine apporteroit à l'homme sur la terre ? Votre imagination s'égare et vous abuse. La religion des chrétiens n'est pas triste, elle est sérieuse ; moins brillante que l'ingénieux paganisme, elle est moins amie du plaisir, mais elle est plus favorable au bonheur.

Nos opinions ne sont pas seulement différentes, elles sont opposées. Une religion pure fait éclore les douces joies, la confiance et la

---

[1] J'extrais ce morceau d'une lettre publiée dans le Mercure, il y a quelques années.

sérénité ; c'est l'oubli des idées religieuses qui produit, avec le découragement, une vague tristesse, une sombre mélancolie.

Des tableaux lugubres, tracés avec enthousiasme, ne peuvent que grossir le nombre des hommes atrabilaires, las du *monde* et fatigués d'eux-mêmes. Si la religion inspire un insatiable besoin de rêveries funèbres, loin d'être divine, elle est anti-sociale. Ah ! peignez-la toujours, plus active que le malheur, donnant un vêtement au pauvre, un asile au malade, une mère à l'orphelin, essuyant d'une main céleste les pleurs de l'innocence, et faisant répandre au coupable des larmes consolantes. Qu'une pieuse reconnoissance environne ses modestes héros : Vincent de Paule, apôtre et martyr de la charité ; Jean Hennuyer [1], dont le palais s'ouvrit aux protestants, quand la cour de France ordonna leur massacre ; et ce divin Fénélon qui semble devoir tous ses talents à ses vertus. Voilà les hommes dont il faut multiplier

---

[1] Evêque de Lisieux.

les disciples et les émules; mais cessez de nous vanter de mélancoliques erreurs et de sombres folies : l'éloquence vous fut donnée pour un plus digne usage.

CHAPITRE XVIII.

Des Idées religieuses.

C'est dans les espérances religieuses qu'il faut chercher le complément de la philosophie du bonheur. L'homme persuadé qu'une providence éternelle veille sur l'univers, s'abandonne doucement à ses lois; comme, dans un sentier ténébreux, on suit avec confiance un guide dont la prudence est connue.

Au milieu du tumulte de nos plaisirs bruyants, la voix de la sagesse est à peine entendue; et peut-être faut-il avoir connu le malheur pour sentir tout le charme des idées religieuses. Semblables à ces amis que nos fêtes éloignent, et que rappelle notre infortune, c'est dans les jours d'adversité qu'elles viennent offrir leurs secours les plus doux. Ah! cependant, les plaisirs dangereux, les plaisirs trompeurs sont les seuls qui ne puissent s'unir à ces idées augustes: dans le

bonheur, on se recueille, et l'on a besoin d'immortalité.

Toutes les affections généreuses et tendres acquièrent un nouveau charme en s'alliant aux idées religieuses; ainsi que des objets, beaux par eux-mêmes, reçoivent un nouvel éclat lorsqu'une lumière pure les éclaire. La piété filiale devient plus touchante dans ces enfants qui prient avec ferveur pour conserver les jours de leur mère. Qu'un sentiment pieux guide cette femme charitable, c'est l'ange des consolations visitant les demeures de la misère et des souffrances. La vertu même ne reçoit son plus grand caractère que de son alliance avec les idées religieuses. Socrate, Platon, Fénélon, Franklin contemploient dans la divinité le modèle infini de la perfection; ils essayoient de seconder ses vues d'ordre, en dirigeant vers le bien leurs actions, leurs pensées; et c'est ainsi qu'ils atteignirent à la plus haute sagesse dont l'humanité s'honore. Quelle influence exerceront sur le génie des idées qui donnent à l'ame tant d'élévation et de sensibilité? Fera-t-on

éclore les chefs-d'œuvre sur une terre où l'on n'apercevra que la matière, les combinaisons fortuites, et la dissolution des êtres? Les beaux arts veulent que des divinités les protègent, et les poètes multiplioient les dieux. Apôtres de l'athéisme, vos *froids* calculs attristent la vie, et font disparoître le beau idéal!

Il faut, disent-ils, répandre la vérité. Si les espérances religieuses sont fausses, ne parlez plus de chercher, d'aimer, de propager la vérité. C'est à son utile influence *que*, dans toutes les contrées, dans tous les siècles, les sages voulurent la reconnoître : si nos idées les plus élevées et les plus consolantes sont d'absurdes chimères, l'erreur et la vérité se confondent; il ne reste aucun signe pour les distinguer.

Les athées se vantent d'être seuls les antagonistes francs et hardis de la superstition, ils la servent. Les superstitieux ont enfanté les athées, et les athées enfantent des superstitieux; comme dans les révolutions la résis-

tance produit l'exagération, et l'exagération centuple la résistance.

Il est des hommes intéressants qui, paisibles et de bonne foi, cherchent en vain à se former une conviction qu'ils souhaitent. Leur cœur la desire, leur esprit s'y refuse. Ils voudroient embrasser une opinion consolante; et s'affligeroient en nous ôtant des espérances qu'ils regrettent de n'avoir pas pour eux-mêmes.

Que ne puis-je porter une heureuse persuasion dans leur ame! Je ne connois que des arguments très simples; mais je pense, avec Bacon, qu'il faut autant de crédulité pour adopter l'opinion des athées, que pour ajouter foi aux rêveries de l'Alcoran ou du Thalmud. Plus j'essaie d'éclaircir cette opinion, de voir dans les êtres qui m'environnent le résultat des combinaisons du hasard, des efforts de la matière, du jeu des atomes, plus les ténèbres s'accroissent. Je veux en vain donner à cette hypothèse une apparence de probabilité. La matière n'a pu réfléchir sur l'ordre qu'exigeoient ses diverses parties; elles

n'ont pu raisonner, discuter entre elles; un atome, un globe n'a pu dire aux autres : Voilà les routes qu'il faut suivre. Simplifiez les difficultés autant qu'il est possible; admettez que la matière a toujours existé, supposez que le mouvement lui est essentiel, une suprême intelligence est encore nécessaire à l'harmonie de l'univers; et, sans un régulateur des mondes, je ne conçois que le néant ou le chaos.

De cette pensée qu'il existe un Dieu, je vois naître toutes les vérités que mon cœur espéroit. Quelques déïstes ont nié l'immortalité de l'ame; leur système est le plus absurde, et les opinions des athées sont moins inconséquentes. Des divers arguments contre l'existence de Dieu, le seul frappant est celui qu'on a tiré des maux répandus sur la terre. J'en appelle à tout homme sensible et bon, s'il avoit le pouvoir de créer un monde, n'en banniroit-il pas le malheur? L'existence y seroit une douce succession d'instants marqués par un bonheur sans mélange. Cependant les infirmités, les vices, les préjugés et

la misère nous poursuivent ! Comment concilier l'infortune des créatures avec le pouvoir du créateur ? Comment résoudre cet étrange problème, expliquer cette contradiction révoltante ? Ah ! l'immortalité est le mot de l'énigme de la vie !

Un bizarre mélange de déïsme et de matérialisme forme cependant aujourd'hui le système le plus répandu parmi les incrédules. Leur dieu semble n'avoir qu'une puissance physique ; au milieu des mondes qu'il dirige, il reste indifférent au crime, à la vertu ; sous son œil immobile, les générations passent, et les héros tombent confondus avec les tyrans. Ainsi, dans mes rêveries, je surpasse en équité la puissance éternelle ! Soyez assez absurde pour la dégrader à ce point ; ou, si mes idées d'ordre ne peuvent être plus parfaites que les siennes, reconnoissez qu'il est une autre vie, puisque l'homme en conçoit l'espérance.

La destinée de tous les êtres qui nous entourent se termine évidemment sur la terre, la nôtre seule n'y paroît point accomplie.

L'arbuste, sans réfléchir sur l'existence, naît, s'élève et périt. L'animal, exempt de vice, incapable de vertu, n'éprouve en cessant de vivre ni les regrets, ni l'espérance; il meurt tout entier, mais il meurt sans voir la mort. L'homme, dans le cours d'une vie agitée, s'avilit par des fautes, ou s'honore par d'utiles actions; à ses derniers moments, il se sépare avec douleur des êtres qui lui promettent un éternel amour : persécuté pour sa vertu, proscrit pour son courage, il tourne vers le ciel un long regard de confiance et d'espoir. N'a-t-il donc plus qu'à mourir? La nature n'auroit-elle oublié sa justice qu'envers son plus parfait ouvrage?

Notre immortalité est une conséquence nécessaire de l'existence de Dieu. Qu'on ne s'égare point en vaines discussions sur l'impénétrable nature de notre ame : mes espérances ne dépendent point d'une obscure métaphysique; l'orgueilleux traité d'un sophiste ne peut les affoiblir, ni la puérile dialectique d'un pédant les accroître. C'est assez qu'il existe un Dieu : tout ne finit

pas au tombeau pour la vertu malheureuse.

Mais les récompenses supposent du mérite, et le mérite exige la liberté ; l'homme est-il libre ? On peut ramener à des termes simples cette question, si souvent obscurcie ; et voici le grand argument contre la liberté [1]. Deux objets nous attirent en sens contraires : aussi long-temps qu'ils produisent des impressions à peu près égales, notre esprit incertain flotte de l'un à l'autre, et nous croyons délibérer. Enfin, un des objets nous frappe d'une impression plus forte ; nous sommes entraînés, et nous croyons vouloir. Ainsi l'homme, toujours passif, cède toujours à la sensation la plus vive ; et, comme l'enseignoit une secte fameuse, les actions libres seroient des effets sans cause. Eh quoi ! je ne suis pas

[1] Hobbes l'a présenté avec force dans sa logique. Vil apôtre du despotisme et de l'athéisme, Hobbes semble avoir voulu propager toutes les doctrines pernicieuses ; et réunir en lui tout ce qui mérite l'exécration des hommes.

libre, en préférant l'objet le plus desirable à mes yeux? Que les disciples de Hobbes m'apprennent donc comment ils voudroient que l'homme se déterminât, pour reconnoître en lui la liberté. Veulent-ils que je choisisse l'objet qui me répugne? je serois absurde. Faudroit-il que j'allasse indifféremment vers l'un ou l'autre objet? C'est alors que je serois un être apathique, sans raison et sans volonté.

Mais, combien ces discussions métaphysiques, arides et scolastiques sont puériles, quand il s'agit de vérités morales! Quel monstre pourroit être conséquent au système des fatalistes; et qu'est-ce qu'un système auquel on ne peut être conséquent? Toi qui le préconises, si l'on n'agit que sous l'empire de la fatalité, pourquoi le crime t'indigne-t-il? Vois du même œil Socrate et ses bourreaux; Antonin dictant de pieuses leçons à son fils, et Néron assassinant sa mère. Ce rapprochement te révolte? Homme pusillanime! Dans ton système, les gens de bien doivent nous inspirer moins d'intérêt que

les méchants. L'aveugle fatalité donne aux premiers cette volupté pure qui suit les actions vertueuses, sans avoir eu de mérite ils sont récompensés; tandis que les autres sont en proie aux remords, en butte à la haine publique : puisqu'ils sont innocents, combien tu dois les plaindre et les chérir ! Mais, à quoi te servent ta doctrine et tes lumières? Tu cherches à faire le bien, tu délibères sur le parti qu'il convient à ton honneur de prendre ; tes principes sont démentis par la voix de ton cœur : quand tu as fait le mal, elle te dít que tu pouvois choisir le parti contraire; et quand tu as fait une bonne action, elle t'assure que tu en es l'auteur.

D'intarissables émotions naissent des espérances religieuses. Ranimé par elles, je ne vois plus de larmes sans consolation, je n'entends plus d'éternel adieu ; la tombe est la foible barrière qui sépare les voluptés célestes des ombres de plaisirs que nous poursuivons sur la terre.

Jamais, non jamais des hommes n'auroient échangé leurs lumières naturelles contre les

vaines lueurs du triste scepticisme, si l'on n'eût altéré le charme des idées religieuses en y mêlant les préjugés, poisons versés dans une source pure. Il en est deux qu'on doit s'attacher à détruire, et dont il faut purger la terre.

L'un est celui qui nous fait voir dans le ciel un juge menaçant, implacable, avide d'exercer la vengeance. Chimère atroce! vision ridicule! La vieillesse, l'enfance, les deux âges dont la foiblesse appelle nos soins les plus tendres, sont ceux qu'on persécute avec ce préjugé barbare! Souvent une ineptie cruelle choisit des idées effrayantes pour les présenter au mourant, l'obsède d'images épouvantables, s'empare du lit funèbre, et voudroit l'éclairer avec les flammes de l'enfer. La même indignation fait battre mon cœur, lorsque je vois troubler par des idées sinistres la foible raison d'un enfant. Poursuivi jusque dans ses rêves par des menaces terribles, il ne sait ce que c'est que le crime, et déjà il en a senti les tourments. O démence des hommes! Avec les idées qui de-

voient être les plus douces et les plus consolantes, ils sont parvenus à donner des remords à l'innocence !

L'autre préjugé est celui qui nous fait trouver des coupables dans les hommes dont la croyance diffère de la nôtre. Tandis que la religion nous enseigne à couvrir du voile de l'indulgence les fautes de nos semblables, l'intolérance nous apprend à transformer leurs opinions en crimes : la religion élève des asiles au malheur, l'intolérance dresse des échafauds ; l'une veut pour ministres des hommes charitables, et l'autre des bourreaux ; l'une essuie les larmes, et l'autre verse le sang.

L'intolérant sans puissance n'est que ridicule ; mais il devient l'être le plus odieux, quand il est armé du pouvoir. Le cri de l'humanité est paix avec tous les hommes, hors les intolérants. Toutefois, ils se punissent par leurs propres fureurs. Ils peuvent dans leur délire ignorer les remords, et compter même leurs vertus par leurs forfaits ; mais cette étrange exaltation, cette horrible ivresse

repousse le bonheur : il fuit l'ame, aussitôt que les sentiments haineux y pénètrent.

Ah ! dans une autre vie, la mesure de notre félicité sera celle du bonheur que nous aurons donné, dans cette vie passagère, aux êtres qui nous entourent. L'homme religieux essaie de rendre le séjour de la terre moins différent de celui vers lequel s'élèvent ses pensées. Il s'occupe d'adoucir nos maux, d'éloigner les préventions et les haines, de calmer les fureurs des partis; toutes ses relations sont de paix et d'amour. Hommes intolérants ! quel est celui de vous dont on pourra dire : *On lui a beaucoup remis, parce qu'il a beaucoup aimé ?*

CHAPITRE XIX.

De la rapidité de la vie.

En considérant les différents âges, le premier sentiment que j'éprouve est de reconnoissance, pour la variété des plaisirs que nous destine la nature. Oh ! si l'homme savoit goûter les charmes de toutes les situations qu'il parcourt ! Mais, il regrette l'enfance, puis la jeunesse, puis l'âge mûr ; le temps heureux est toujours celui qui n'est plus.

C'est grande folie que d'attrister le présent, en supposant que le passé n'effroit point de nuage. Les douleurs que la nature nous envoie dans l'enfance ressemblent aux pluies du printemps, dont un souffle léger suffit pour effacer la trace. Mais les hommes ont multiplié, pour chaque âge, les peines et les alarmes. Je me souviens encore de la violence avec laquelle je sentois battre mon

cœur, quand j'allois au collége sans avoir composé ma version ou mon thême. J'ai vu depuis des situations périlleuses; aucune, je l'atteste, ne m'a jamais fait éprouver autant de trouble. Le bel âge, pour un être frivole, est la jeunesse; pour l'ambitieux, l'âge mûr; pour un cénobite dont la tête s'exalte, c'est la vieillesse; et pour l'homme raisonnable, c'est l'âge dont il peut goûter les plaisirs.

En considérant la vie, le second sentiment que j'éprouve est le regret de voir les instants si prompts à disparoître. Le temps fuit, les jours et les années s'envolent aussi rapidement que les heures. Quelques hommes disent que la vie est longue : *ils souffrent donc* des douleurs cruelles, ou ne savent pas s'occuper.

Pour prolonger mes jours, je ne demanderai ni des secrets aux alchimistes, ni des ordonnances aux médecins. Un régime sévère peut abréger la vie. Les privations multipliées donnent à l'ame une tristesse plus nuisible que les remèdes ne sont utiles. Eh! d'ailleurs, qu'est-ce que la vie physique sans

la vie morale ? Des docteurs ont vanté la patience d'un certain Vénitien qui, né mourant, parvint à végéter un siècle [1]. Il pesoit ses aliments, et de minutieuses précautions marquoient pour lui chaque heure de la journée. Bacon le cite; mais en plaisantant sur cet homme qui croyoit vivre, parce qu'en effet il n'étoit pas mort.

La modération, la gaîté, l'emploi du temps sont les moyens de vivre autant de jours que la nature le permet; et le régime des moralistes a des effets plus sûrs que celui des médecins.

Chacun a fait cette observation qu'une année, dans la jeunesse, présente à l'imagination une longue perspective ; mais que plus on avance dans sa carrière, plus la course du temps paroît redoubler de vitesse. Cherchons à connoître les causes qui modifient ainsi nos jugements, afin de leur échapper autant qu'il est possible.

Il en est une inévitable, l'expérience. A

[1] Il se nommoit Cornaro.

seize ans, quel espace présentent les seize années qui vont suivre ! La fin de celles-ci se perd dans l'avenir, ainsi que le commencement des premières s'efface dans le passé. Mais, en arrivant à des termes qu'on jugeoit éloignés, on voit comment on atteindra tous les autres. Ensuite, la jeunesse impatiente, brûlant de franchir l'intervalle qui la sépare du but de ses desirs, voudroit hâter les heures trop lentes à son gré. Dans l'âge mûr au contraire, l'homme voyant chaque jour l'approcher du terme de sa carrière, regrette de ne pouvoir arrêter la marche du temps. *Ainsi* notre foiblesse l'accélère; craignons moins l'incertain avenir, et les heures perdront leur rapidité désolante. Enfin, tous les objets étant nouveaux pour la jeunesse, produisent quelque impression sur elle. Elle remarque chaque instant, parce que chaque instant lui procure une sensation. Dans un âge plus avancé, peu d'objets excitent la curiosité; on passe, sans les voir, près des chefs-d'œuvre qu'on admiroit avec transport; on retourne machinalement aux occupations de

la veille; et l'on distingue à peine des journées monotones que ni les plaisirs, ni l'ennui n'ont rendues remarquables. Prévenons cette disposition funeste: amis des arts et du plaisir, conservons à notre ame sa sensibilité, à notre imagination sa fraîcheur; arrêtons-nous en Épicuriens sur les instants heureux; et vouons à tout ce qui mérite notre admiration, l'enthousiasme de la jeunesse, éclairé par le goût de l'âge mûr.

Pour ne point abréger ses journées, il faut aimer la retraite. D'abord, on s'y garantit d'une foule d'importuns et d'oisifs. Des gens qui ne vous déroberoient pas une pièce de monnoie, vous volent sans scrupule une heure, un jour: ils ne savent donc pas ce que c'est que le temps? c'est la vie.

Mais, on nous dérobe des minutes, et nous sacrifions des années! Beaucoup d'hommes, étourdis par le bruit des passions, agités par des rêves, s'aperçoivent à peine qu'ils existent; ils meurent en regrettant de n'avoir pas vécu. Quelques autres, long-temps entraînés par le torrent, résistent, abordent le

rivage ; et goûtent enfin, loin du tumulte, le plaisir d'exister. Mais, pourquoi ne prolonger que ses dernières heures? Si l'on ne peut vivre indépendant, il faut du moins consacrer chaque soir quelques moments à la retraite, pour revoir le passé, et s'arrêter sur le présent. Comptant ainsi chaque jour qu'on ajoute à d'autres jours, on ne laisse plus la vie s'évanouir comme un songe.

C'est surtout dans ces entretiens avec soi-même qu'on donne à son esprit de la justesse, à son ame de l'élévation, à son caractère de la douceur et de la fermeté. La vie est un livre dont on lit chaque jour une page, il faut noter ce qu'on y trouve d'instructif.

Le divin Marc-Aurèle se plaisoit à s'entretenir avec lui-même, et savoit jouir du présent, en cherchant dans le passé des leçons pour l'avenir. Je lis toujours avec attendrissement ce compte qu'il se rend de toutes les personnes dont les soins avoient formé son caractère et ses mœurs.

« J'ai appris, dit-il, de mon aïeul Verus

« à avoir de la douceur et de la complai-
« sance.

« La réputation que mon père a laissée, et « la mémoire que l'on conserve de ses bonnes « actions, m'ont enseigné la modestie.

« Ma mère m'a formé à la piété. Elle m'a « enseigné à être libéral ; et non-seulement à « ne faire de mal à personne, mais à n'en « avoir pas même la pensée.

« Je dois à mon gouverneur d'être patient « dans mes travaux, d'avoir peu de besoins, « de savoir travailler de mes mains, de ne « point me mêler des affaires qui me sont « étrangères, et de ne donner aucun accès « aux délateurs.

« Diognetus m'a appris à ne point m'amu- « ser à des choses frivoles ; à ne pas ajouter « foi aux charlatans et aux enchanteurs, à ne « rien croire de ce qu'on dit des conjurations « des démons, et de tous les sortiléges de « cette espèce. J'ai appris de lui à souffrir « qu'on parle de moi en toute liberté, et à « m'appliquer entièrement à la philosophie.

« Rusticus m'a fait voir que j'avois besoin

« de corriger mes mœurs, que je devois évi-
« ter l'orgueil des sophistes, ne pas chercher
« à faire admirer au peuple la patience et
« l'austérité de ma vie, être toujours prêt à
« pardonner à ceux qui m'auroient offensé,
« et à les recevoir toutes les fois qu'ils vou-
« droient revenir à moi.

« J'ai appris d'Apollonius à être libre et
« ferme dans mes desseins; à ne suivre que
« la raison, même dans les plus petites cho-
« ses; à être toujours égal, même dans les
« douleurs les plus aiguës. J'ai connu par
« son exemple qu'on peut être à la fois sévère
« et doux.

« Sextus m'a enseigné à gouverner ma mai-
« son en bon père de famille, à avoir une
« gravité simple, sans affectation; à tâcher de
« deviner et de prévenir les souhaits et les
« besoins de mes amis; à souffrir les igno-
« rants et les présomptueux qui parlent sans
« penser à ce qu'ils disent, et à me mettre à
« la portée de tout le monde.

« J'ai appris d'Alexandre le grammairien
« à ne pas dire d'injure dans la dispute.

« Fronton m'a fait connoître que les rois « sont environnés d'envieux, de fourbes et « d'hypocrites.

« Alexandre le platonicien m'a appris que, « sans une extrême nécessité, on ne doit « dire, ni écrire à personne : Je n'ai pas le « temps de m'occuper de telle ou telle chose; « ni alléguer les affaires dont on est accablé, « pour se dispenser de rendre tous les bons « offices qu'exige de nous le lien de la société.

« Je dois aux instructions de mon frère « Severus l'amour que j'ai pour la vérité et « la justice; c'est lui qui m'a donné le desir « de gouverner mes états par des lois égales « pour tout le monde, et de régner de ma- « nière à ce que mes sujets aient une entière « liberté.

« Je remercie les dieux de m'avoir donné « de bons aïeux, un bon père, une bonne « mère, une bonne sœur, de bons précep- « teurs, de bons domestiques, de bons amis; « en un mot, tout ce qu'on peut souhaiter « de bon. »

Une foule de sujets intéressants peuvent

remplir les entretiens avec soi-même. Ayez chaque jour un de ces entretiens solitaires. C'est surtout ainsi qu'on peut jouir de l'existence; la rendre plus utile et plus douce, la prolonger; et, pour ainsi dire, jeter l'ancre dans le fleuve de la vie.

CHAPITRE XX.

De la Mort.

Si nous formons le souhait de ne jamais mourir, souhait absurde que tout homme a laissé quelquefois échapper, les moralistes nous disent : Où seroit le terme des dissensions et des haines? où se reposeroit-il l'infortuné que poursuit l'injustice? Vains sophismes! Si l'on accuse la nature de nous avoir soumis à la mort, on ne l'accuse pas moins de l'avoir rendue quelquefois desirable : au lieu de se montrer avare d'instants heureux, que n'épargnoit-elle à l'humanité le dernier des maux et ceux qui le précèdent? Il est, pour la justifier, des raisons plus solides. Lorsque dans mes songes, réformant l'univers, je rends notre existence éternelle, mon imagination fait aisément disparoître les maux qui nous affligent; mais elle est impuissante pour créer des plaisirs qui rem-

placent ceux que ne peut admettre cet ordre nouveau. Que la mort soit bannie du globe, il ne faut plus que des générations s'élèvent pour succéder à d'autres générations. Les mêmes êtres couvrent à jamais la terre : plus d'amour, de tendresse paternelle, de piété filiale ! Voluptés enivrantes, espérances flatteuses, souvenirs enchanteurs, vous avez disparu ! toutes les affections qui donnent un prix à la vie, doivent leur existence à la mort.

Nos préjugés la transforment en un spectre qu'accompagnent des songes effrayants. Ces sombres pensées que ce monde est un lieu d'exil, et qu'il faut sans cesse attacher ses regards sur la tombe ; cette doctrine bizarre, sinistre, anti-sociale, fut imaginée par des fourbes qui, pour s'approprier la terre, en prêchoient le dédain. Le sage ne sacrifie point le don de l'existence, et c'est en apprenant à vivre qu'il s'instruit à mourir.

Il faut quelquefois envisager la mort pour juger comment on soutiendra son approche; mais renouvelons rarement un examen qui

présente des idées sombres même aux meilleurs esprits. Une autre manière de songer au dernier moment a les résultats utiles de la première, sans rien offrir d'affligeant. Elle consiste à voir quelle influence la mort doit exercer sur la vie. Ce terme inconnu, mais prochain, doit rendre nos devoirs plus sacrés, nos affections plus tendres et nos plaisirs plus vifs. En voyant la rapidité du temps qui s'enfuit, le sage saisit les idées qui troublent les heures du vulgaire, pour ajouter au charme des siennes. Ainsi les disciples d'une ingénieuse philosophie plaçoient dans la salle du festin une tête de mort, sur laquelle ils effeuilloient des roses.

Ceux qui disent : La mort n'est rien, paroissent affecter du courage ; et cependant ils disent la vérité la plus simple. La mort est un instant impossible à mesurer, elle n'est pas encore, ou elle n'est plus.

Sans doute les circonstances qui la précèdent peuvent être cruelles ; et les morts promptes devroient, moins que les autres,

exciter nos larmes. [1] Cet infortuné, dit-on, en gémissant, n'a souffert que trois jours. Que cet espace est long, quand la douleur en fait compter les minutes ! Ne mettons pas d'égoïsme dans nos plaintes, nous sentirons qu'un motif de consolation, c'est que l'être qu'on regrette n'ait pas vu la mort s'approcher, et qu'il l'ait reçue sans douleur.

Une telle fin est digne d'envie, c'est le dernier bienfait du ciel. Ces mots dirigent vers vous ma pensée, ô mon père ! Tous les fils reconnoissants disent qu'ils ont eu le meilleur des pères, mais à peine quelques *amis*

---

[1] Les hommes se plaignent de mille maux, et n'en chérissent pas moins l'existence ; ce sont deux effets d'un même principe : la foiblesse. Ils voudroient ne pas souffrir, mais surtout ils veulent vivre. Les morts promptes, les apoplexies deviennent très fréquentes ; et je pense qu'il le faut attribuer à ce que les médecins ont proscrit l'usage de la saignée. C'est, assurément, un puissant motif pour croire qu'ils ont eu raison. Cependant que mon opinion soit constatée, ou seulement soutenue par un médecin en crédit, la saignée reprendra plus de faveur que jamais.

complaisants répètent-ils avec eux une hyperbole commune; et j'entends toutes les personnes qui connoissoient mon père en parler comme moi. Cette supériorité remarquable que le talent ou la force de caractère donne à quelques hommes, il l'obtenoit par sa douceur et sa sérénité. Ces qualités avoient en lui quelque chose d'idéal, que l'imagination concevra difficilement, et que la langue ne peut exprimer. Quiconque passoit un quart-d'heure avec lui gardoit toujours son souvenir. Il ne vous avoit ébloui ni par la vivacité de son esprit, ni par la variété de ses connoissances; mais, en vous disant les choses les plus simples, il vous avoit rendu meilleur. Pendant soixante-cinq ans il partagea les peines des autres, et ne leur en fit jamais. Un jour, éprouvant une fatigue inaccoutumée, il se coucha de bonne heure; et, quelques moments après, s'endormit pour toujours. O mon père! je ne devrois pleurer que sur moi! Cette fin sans alarmes étoit digne de votre vie si pure, que, pour vous rendre heureux dans un autre univers, il

suffit peut-être de vous laisser le souvenir de ce que vous avez été sur la terre!

Un fait recueilli par tous les médecins observateurs, c'est qu'il est rare que l'agonie de l'homme de bien soit violente. Peut-être même avons-nous de très fausses idées sur les moments qui terminent la vie. *Le vulgaire*, *embrassant les opinions qui l'effraient*, *croit que tous les tourments accompagnent la dissolution de notre être. Il est plus probable au contraire qu'en touchant à l'éternel repos*, *on goûte des sensations analogues à celles d'un homme fatigué qui sent couler dans ses veines le calme et le sommeil.* [1]

Ces sensations, il est vrai, n'appartiennent qu'aux derniers instants ; et des maladies cruelles peuvent les précéder. Mais il semble

---

[1] « Lorsque l'ame conserve jusqu'à la fin ses forces « dans un assez haut degré, elle peut sans doute quel- « quefois éprouver dans l'agonie des sentiments de dou- « leur et d'angoisse, que la cause de la mort peut pro- « duire ; ou se livrer elle-même à des affections tristes « et inquiètes. Mais cette sorte d'agonie est la plus rare, et

que la nature ait toujours quelque moyen d'adoucir les maux qu'elle envoie. Parmi les maladies mortelles, celles qui sont aiguës sont rapides. Celles qui sont lentes sont, en général, peu douloureuses : elles laissent le temps de s'accoutumer à l'idée qu'il faut sortir de la vie; et souvent les hommes qui la perdent ainsi finissent au milieu des rêves d'une douce philosophie, bercés tantôt par la résignation, tantôt par l'espérance.

Ah ! sans doute les douleurs physiques ne sont pas celles qui peuvent donner le plus d'amertume à la mort; et les sensations qu'elle fait éprouver dépendent surtout des affections qui nous attachent à la terre. Méprisons ces êtres ambitieux qui s'écrient qu'ils alloient exécuter leurs vastes projets, que

---

« elle est toujours séparée de la mort absolue par quel-« ques instants qui peuvent être heureux.

« Il me paroît très vraisemblable qu'en général, dans « les moments qui précèdent immédiatement la mort, « lorsqu'elle n'est pas subite, l'homme goûte un certain « plaisir à mourir. » Barthès, *Nouveaux Eléments de la Science de l'homme.*

leurs instants eussent coulé paisibles et sereins : toujours la mort les eût surpris se tourmentant à poursuivre des ombres. D'autres, moins insensés, gémissent parce qu'ils sont frappés au sein des plaisirs. Ils oublioient la rapidité de ces douces chimères; ils ne savoient pas leur donner un charme plus vif, en se disant : Nous les possédons pour un jour! Mais, si l'on ne regrette ni projet ambitieux, ni plaisir frivole; si c'est pour ses enfants qu'on voudroit vivre encore? Je n'essaie point de soutenir un vain système; dans cette situation, la mort peut être affreuse. Il est un âge auquel on devroit ne pas mourrir! Il commence quand on est père, et finit quand on n'est plus nécessaire à sa famille.

S'il faut la quitter avant cette époque, les consolations ressemblent aux remèdes qui pallient les maux des mourants sans pouvoir les guérir. Toutefois, ne faisons pas à la nature cet outrage de croire qu'il existe une situation où l'homme de bien ne trouve plus d'adoucissement à ses peines. En quit-

tant une vie qu'il voudroit conserver encore pour le bonheur des autres, il puise des forces dans la pensée qu'il doit offrir l'exemple du courage, dans de pieuses espérances; et dans l'habitude de cette haute philosophie qui lui apprit à ne jamais lutter contre la destinée.

Aussi long-temps que nos enfants ont besoin d'un appui, nous ressemblons au voyageur chargé d'affaires d'une extrême importance; dès que nos soins leur sont devenus inutiles, nous ressemblons à celui qui peut marcher au hasard, et s'arrêter où le surprend le coucher du soleil. Je vois la seconde époque approcher pour moi; si je l'atteins, je bénirai le ciel de m'avoir donné des années assez longues, et semées de si peu de douleurs.

Nous n'accusons point de foiblesse un homme qui part pour des contrées lointaines, s'il laisse voir dans ses adieux quelque attendrissement; faut-il exiger davantage de celui que la mort va conduire dans un monde inconnu? Je n'affecterai point un austère

courage. Mais, libre de la seule inquiétude déchirante, j'espère conserver assez de tranquillité d'esprit pour faire sentir aux êtres que j'aime que nous devons nous soumettre à des lois immuables; que la plainte seroit inutile et le murmure injuste; *qu'il* faut, avec l'attendrissement léger de la résignation, nous embrasser, et nous dire : *Au revoir.*

CHAPITRE XXI.

Conclusion.

J'AUROIS atteint mon but, si cet Essai faisoit penser que l'homme, en exerçant ses facultés; peut adoucir ses peines, multiplier ses plaisirs; et, par conséquent, se créer un art d'être heureux. Nulle opinion, je le sais, n'est plus contraire aux idées reçues parmi nous; les êtres moroses et les êtres frivoles sont d'accord, quand il faut l'attaquer: cette opinion leur paroît absurde, et les plus indulgents doutent de la bonne foi de celui qui l'énonce.

A de si graves, à de si doctes autorités, me sera-t-il permis d'en opposer d'autres? Depuis Socrate jusqu'à Franklin, je vois des philosophes qui tous ont jugé que l'homme peut diriger, perfectionner ses facultés, et s'instruire dans la science du bonheur. Quels hommes ont ainsi pensé? ceux qui forment l'élite de l'espèce humaine. Chacun d'eux

étoit-il environné d'heureuses circonstances, qui dussent inspirer la même philosophie? Ils connurent toutes les situations de la vie; et, comme si la nature eut voulu, par de grands exemples, prouver que notre bonheur dépend de notre raison, plus que des circonstances, Epictète vécut dans les fers, et Marc-Aurèle sur le trône.

On rend hommage aux philosophes de la Grèce. Leur gloire est-elle fondée sur leur physique pleine d'erreurs, ou sur leur métaphysique si souvent puérile? Non, ils ont mérité la vénération des siècles en traçant des principes dont la pratique nous rendroit meilleurs et plus heureux. Quelles sciences estimoit le divin Socrate? Une seule, celle qui peut nous apprendre à bien vivre. Qu'on ne dise point que je substitue une science à une autre science, que Socrate enseignoit la morale, non cet art prétendu, ce vain art d'être heureux : chez les Grecs, la morale avoit un but parfaitement déterminé; et c'étoit au bonheur que les sages conduisoient leurs disciples. Hommes illustres,

dont nous dédaignons les maximes, mais dont nous révérons encore les noms; quel résultat nous avons obtenu du progrès des lumières! Nous parlons avec enthousiasme des sciences que vous jugiez frivoles, et nous traitons de chimérique la seule qui vous parut vraiment digne de l'homme!

Oh! si l'on eût dit à ces philosophes qu'ils ne réformeroient pas le genre humain, qu'au lieu de rêver à la sagesse, au bonheur, ils devoient quitter des sujets si futiles, et consacrer leurs veilles à des sciences plus dignes de nous occuper, ne pensez-vous pas que la pitié les eût fait sourire; et que, s'ils eussent daigné répondre, ils auroient dit: Nos traités ne réformeront point le genre humain; nous n'arracherons du cœur des méchants, ni l'orgueil, ni la cupidité, ni l'envie; mais, n'aurons-nous pas la gloire d'affermir l'homme de bien dans sa carrière? Au milieu des orages, il sentira ses forces renaître, en voyant que nos ames étoient d'accord avec la sienne. Quelque foible que soit l'influence des écrits, ne faites pas cet affront à l'humanité de

croire que les nôtres, partout répandus, ne trouveront nulle part des hommes dignes d'en profiter. Peut-être enflammeront-ils d'un saint amour pour la vertu, quelques-uns de ceux qui les liront dans l'âge des résolutions généreuses. Peu de lecteurs pratiqueront notre doctrine dans toute son étendue, presque tous lui devront quelques principes salutaires. Il est possible que nous n'ayons jamais des disciples nombreux; mais nous en aurons dans toutes les contrées et dans tous les siècles. Je me fais sans doute illusion, car je n'aperçois ni exagération, ni rêveries dans ce discours.

La science du bonheur est chimérique, si l'on veut qu'elle donne des charmes à toutes les situations où l'on peut être jeté par le sort. Mais, au lieu de vouloir nous conduire au bonheur idéal, si l'on dissipe les erreurs qui voilent à nos yeux les vrais biens; si l'on nous apprend à réunir de faciles plaisirs, à rendre plus rapides les instants douloureux, on nous enseigne un art qu'il est possible de démontrer et de perfectionner.

Cet art paroît-il encore difficile? Qu'on me nomme celui qui n'exige aucun effort. Pense-t-on qu'il ne peut être d'une utilité générale? Vos habiles instituteurs cessent-ils d'enseigner l'éloquence, parce qu'ils ne forment pas autant d'orateurs qu'ils ont d'élèves? Plus j'ai réfléchi sur l'art d'être heureux, plus j'ai reconnu qu'on pourroit l'assimiler aux autres arts. Toutefois, il en diffère par son extrême importance; c'est d'après leurs rapports plus ou moins directs avec ce premier des arts, qu'on devroit juger le degré d'intérêt qu'ils méritent. Pour apprécier une science, une loi, une entreprise, une action, je ne connois d'autre moyen que d'observer leur influence sur le bonheur des hommes.

Si les leçons de morale ne laissent que des impressions fugitives, on le doit attribuer sans doute à deux causes principales; la foiblesse de notre nature, et la contagion de l'exemple. Mais, il en est une autre qu'il faut imputer à ceux qui nous enseignent la morale : c'est l'exagération de leur

doctrine. Ils élèvent sur des monts escarpés l'autel de la sagesse : eh! pourquoi tenteroit-on, pour y parvenir, de pénibles efforts? A la tristesse des ministres, on juge assez que leur divinité n'est pas celle qui dispense les plaisirs purs, l'oubli des peines, les espérances, et les souvenirs presque aussi *doux*.

Une des plus funestes erreurs est celle d'imaginer qu'il est utile d'exagérer la morale. C'est ainsi qu'on excite la répugnance pour les préceptes offerts au nom de la sagesse. A l'époque où les hommes jugent par eux-mêmes, reconnoissant qu'ils ont été trompés sur quelques points, impatients de secouer un joug qui leur pèse, ils rejettent, avec des préjugés ridicules, les plus sages principes. Pour être écoutés, soyez vrais : présentez avec force les maux que l'homme, en abusant de ses facultés, peut attirer sur soi; mais dites, avec une égale franchise, qu'il commet une faute, s'il refuse ou néglige de tirer de ses facultés autant de parti qu'il est possible pour embellir sa vie.

Morale est un mot qu'on a trop souvent

employé pour propager des principes exagérés et faux. A ce mot usé, et d'un sens équivoque, on devroit substituer une dénomination qui montrât nettement le but vers lequel il faut se diriger. La morale est l'art d'être heureux; ou la morale n'est qu'une science de convention, tantôt inutile et tantôt dangereuse.

Oui, c'est l'art d'être heureux qu'il faut enseigner; et l'austérité doit être bannie de la forme des discours, ainsi que du fond des pensées. Ils sont les plus utiles précepteurs du genre humain, ces hommes dont l'ame douce veut moins commander qu'inspirer la vertu; et dont l'imagination brillante sait offrir de sages principes sous des formes qui charment l'esprit et flattent la curiosité. Savez-vous quel est le meilleur ouvrage de morale qui soit jamais sorti de la main des hommes? C'est *le Ministre de Wakefield*. Montrer un père de famille en butte à tous les genres d'infortune, s'élevant toujours au-dessus du malheur, ou par son courage, ou par sa résignation; c'est le tableau le plus

sublime qu'il fût possible d'offrir. Le *génie* et la vertu réunis ont pu seuls en concevoir l'idée. Tous les hommes de bien doivent à son auteur un tribut de vénération et de reconnoissance. On demande quelquefois, si vous ne pouviez avoir qu'un livre, quel est celui que vous conserveriez? Je conserverois *le Ministre de Wakefield.*

La puissance de l'éducation, celle des institutions publiques seroient nécessaires pour rendre générales les habitudes conformes au bonheur. Mais les livres, dont assurément je n'ai pas exagéré l'influence, peuvent être utiles à l'homme que sa raison élève au-dessus du vulgaire. Heureux celui qui sait ajouter de bons livres au petit nombre de ses amis! qui souvent s'éloigne du monde, pour jouir de leur paisible entretien; et toujours en rapporte plus de sérénité, de courage et d'espérance!

En soutenant qu'il est impossible d'accroître la somme des biens, de diminuer celle des maux, on ne remarque pas que, cette opinion fût-elle vraie, il faudroit suivre

encore mes principes. Prêchez à l'homme de bien votre doctrine décourageante, vous l'affligerez ; mais vous n'obtiendrez sur ses mœurs aucune influence. Il cherchera toujours à se perfectionner, il essaiera toujours d'adoucir les peines de ceux qui l'entourent, de les rendre plus humains et plus heureux. Ses nobles efforts ne sauroient être entièrement perdus : les intentions pures, les vœux sincères qu'on forme pour ses semblables, donnent à l'ame une douce sérénité ; et c'est assurer son bonheur que de rêver à celui des autres.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

De quelques-uns des Livres qui se trouvent chez A. A. Renouard, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55, à Paris.

OEuvres complètes de Massillon. 13 vol. in-8. avec un beau portrait, par Roger.

— De Bourdaloue, 16 volumes in-8. Seront mises sous presse aussitôt qu'il sera venu 200 souscripteurs.

Catéchisme historique de Fleury. 2 vol. in-12, avec 34 grav.

Selecti è sacris scripturis versiculi. In-12.

Les Provinciales, par Pascal. 2 vol. in-18 et in-12, papier fin et vélin, portrait.

Pensées du même, avec l'Eloge de Pascal, par Bossut, les Notes de Voltaire et Condorcet, et une Table analytique très ample. 2 forts vol. in-18 et in-12, pap. fin et pap. vélin, portrait.

Mémoires de La Rochefoucauld, imprimés sur un manuscrit corrigé de sa main, et plus ample de moitié. 1 fort vol. in-18, pap. fin; et in-12, pap. fin et vélin.

Petit Carême de Massillon. 1 vol. — Oraisons funèbres de Bossuet. 2 vol. — de Fléchier. 2 vol. — Oraisons funèbres choisies de Bourdaloue, La Rue, Mascaron, Massillon. 1 vol. — Ensemble 6 vol. in-18, pap. fin, et in-12, pap. fin et vélin, avec portraits.

Azuni, Droit maritime de l'Europe. 2 vol. in-8.

Bacon, trad. en françois. 15 vol. in-8.

Sagesse de Charron, seule édition complète. 4 vol. in-12, pap. vélin et pap. fin de Hollande.

Meister, Lettres sur la Vieillesse. 1 vol. in-12.—Euthanasie. 1 vol. in-12. — Etudes sur l'Homme. 1 vol. in-8. — Betzi, ou l'Amour comme il est. 1 vol. in-18. — Cinq Nouvelles helvétiennes. 1 vol. in-12.

Guigou, Dissertation sur la fièvre de Livourne. In 8.

Malpé, Notices sur les Graveurs. 2 vol. in-8.

Lavater, Essai de Physiognomonie. 4 vol. gr. in-4. fig. Édit. originale.

Du Laocoon, ou des limites respectives de la poésie et de la peinture, trad. de Lessing, par Vanderbourg. In-8. avec une très belle gravure du Laocoon.

De Burtin, des Connoissances nécessaires à un amateur de tableaux. 2 vol. in-8.

La Vie de S. Bruno, gravée par Villerey, d'après les tableaux de Lesueur. In-8. pap. vél.

Vie du Poussin, avec un choix de ses meilleurs ouvrages. Grand in-8. 37 gravures.

Horace éclairci par la ponctuation, par M. le chev. Croft. In-8.

OEuvres choisies de Voltaire. 21 vol. in-12 et in-8. : contenant Théâtre, 9 vol. — Henriade, Pucelle, Poëmes, Epîtres et Contes, 5 vol. — Romans, 2 vol. — Siècle de Louis XIV et de Louis XV, 3 vol. — Charles XII, 1 vol. — Histoire de Russie, 1 vol. A tous ces volumes qui se vendent ensemble, ou séparément, on peut ajouter 135 gravures par Moreau le jeune.

Virgilius Heynii. 6 vol. in-8. pap. fin, fig.

Apuleius, 3 vol. — Petronius, 2 vol. — Eutropius, 1 vol. — Sallustius et Orationes in Catilinam, 3 vol. — Ciceronis Cato Major, Laelius, 2 vol. — Cornelius Nepos, 2 vol. — Plinii Panegyricus, 1 vol. — Ensemble 14 vol. in-18, pap. vélin, avec fig. et portraits.

OEuvres de Boileau, avec notes par Daunou. 3 vol. in-12 et in-8. avec 7 gravures par Moreau le jeune.
OEuvres de J. Racine. 5 vol. in-8 pap. fin, et pap. vélin, avec 13 belles gravures de Moreau le jeune.
OEuvres de Gresset. 3 vol. in-8. dont un de pièces inédites, avec 9 gravures par Moreau le jeune.
Il Dante. Livorno, 4 vol. gr. in-8. dont deux de notes.
Aminta di T. Tasso. In-18 et in-12, fig. de Prud'hon.
Tragedie di Alfieri. 6 vol. in-18 et in-12.
Dafni e Cloe. — Abrocome e Anzia. 2 vol. in-18 et in-12, fig. de Prud'hon
Gessner, trad. en françois. 4 vol. in-8. pap. vélin, 51 fig. de Moreau le jeune.
Demoustier, Lettres à Emilie sur la Mythologie. 1809, 6 vol. in-18, in-12 et in-8. 37 gravures par Moreau le jeune.
Les mêmes, 6 vol. in-18. avec 50 gravures en relief.
Cours de Morale, Opuscules et Théâtre de Demoustier. 5 vol. *in*-18 et in-12, ou 2 vol. in-8.
Fabliaux mis en vers, par Imbert. 2 vol. in-12, pap. vél.
Nouvelles de Marguerite de Navarre. 1780, 3 vol. in-8. fig.
Les mille et une Nuits. 9 vol. in-18.
AEsopus, gr. lat. ed. de Furia. Florentiæ, 1809, 2 vol. in-8.
— Le même, gr. lat. Lipsiæ, 1810, 2 vol. in-8.
— Le même, grec seulement. Lipsiæ, 1810, in-8.
Phèdre, franç. lat. 2 vol. in-18, pap. fin et pap. vél. avec 110 gravures.
Fables de La Fontaine, avec 266 gravures en relief, 2 vol. in-12.
Fables de Florian. In-12, avec 122 fig. en relief.
Fénélon, Education des filles. In-18 et in-12, pap. fin et vél.
Télémaque. 2 vol. In-18 et in-12, avec fig.
Fables de Fénélon. In-12, avec fig. *Sous presse.*
Fables of Gay and Moore. In-18 et in-12.
The Vicar of Wakefield. — The Sentimental Journey. 2 *vol. in*-18 et in-12, avec de nouvelles gravures en *relief.*
Morceaux choisis de Massillon. In-18 et in-12.
Les mêmes, in-8.
Morceaux choisis de Buffon. In-18 et in-12, avec 55 gravures.
Extraits moraux, traduits des meilleurs poètes anglois. In-18.
Mably, Entretiens de Phocion. In-18 et in-12.
Pensées de Marc-Aurèle, trad. par de Joly. In-18 et in-12, pap. fin et pap. vélin, avec portrait.
La Bruyère, 3 vol. — Corneille, 5 vol. — Racine, 5 vol. — Molière, 6 vol. — Regnard, 4 vol. — Crébillon, 3 vol. — Regnier, 1 vol. — Boileau, 1 vol. — Deshoulières, 2 vol. — Chaulieu, 1 vol. — Bernard, 1 vol. — Gresset, 1 vol. — Bernis, 2 vol. — Gilblas, 4 vol. — Diable boiteux, 2 vol. — Gusman, 2 vol. — Bachelier de Salamanque, 2 vol. — Cleveland, 6 vol. — Et tous les autres stéréotypes, tant en in-18 qu'en in-12; et notamment les in-18 latins, reliés en *parchemin*, pour les classes.
Théâtre du second ordre. 40 vol. in-18, qui tous se vendent séparément.
La mort de Henri IV, tragédie par Legouvé. In-8. avec un beau portrait de Henri IV.
Théâtre des Variétés étrangères, contenant 28 pièces des meilleurs auteurs allemands, italiens et anglois, trad. en françois. 4 vol. in-8.

Chacune de ces pièces se vend aussi séparément; en voici la liste : L'Epigramme, l'Officier suédois, le Mari d'autrefois, le Mari her-

mite, la Contribution de guerre, le petit Cousin, C'étoit moi, le Droit de naufrage, les deux Klingsberg, le nouveau Cagliostro, Célestine, Aurore, les Parents, le Créancier, les Négociants, la Guerre et la Paix, l'Hôtelier de Milan, les Libellistes, l'Enlèvement singulier, les Chaises à porteurs, l'Ecole de la médisance (dont on a fait en françois le Tartufe de mœurs), le Spectre, A quoi cela tient, la Fille de 15 ans, les Mœurs de Londres, le Schall, les Folles raisonnables, la Famille des badauds.

L'Avide héritier, comédie en 3 actes, par Jouy. In-8.

Théâtre allemand de Schiller. 2 vol. in-8.

Théâtre russe de Soumarocow. 2 vol. in-8. fig.

OEuvres de Gilbert, 2 vol. — De Bertin, 2 vol. — Chefs-d'œuvre de Colardeau. 2 vol. in-18, pap. fin et vél.

Poésies de Clotilde de Surville. In-18. et in-12; pap. vél. et pap. fin.

Relation de l'Isle imaginaire, et Histoire de la princesse de Paphlagonie, par mademoiselle de Montpensier. In-12, pap. vél. portrait.

Robinson abrégé. 2 vol. in-18, fig.

La Chaumière indienne, en françois et en italien. In-12.

Don Quichotte, trad. par Dubournial. 8 vol. in-12, 16 grav.

Popoli, par mylady Hamilton. 2 vol. in-12, *seconde édition.*

Werther, trad. par Labédoyère. In-8. fig. de Moreau le jeune.

OEuvres de Duclos. 10 vol. in-8.

——— complètes de Berquin, rangées dans un meilleur ordre, par Ant. Aug. Renouard. 1803, 20 vol. in-18, pap. fin, avec 212 grav.

Cette édition, la plus jolie, la mieux ordonnée de toutes, et la seule complète, se vend, ou avec les 212 gravures, ou seulement avec 18, au choix des acheteurs.

Toutes les parties se vendent aussi séparément, avec ou sans gravures. Les gravures se vendent aussi séparément.

Gaultier, Cours de Jeux instructifs : Lectures graduées, leçons de grammaire françoise et latine, phrases et périodes latines graduées ; Leçons d'analyse du discours, de géographie, d'histoire, de musique. 20 vol. in-18, avec 5 cah. ou atlas, qui tous peuvent être achetés séparément.

Douze Jeux de Cartes instructives pour apprendre les éléments des sciences et de l'histoire : Lecture, histoire sainte, nouveau testament, histoire grecque, histoire romaine, histoire des empereurs, histoire de France, histoire d'Angleterre, histoire des animaux, géographie, mythologie, musique.

Vertot, Révolutions romaines, de Suède et de Portugal. 7 vol. in-8. pap. vél. — Les mêmes, 3 vol. in-12.

Histoire universelle de Bossuet. 4 vol. in-18 et in-12. — Continuation, par le même. 2 vol. in-18 et in-12.

Conjuration contre Venise. — Conjuration des Gracques, par Saint-Réal. In-18 et in-12, pap. fin et vél.

Souvenirs de mad. de Caylus. In-18 et in-12, avec 4 portraits.

Manuel pour la Concordance des calendriers grégorien et républicain. In-12.

De la Littérature d'Egypte, par Quatremère. Gr. in-8.

Alphabet irlandois, par Marcel. Gr. in-8. tiré à 200 exempl.

Alphabet mantchou, par Langlès. Gr. in-8.

Meninski Lexicon Arabico-Persico-Turcicum. 4 vol. in-fol. sur beau pap.

Répertoire de Bibliographies spéciales, par Peignot. In-8. — Variétés bibliologiques. 1 vol. — Dictionnaire bibliologique. 3 vol. — Dictionnaire des livres condamnés, par le même. 2 vol. in-8.

Annales de l'Imprimerie des Alde, par Ant. Aug. Renouard. 2 vol. in-8.

Soixante-onze portraits, la plupart gravés par Aug. Saint-Aubin, et propres à décorer toute édition in-18, in-12 et in-8.

Alberi, Anne d'Autriche, Bernis, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Buffon, J. César, Charron, Chaulieu, Cicéron, Condé, P. Corneille, Th. Corneille, Crébillon, Delille, Demoustier, Deshoulières, Diderot, Fenélon, Fléchier, Fontenelle, Franklin, Gessner, Gluck, le comte de Grammont, Gresset, Antoine Hamilton, mademoiselle Hamilton, Henri IV, Homère, Horace, Huber, miss Jennings, La Bruyère, La Fontaine, La Rochefoucauld, La Vallière, Le Sage, Louis XIV enfant, Louis XIV, Mably, mademoiselle de Montpensier, Maintenon, la même d'après Mignard, Malherbe, Alde Manuce, Paul Manuce, Marc-Aurèle, Massillon, Mazarin, madame Midleton, Molière, Montaigne, Montespan, Montesquieu, Ninon de Lenclos, Pascal, miss Price, Racine, Regnard, Mathurin Regnier, le cardinal de Retz, le cardinal de Richelieu, J. B. Rousseau, J. J. Rousseau, Saint-Evremond, Salluste, Turenne, Virgile, Voltaire.

Trente-neuf portraits plus grands, convenant à l'in-8, et à l'in-4.

Bacon, Boileau, Bossuet, Buffon, Catherine II, Charles XII, Condé, Colbert, P. Corneille, d'Alembert, madame du Châtelet, madame Deshoulières, Fénélon, Frédéric II, Henri IV, le même d'après Pourbus, Jeanne d'Arc, La Fontaine, La Vallière, Le Brun, Louis XIV, Louis XV, Maintenon, Marivaux, Massillon, Metastasio, Molière, Montespan, Montesquieu, Newton, Ninon de Lenclos, Pascal, Pierre I, Racine, J. J. Rousseau, Sévigné, Turenne, Vertot, Voltaire,

L'une ou l'autre collection, acquise en une seule fois, coûte moins que si on l'achète par pièces séparées.

Six portraits en médaillons: Amyot, La Fontaine, Laura, Petrarca, Phocion, T. Tasso.

Buffon, par Augustin Saint-Aubin, d'après Sauvage, in-4.

Fr. Rabelais : beau portrait, in-4.

Estampe pour Virgile, d'après Moreau le jeune. On la place dans le Virgile stéréotype, avec le portrait.

Estampe pour Salluste, d'après Peyron, pour le Salluste stéréotype, ou pour la traduction in-8., avec le portrait.

Le Laocoon, estampe dessinée sur l'original, par Salvage, et très habilement gravée par Saint-Aubin.

Six estampes pour Emile, par Choffard, in-4. avant la lettre.

Cinquante-une estampes in-8, pour Gessner, d'après Moreau le jeune.

Neuf figures, par Moreau le jeune, pour Psyché et Adonis.

Treize gravures, in-8. par Moreau le jeune, pour les Œuvres de Racine.

Sept gravures in 8. pour Boileau, par le même.

Cent quarante-six figures pour les Œuvres de Voltaire, d'après de nouveaux dessins de Moreau le jeune, in-8.

On y peut ajouter un supplément de vingt-un portraits.

Collection parfaitement belle dans toutes ses parties. Elle convient à tous les Voltaire in-12 et in-8, et même à ceux qui sont déja ornés des anciennes gravures de Moreau, auxquelles celles-ci sont en tous points de beaucoup supérieures, et avec lesquelles elles ne forment pas de double emploi.

Ces gravures se vendent aussi par ouvrages, et même par pièces séparées.

Vingt-six gravures in-8. pour Télémaque, d'après de nouveaux dessins de Moreau le jeune, pour paroître le 1er mars 1812. Il en peut être dès à présent fourni une livraison de treize.

